



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

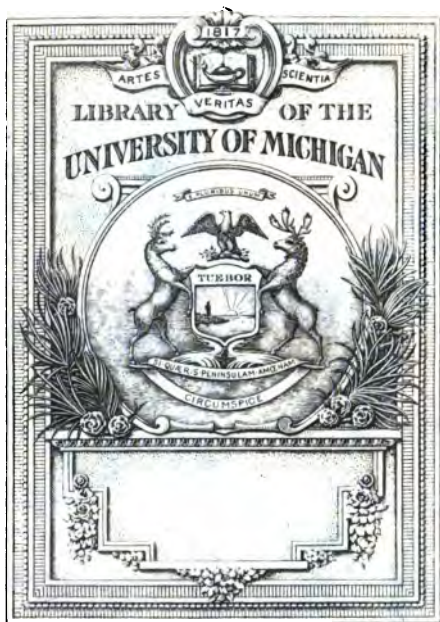
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>









[Handwritten signature]

AC

23

A68

1754

v.2

LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME SECOND.

7 10 1 12 1

23 10 1 12 1 12 1 12 1 12 1

070 12 1 12 1 12 1

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME SECOND.

Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis d'



ALAHAÏE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

THE
CITY OF NEW YORK

IN SENATE
JANUARY 10, 1900
REPORT
OF THE
COMMISSIONER OF THE
LAND OFFICE
IN RESPONSE TO
A RESOLUTION PASSED
BY THE SENATE
MAY 1, 1899

NY

PRINTED BY
THE COMMISSIONER OF THE
LAND OFFICE



Librarian
Library of Congress A U
8-12-38
24499

SEIGNEUR
ASTAROTH:

***J**E ne crois pas que jusqu'à ce jour , personne se soit jamais avisé de dédier un Livre à un Diable , pas même au fameux Asmodée .*

*vous Confrere le Diable Boiteux.
Mais je vous ai de si grandes obligations, Seigneur ASTAROTH, qu'en vérité je serois le plus ingrat des hommes, si je ne vous témoignoïis ma reconnoissance. Vous m'avez servi si utilement, & vous avez si bien figuré dans mon Ouvrage, que beaucoup de gens prétendent que vous en êtes le personnage le plus intéressant.*

Vous voyez sans doute qu'il ne faut pas mettre dans ce nombre ceux sur le compte desquels vous vous êtes tant soit peu égayé. Loin d'être contents de vous, je vous assure qu'ils voudroient vous voir, ainsi que moi, à tous les Diables ; & que s'ils pouvoient vous forcer à demeurer tranquille dans votre ancien sé-

jour , il n'épargneroient rien pour cela. Au reste , je vous avertis de prendre garde de ne tomber jamais dans leurs mains ; vous pouvez compter qu'ils agiroient avec vous de Turc à Maure , & qu'ils vous noyeroient dans un seau d'eau benite. Je ne pense pas qu'on puisse faire mourir plus cruellement un Diable. Quant à moi , ils me traiteroient encore plus mal ; & si j'étois malheureusement au pouvoir du plus petit Inquisiteur , il vaudroit cent fois mieux que je fusse à celui du plus méchant de vos Confreres.

Tenez-vous donc sur vos gardes , Seigneur *A S T A R O T H* , & défiez-vous sans cesse des pièges & des ruses du Saint Office. Imitex mon exemple , fuyex les pays où tout

vj E P I T R E.

Moine caffard est revêtu d'une autorité despotique ; & à l'abri de toutes les attaques de vos ennemis , moquez-vous , ainsi que moi , de leurs vaines clameurs. Laissez-les crier , clabauder , & allez votre chemin. Soyons toujours , vous un fort honnête Diable , & moi un galant homme. Conservons le respect que nous devons aux Princes & aux Magistrats , ne publions jamais aucune maxime pernicieuse aux bonnes mœurs & à la Société. Appliquons-nous à démasquer l'hypocrisie , à souvrir les vicieux de confusion , & sions de l'impuissante haine de tous les Inquisiteurs de l'Univers , & des impertinentes Critiques de quelques fades Barbouilleurs de papier.

*Je suis entierement à vous , Sei-
gneur*

E P I T R E.

gneur ASTAROTH. Je m'explique ; à vous , pour travailler en commun à faire des Lettres Cabalistiques ; mais pour autre chose , non. Cette distinction me paroît nécessaire ; car quelqu'un pourroit bien dire , sans cela , que je me suis donné au Diable.

Cette accusation seroit aussi fondée que le reproche de Dëïsme que m'ont fait les Journalistes de Trévoux. En vérité , Seigneur ASTAROTH , ne trouvez-vous pas plaisant que les Jésuites veuillent que dorénavant le Christianisme consiste dans la croyance aux vertus de la pantoufle du Pape , & à celles du croupion de Saint Ignace ? Quiconque refuse de recevoir ces deux points de doctrine , est un Dëïste , au juge-

Tome II.

** b.*

ment de ces Réverends Peres. Vous connoissez mieux qu'un autre, Seigneur ASTAROTH, combien cette décision est fausse, voyant arriver tous les jours dans les Enfers beaucoup plus de Chrétiens qui se sont fiés aux vertus des Indulgences & des Agnus, que de ceux, qui, comme moi, ont pensé que les meilleurs passe-ports pour l'autre monde, étoient la probité & l'obéissance aux ordres de la Divinité.

Serviteur, Seigneur ASTAROTH.

Je suis,

Votre Valet,

Le Traducteur des LETTRES
CABALISTIQUES.
PRÉFACE

PRÉFACE

D U

TRADUCTEUR.

LE fort des *Lettres Cabalistiques* est en quelque maniere si conforme à celui des *Lettres Juives*, & ces deux Ouvrages ont eu jusques ici un sort si ressemblant, que je dois esperer que les Volumes suivans de cet Ouvrage, (si tant est que ma santé qui est excessivement affoiblie, me permette de le continuer) seront également bien reçus du Public.

Lorsque je publiai le premier Tome des *Lettres Juives*, on fit de vains efforts pour les décrier. Elles ont été chaque jour reçues plus favorablement, & le Public a eu la complaisance d'approuver les soins

* b a

viiij *P R E F A C E.*

que j'avois pris pour lui plaire. La même chose est arrivée aux *Lettres Cabalistiques*. Le débit du second Volume a été beaucoup plus prompt que celui du premier. La Cabale de quelques envieux n'a servi qu'à me persuader que les gens de goût ne se laissent jamais prévenir : aussi n'oublierai-je rien pour continuer à mériter leur estime.

Selon toutes les apparences, je serai forcé de renoncer bien-tôt à continuer d'écrire : mon état foible & ma complexion délicate & usée de trop d'application, demandent absolument du repos & de la tranquillité. Je tâcherai cependant d'achever & de perfectionner les Ouvrages que j'ai entrepris. Le Public les a reçus jusqu'ici avec trop de bonté, & j'ose dire avec trop d'empressement, pour vouloir les laisser imparfaits : mais je doute que de quelques années j'en commence de nouveaux, du moins jusques à

ce que ma santé soit entièrement rétablie. Ceux que je continue actuellement, & qui dureront encore quelques mois, ne me donnent que trop d'occupation. Plus on a plû, & plus on veut plaire : on n'obtient pas l'accomplissement de ce souhait sans peine & sans travaux.

Comme j'ai résolu de ne plus faire aucune attention à toutes les attaques réitérées d'une foule de grimauds Littéraires, je ne dirai rien ici d'un grand nombre de Pieces qui journalièrement paroissent contre moi de tous côtés. J'aurois tort de me plaindre d'avoir le même sort que tous les grands hommes ; je ne parle même qu'en passant, dans la Préface de la *nouvelle Edition des Lettres Juives*, de tous ces Ecrits morts-nés, ce seroit en vérité leur faire trop d'honneur, & le Public me venge assez hautement.

❧ P R E F A C E.

Au reste , un de ces Ecrivains m'accuse de ne louer les Nations que selon le besoin que j'ai d'elles ; il cite les Hollandois pour exemple. Comme je serois au désespoir qu'on pût m'accuser d'une flatterie aussi déplacée dans un Philosophe , & que je serois encore plus fâché que le portrait véritable & sincere que j'ai fait d'une des plus respectables Nations de l'Europe , passât pour fardé & pour déguisé , je déclare que je n'ai jamais eu aucune obligation personnelle aux Hollandois. J'ai resté , il est vrai , deux ans dans leur pays , renfermé dans une solitude , au milieu de mes Livres : mais pourquoi m'auroient-ils refusé de demeurer chez eux ? Parce que j'ai joui du même privilège que deux mille Moines échappés de leurs Couvens , moi , qui sortois de France librement & sans aucun sujet , ai-je dû louer mal-à-propos les Hollandois ? J'ai rendu justice à

leur mérite , à leur sagesse , à leur prudence , & aux grands hommes qu'ils ont parmi eux. J'ai fait ce que la probité exigeoit de moi. Avois-je besoin des Anglois & des Allemands ? Ils ont été si contents des *Lettres Juives* , qu'elles ont déjà été imprimées deux ou trois fois chez chacun d'eux.

Je le repete encore , & le repete hautement , j'ai loué & je louerai toute ma vie les Hollandois , parce que leurs vertus surpassent infiniment leurs défauts. Dans un tems où j'étois encore en France , n'avois-je pas dit que la Hollande étoit la patrie des Philosophes ? N'avois-je pas relevé toutes les excellentes qualités de ses habitans ? Je suis charmé de trouver une occasion de montrer une fois pour toutes que je n'ai jamais loué , ou blâmé personne par aucune vûe d'intérêt. Je passerai mes jours désormais dans un pays bien éloigné de la Hollan-

xij P R E F A C E.

de : mais comme en vivant loin autrefois des Anglois , des Allemands & des François , j'ai toujours rendu justice à leurs vertus en condamnant leurs défauts : de même je louerai éternellement les excellentes qualités des Hollandois , sans adopter pourtant les fautes qu'ils peuvent commettre. Ils sont hommes , & ont , comme les autres , leurs imperfections ; mais dût-on m'accuser de flatterie , je soutiendrai toujours qu'elles sont bien légères , eu égard à celles de certains peuples.




LETTRES



LETTRES
CABALISTIQUES,
OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur
Astaroth.*

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

 U veux me persuader, sage
& savant Abukibak, que les
Auteurs qui ont écrit sur l'art
de faire l'or, se sont expli-
qués d'une manière intelligible, &
qu'il n'est besoin pour les entendre

2 LETTRES CABALISTIQUES,

que d'un peu d'attention. Je t'avouerais sincèrement que plus je lis leurs Ouvrages, & plus je suis persuadé du contraire ; je crois même qu'ils sont toujours également obscurs, & qu'on ne sauroit les comprendre dans les endroits où ils paroissent les plus clairs. J'oserois avancer qu'ils ne s'entendent peut-être pas eux-mêmes, & qu'ils cherchent seulement à préoccuper l'esprit de leurs Lecteurs par quelques faux brillans, qui dans le fond ne servent pas davantage à éclairer l'esprit, que les ténèbres les plus profondes.

Qui pourroit comprendre ce qu'Hermès, ce Philosophe que tu vantes si fort, a voulu dire par ces mots (1) : *ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, & ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour perpétuer les miracles d'une chose unique ?* Quel est l'esprit assez pénétrant pour deviner un énigme pareil ? Est-ce être téméraire que de soupçonner que celui qui le proposa aux autres, n'en connoissoit pas mieux qu'eux l'explication ?

Le second Philosophe Chymiste, dont tu cites la clarté, la précision, & que

(1) *Quod est inferius, est sicut id quod est superius ; & quod est superius, est sicut id quod est inferius, ad perpetuenda miracula rei unius. Hermès in Tabul. Smaragdinis, pag. 93.*

L E T T R E X X I V . 3

tu prétends découvrir clairement tout le mystere de l'Art, en prescrivait les moyens d'opérer le renouvellement de la matiere par le secours de la putréfaction, & en développant les termes si essentiels de *résoudre* & *coaguler*, ce Philosophe, dis-je, ne fait qu'amuser ses Lecteurs par un verbiage inutile & qui ne les instruit de rien. Ce renouvellement, si aisé & expliqué si clairement, est inintelligible : après avoir bien lû & bien médité, on n'a pas la moindre notion de la maniere dont il doit s'opérer. Les prétendus préceptes du Chymiste ne sont que des mots qui paroissent signifier quelque chose, & qui au fond ne donnent aucune idée, & n'apprennent rien. Tout son Livre a le même défaut : il dit des choses qu'on n'entend point, il promet toujours de les éclaircir ; & lorsqu'on croit qu'il va les expliquer, on est fort surpris qu'il les rend encore plus obscures & plus inintelligibles. Par exemple, après avoir assuré que tout le secret de l'Art est renfermé dans les mots *résoudre* & *coaguler*, il paroît vouloir apprendre les moyens les plus courts pour s'en servir efficacement. Voici le long verbiage qu'il fait à ce sujet, & qui ne sert qu'à augmenter l'embarras des Lecteurs. » Ces ter-

6 LETTRES CABALISTIQUES,

» myſteres les plus cachés de la nature ,
» pour apprendre aux jeunes Chymiſtes
» la maniere de ſe conduire dans leur
» opération , leur montre que notre
» Art eſt ſemblable à la création du
» Monde. C'eſt dans ſa *table des Eme-*
» *raudes* qu'il leur apprend qu'ils ne ſau-
» roient faire aſſez d'attention à la ma-
» niere dont les Elemens furent ſépa-
» rés , lors que le chaos fut débrouillé
» par la main toute puiffante du Créa-
» teur ; car leur ſéparation ayant été
» faite ſelon l'ordre de leurs qualités ,
» leur réunion ſur la terre fut la cauſe
» de toutes les différentes générations ,
» & produiſit tous les individus. Il en
» eſt de même dans l'opération de la
» grande Oeuvre : les élémens ſpécifi-
» ques qui compoſent la matiere métal-
» lique , doivent être ſéparés de la
» maſſe , où ils ſe trouvent comme dans
» un cahos , & réunis enſuite avec pru-
» dence ; en forte que notre élixir ſoit
» produit par leurs actions paſſives &
» actives. «

Après avoir lû tout ce pompeux ga-
limathias , n'eſt-on pas , ſage & ſavant
Abukibak , beaucoup moins éclairé que
lorsqu'on ſavoit ſeulement que le ſé-
cret de faire de l'or étoit compris dans
les mots de *difſoudre* & *coaguler*. Le
grand Hermès , dont le Chymiſte fait

L E T T R E X X I V . 7

mention , me paroît un aussi mauvais Physicien que lui. Il me semble qu'il parle d'une maniere aussi claire & aussi précise que plaide Petit-Jean dans la Comédie ; l'un & l'autre remontent *avant la naissance du Monde*. Ne sera-t'il pas permis de dire au Philosophe, *passons au déluge* , & laissons-là le chaos. Quel est l'heureux génie qui puisse se flatter de comprendre quelque chose à ces *séparations qui forment une réunion* , & ces *réunions qui opèrent des séparations* , qu'on font encore à leur tour *une seconde réunion* ? Est-il permis que des gens veuillent se casser la tête à pénétrer des choses , que celui qui les a écrites n'entendoit pas sans doute lui-même ?

Ne trouves donc pas mauvais , sage & savant Abukibak , que je me récrie sur l'obscurité des Sectateurs d'Hermès & des autres Philosophes qui ont écrit sur l'art de faire de l'or. Celui dont je viens de rapporter un passage , prend cependant le titre pompeux de *décélateur du grand secret* des Philosophes. Si c'est ainsi que les Chymistes décelent les secrets de l'école , de long-tems ils ne mettront personne en état de devenir indiscret. Composer un Livre pour y répéter sans cesse dans des expressions différentes que pour faire de l'or il faut *dissoudre & coaguler* ; que la dissolu-

LETTRES CABALISTIQUES,
 tion (1) n'est que la séparation, & la
 congélation que la réunion ; qu'il faut
 considérer attentivement ces deux cho-
 ses ; que plusieurs n'y font pas atten-
 tion ; qu'ils les oublient aisément, & ne
 pensent point à des mots qui renferment
 tout le secret de l'Art, faire un Livre,
 dis-je, pour n'y mettre que de pareilles
 choses, c'est écrire aussi inutilement,
 que si l'on remplissoit deux mains de
 papier de tous les mots les plus bizar-
 res qui s'offriroient à l'imagination,
 & que l'on assurât ensuite que dans
 ces mots l'art de voler dans les airs y
 est clairement expliqué, & qu'il est seu-
 lement nécessaire pour s'y perfectionner,
 de les avoir toujours présens à l'esprit,
 & de méditer sans cesse sur les précep-
 tes qu'ils contiennent. Qu'arriveroit-il
 de cela ? que ceux qui seroient assez
 bons pour croire des contes aussi ridi-
 cules, s'abuseroient, perdroient leur
 tems. La même chose, selon moi, ar-

(1) *Sub his duobus verbis tamen totum operis mys-
 terium comprehenditur. Multi hæc verba sæpe legunt
 inconsiderate & cum primum pronuntiata, memoria
 subito elabi permittunt : licet enim non multum conti-
 neant locum in pagina in qua scribuntur, tamen sunt
 inmaximi momenti. Magni Philosophorum arcani re-
 velator, sive præciosissimi arcani arcanorum &
 Philosophorum Magisterii verissima revelatio, &c.
 pag. 28.*

rive aux chercheurs de la pierre philosophale. Ils ont encore un sort plus triste, se ruinant toujours, & mourant très-souvent à l'Hôpital.

Pardonne-moi, sage & savant Abukibak, la liberté avec laquelle je parle; mais je suis fermement persuadé qu'il n'y a personne qui ait le secret de faire de l'or, & que tous ceux qui ont écrit qu'ils l'avoient possédé, en ont imposé au Public. Avant de finir ma Lettre, souffres que je te dise encore un mot sur ce cinquième élément dont les Chymistes parlent tant, & que les Cabalistes font intervenir dans toutes leurs opérations. Qu'est-ce donc que cet élément? une chose dont nous n'avons aucune connoissance, aucune notion. J'aurois encore mieux regarder comme un être réel le vuide des Epicuriens, que cette substance imaginaire: du moins je conçois le vuide des Atomistes, je vois qu'il peut être possible, & l'idée que j'ai de sa possibilité m'est une preuve certaine qu'il peut exister, n'y ayant aucune (1) impossibilité à l'existence d'une chose, lorsque je conçois

(1) *Vacuum possibile est, ex solo examine idearum deducitur. Omne enim quod clare concipimus existere posse, possibile est Physices Elementa Mathematic. &c. Auctore Jacobo's Gravesande Lib. I Cap. III. pag. 4.*

10 LETTRES CABALISTIQUES ;

évidemment qu'elle peut être ; mais je n'apperois aucune chose qui puisse me donner aucune idée de la possibilité de l'existence de ce cinquième élément. Est-ce une matiere differente de celle que je connois ? Cela ne se peut point ; car toute matiere doit avoir de l'étendue , & dès qu'elle en a , je ne puis , quelque subtile ou quelque épaisse qu'elle soit , quelque molle ou quelque dure , quelque fluide ou quelque condensée , la ranger que dans un des quatre élémens. Les Chymistes ont puisé leur cinquième dans les Ouvrages d'Aristote ; mais ils auroient dû y prendre de meilleures choses. Peut-être , qu'ils ont eu leurs vûes , & que voulant que tout fût également chimérique dans leurs recherches , ils ont cru devoir les fonder sur un être imaginaire. Quoiqu'il en soit , ils se sont exposés à essuyer les mêmes reproches que Bacon (1) fait à Aristote , en se moquant

(1) *Aristotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Cælum phantasticum , ex quinta essentia , expertæ mutationis , experti etiam coloris. Atque misso in præsentî sermone de quatuor Elementis , quæ quinta essentia illa supponit ; erat certe magna cujusdam fiducia , cognationem inter elementaria quæ vocant , & cœlestia prorsus dirimere , cum duo ex Elementis , aer videlicet & ignis , cum stellis & æthere tam bene conveniant , nisi quod moris erat illi viro ingenio abuti , & sibi , ipsi negotium facessere , & obscuriora malle. Bacon. Descript. Globi Intellect. Cap. 7. pag. 618.*

L E T T R E X X V .

de son cinquieme élément. Cet habile Anglois reproche au Philosophe Grec que dans cette occasion , ainti que dans plusieurs autres , il abusoit de son génie , & cherchoit à établir des choses obscures & inintelligibles.

Je te salue , sage & savant Abukibak. Porte-toi bien , & pardonne-moi ma franchise & ma sincérité.

L E T T R E X X V .

Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.

DEPUIS que j'ai renoncé à l'étude des Sciences secrettes, sage & savant Abukibak , je m'amuse à la lecture des meilleurs Livres qui paroissent. Quoique je ne sois plus occupé des recherches de la pierre Philosophale , tes leçons sont toujours gravées dans mon cœur. Je regarde l'oïveté comme le plus grand des vices , j'espere que tu me sauras quelque gré d'employer mon tems à des choses aussi utiles qu'agréables. Tu me pardonneras sans doute d'avoir abandonné la Chymie en faveur de mes nouvelles occupations. Tu m'as

12 LETTRES CABALISTIQUES ,
dit plusieurs fois qu'en matiere de Science il falloit pour réussir , s'appliquer à celles pour lesquelles on avoit le plus de goût , & tu t'es sans doute apperçu depuis quelque tems que j'étois très-dégoûté des recherches Chymiques & des méditations Cabalistiques. Au reste , je ne veux point blâmer ton goût , en louant le mien. Je souhaite au contraire que tu réussisses dans toutes les opérations que tu entreprendras.

N'ayant rien de nouveau à t'écrire , je crois que tu ne trouveras pas mauvais que je te parle d'un excellent Livre , que j'ai lu depuis quelques jours. Il est intitulé *Histoire Critique de Manichée & du Manichéisme* (1). L'Auteur a examiné les Dogmes & la Vie de cet Hérésiarque , selon ce qu'en ont dit les Grecs & les Latins , les Syriens & les Persans. Il compare les sentimens de ces differens Auteurs , & en habile Critique , il fait voir à ses Lecteurs combien de faussetés on a répandues dans l'Histoire de Manichée , & combien de sentimens on lui a attribués , auxquels il ne pensa jamais. Cet illustre Ecrivain n'appuie ses opinions que sur des raisons claires & évidentes. Il rejette tous les faits qui sont opposés au bons sens & contraires

(1) Ce Livre est de M. de Beausobre.

à la lumière naturelle , de quelqu'autorité qu'ils soient appuyés , & quelque force que semble devoir leur donner la Tradition. Il suit exactement la maxime de Sénèque , qui méprisoit avec raison les Auteurs qui ne s'appuyoient que sur la Tradition , semblables en cela aux Gladiateurs vaincus , qui , ne pouvant plus se défendre par leurs propres armes , avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain (1). De même ces Auteurs n'ont d'autre appui que celui de l'ancienneté de l'erreur qu'ils soutiennent.

Il n'est rien de si juste & de si sensé que les réflexions que fait à ce sujet Monsieur de Beaufobre , en relevant une faute de Tillemont. Prévenu , dit-il (2) , en faveur des Historiens Ecclésiastiques & des Peres , il a supposé avec trop de confiance qu'ils ont été fideles & exacts , & n'a fait pour l'ordinaire que recueillir ce qu'ils ont dit , & en composer ses Mémoires. » Il auroit pu néanmoins s'appercevoir aisément qu'en matière d'hérétiques & d'hérésies, l'esprit général de l'Antiquité a été constam-

(1). Non faciam quod victi solent , ut provocent ad populum : nostris incipiemus armis confligere. Seneca, Epist. CXVII. pag. 456.

(2) Hist. Critiq. de Manichée. Discours Prélim. pag. 2.

14 LETTRES CABALISTIQUES,

» ment d'admettre sans examen tout ce
» que la Renommée publioit à leur dé-
» s'avantage, quelque fabuleux qu'il fût,
» de grossir, d'exagerer les absurdités de
» leurs opinions; de leur en imputer
» qu'ils n'ont jamais eues; de mettre au
» rang des articles de leur foi toutes les
» conséquences qui pouvoient résulter
» de leurs principes: en un mot de char-
» ger d'une infinité de traits étrangers &
» monstrueux, les tableaux qu'ils nous
» tracent de la personne des hérési-
» ques, de leur doctrine & de leurs
» mœurs. J'excuse néanmoins M. de
» Tillemond. Né & élevé dans l'E-
» glise Catholique - Romaine, qui ne
» trouve de défense & de ressource
» que dans la Tradition, il a craint de
» donner atteinte à un fondement qu'on
» ne peut ébranler, sans ruiner tout
» l'édifice qu'il soutient. J'avoue que
» je me suis toujours senti une extrê-
» me aversion pour cette méthode de
» l'Antiquité. Premièrement, elle est
» contraire à l'équité naturelle, à la-
» quelle tous les hommes sont obligés,
» qui doit être inviolable au Chrétien,
» & encore plus à l'Evêque, au Minis-
» tre de l'Evangile. Le Sophiste & le
» Docteur Chrétien sont des personna-
» ges, qui doivent être aussi opposés
» que le sont le mensonge & la vérité.

L E T T R E XXV. 17

» Secondement , cette méthode ne flé-
 » trit pas seulement ceux qui la sui-
 » vent , elle deshonne la Religion
 » même qu'ils professent. Troisième-
 » ment , elle inspire aux Orthodoxes
 » qui lisent les Histoires des Héréti-
 » ques , je ne dirai pas de l'aversion
 » pour leurs erreurs, elle est juste ; mais
 » une haine pour leurs personnes , qui
 » étouffe dans le cœur de ces mêmes
 » Orthodoxes tous les sentimens de
 » compassion , de charité & d'humani-
 » té même , & les convertit en de
 » cruels persécuteurs. Quatrièmement,
 » enfin , bien loin que cette méthode
 » ramene les Hérétiques à la Commu-
 » nion de l'Eglise , elle les en éloigne
 » infiniment. Comment rentreroient-
 » ils dans le sein d'une Société qui les
 » calomnie , qui les outrage , qui les
 » hait , qui les persécute , & qui , pour
 » autoriser ses persécutions , leur im-
 » pute des erreurs qu'ils n'ont point ,
 » & des pratiques qu'ils abhorrent ? Je
 » ne vois pas que Saint Augustin ait
 » converti beaucoup de Manichéens ,
 » ni de Donatistes. Il auroit peut-être
 » mieux réussi , s'il s'y étoit pris au-
 » trement. «

Après que ce savant Ecrivain a établi
 sur des principes si certains la nécessité
 de l'impartialité qu'un Historien doit

16 LETTRES CABALISTIQUES;

conserver , & qu'un faux zele de Religion n'autorise jamais à violer , puisque la vérité doit rougir qu'on la défende par le mensonge , & qu'elle n'a point besoin d'un indigne secours qui ne sert qu'à lui nuire ; après , dis-je , que ce savant Ecrivain a établi & montré évidemment que l'honneur & la probité ne permettent jamais d'avoir recours à l'imposture , il suit exactement ces vertueux principes , & n'étant plus arrêté , ni par un servile respect pour les anciens Auteurs Ecclésiastiques , ni par le joug d'une fausse tradition , il montre clairement que la seule pièce dans laquelle tous les Anciens Peres ont puisé ce qu'ils ont dit de Manichée , est supposée par un Imposteur. Il fait voir plus clair que le jour , que les *actes de la dispute d'Archélaüs , & de l'Hérésiarque Manès* ont été écrits par un homme qui a voulu donner un Roman pour une Histoire. Il fait plus que de prouver que ces actes sont faux , il démontre encore qu'il n'y eut jamais aucune dispute à Cascar entre un Evêque & cet Hérésiarque. Parmi les raisons décisives qu'il en donne , il en tire une d'une absurdité dont les actes d'Archélaüs font mention , qui découvre la fraude de l'Imposteur qui les a écrits , & qui suppose que cette dispute entre l'Evêque

&c

& l'Hérésiarque fut décidée par des Juges Payens. Voici les sages & ingénieuses réflexions que fait sur cela Monsieur de Beaufobre.

» Les Juges prononcèrent , dit-
 » il (1) , en faveur d'Archelaüs , au
 » moins les actes le disent ; & si cela est
 » vrai , ils donnerent un exemple de
 » justice & de générosité , qu'on auroit
 » bien de la peine à trouver parmi les
 » Chrétiens. Car étant Payens , pou-
 » voient-ils condamner Manès , sans
 » condamner leus propre Religion ? Si
 » cet Hérésiarque honore le Soleil ,
 » comme Archelaüs le lui reproche ,
 » les Payens ne le faisoient-ils pas , sur-
 » tout dans la Mésopotamie ? S'il croit
 » deux principes , Dieu & la matiere ,
 » que croit-il là-dessus que n'ayent cru
 » tous les Philosophes Payens ? N'est-ce
 » pas à cette matiere qu'ils ont attribué
 » comme lui , la cause des imperfections
 » des maux qui sont dans le monde ?
 » Manichée rejette le vieux Testament
 » & l'inspiration des Prophetes : or des
 » Payens ne pouvoient adjuger la vic-
 » toire à Archelaüs qui maintenoit l'ins-
 » piration de ces Prophetes , sans avouer
 » que leurs Dieux étoient des démons ,

(1) Hist. du Manichéisme , Liv. I. Chap. IX.
 pag. 108.

20 LETTRES CABALISTIQUES,

» portrait fort peu ressemblant , lors-
» qu'il a dit que cet homme étoit *farou-*
» *che & intraitable de son naturel , bar-*
» *bare dans ses actions & dans ses dis-*
» *cours*. Il y a de l'imposture dans Ma-
» nichée : peut-être n'est-ce que du fa-
» natisme ; mais le personnage qu'il fait ,
» est plus beau que celui d'un Evêque
» qui grince les dents , & qui rugit com-
» me un lion à l'aspect d'un Héréti-
» que. «

La fausse Histoire de Manichée & de ses dogmes étant détruite de fond en comble , & ne devant plus trouver d'autre croyance que celle qu'on donne à un misérable Roman , Monsieur de Beaufobre a cherché de nouvelles routes pour découvrir la vérité. Il a fouillé dans tous les Auteurs , soit Grecs , Latins , Syriens ou Persans : il a pris ce qu'il a trouvé dans les uns & dans les autres de plus raisonnable , & il a fait une Histoire qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre. Les matieres qu'il traitoit , étant par elles-mêmes assez seches & assez stériles , il a sù les égayer par le tour qu'il leur a donné , & par les épisodes qu'il a tirées & fait naître à propos de son sujet principal , & qui sont aussi amusantes qu'instructives. Il a développé avec beaucoup de netteté & de précision les erreurs monstrueuses de

Manichée en grand maître , & il en a montré le faux. Mais conservant toujours cette vertueuse impartialité , dont avec raison il fait tant de cas , il a rejeté toutes les fausses opinions qu'on a imputées à l'Hérésiarque dont il faisoit l'Histoire. Séparant d'une main équitable le mensonge du vrai , il a repris avec beaucoup d'esprit ceux qui avoient agi autrement. Il a osé avancer de ces vérités mâles , qui font le partage des grands courages , & qui ne trouvent des défenseurs que parmi les plus Illustres Savans. Il n'a point tremblé de heurter des Auteurs , auxquels on donne les respectables titres de *Divins* , de *Saints* & de *grands Saints*. Dès qu'il a trouvé quelque faute dans un Historien , quelque marque de partialité , quelque pieuse imposture , il a déchiré le voile de la superstition ; sous lequel l'erreur croyoit être en sûreté , & comme dans un asyle sacré. On ne peut rien voir de plus fort & de plus sensé que la critique qu'il fait d'une pieuse imposture de saint Léon.

» Cyrille de Jérusalem , dit-il (1) ;
 » semble un peu mieux fondé , quand
 » il accuse Manès d'avoir blasphémé
 » en se disant le Saint-Esprit ; au moins

(1) Là-même , Liv. I. Chap. II. pag. 258.

22 LETTRES CABALISTIQUES,

» l'accusation est-elle plus spécieuse, &
» Léon I. auroit bien fait de le copier
» plutôt que d'étendre & de paraphra-
» ser avec une liberté inexcusable ses
» paroles. *Les Manichéens*, dit-il, *ado-*
» *rent Manichée leur maître ; en sorte*
» *qu'il n'a été autre chose que le Saint-*
» *Esprit même, qui par le ministère d'u-*
» *ne langue & d'une voix corporelle,*
» *conduisoit ses disciples dans la vérité.*
» Si tout cela étoit vrai, notre Héré-
» siarque auroit porté l'orgueil & le
» blasphème au plus haut degré. Mais si
» Léon n'est pas plus fidèle dans son
» récit, qu'il est juste dans son raison-
» nement, on nous dispensera bien d'y
» ajouter foi. Car pour réfuter en un
» mot les superbes prétentions de Ma-
» nichée, l'Evêque de Rome allègue à
» son Peuple qu'il est venu de cette
» partie du monde, qui ne peut rece-
» voir l'esprit de vérité. Voilà le Saint
» Esprit bien borné, & les Peuples d'O-
» rient bien disgraciés ! Je n'aurois pas
» cru qu'un Evêque, à qui l'on donne
» le fameux titre de *Grand*, eût pû dire
» un si impertinent mot dans un Ser-
» mon que l'on a fait passer à la posté-
» rité. Avoit-il donc oublié que les pre-
» miers d'entre les Gentils qui vinrent
» adorer le Messie, étoient des Mages,
» des Philosophes Persans, & pour

» ainsi dire les ancêtres de Manichée ?
 » Avoit-il oublié ce qu'il a dit lui-même dans un autre endroit : c'est que
 » les Mages ne connurent par l'apparition de l'étoile que le Christ étoit
 » né en Judée , que par une inspiration
 » Divine ? «

Manichée n'a pas été le seul que Monsieur de Beausobre ait justifié de bien des crimes imaginaires. Il a eu la même équité pour plusieurs grands hommes , qui avoient été la victime de la haine que l'on porte ordinairement à tous ceux qu'on nomme Hérétique , & qui souvent ne méritent point du tout ce titre odieux. On va jusqu'à leur imputer les fautes du destin , & à vouloir les rendre responsables des caprices de la fortune. On leur reproche la bassesse de leur naissance , & les fautes de leurs parens ; & lorsqu'on n'a rien à leur dire de personnel , pour ne pas perdre l'occasion de les injurier , on invente mille contes ridicules. Tels sont ceux de l'esclavage de Manichée & de la servitude de Philoxène , que Monsieur de Beausobre rejette avec beaucoup de raison & de vraisemblance.

» Tous nos Ecrivains , dit-il , n'ont
 » eu garde d'omettre dans celle de no-

24 LETTRES CABALISTIQUES,

» tre Hérésiarque ce qu'Archelatus a dit
» de sa servitude. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle est fabuleuse, car les Grecs employent indifferemment le faux & le vrai, dès qu'il s'agit de flétrir la mémoire des Hérétiques. On en a une bonne preuve dans la personne du célèbre Xenaïas, plus connu par les Grecs sous le nom de Philoxene. Il fut Auteur d'une version Syriaque du Nouveau Testament, & l'un des plus illustres & des plus savans Evêques qu'aient eus les Monophysites. Théodore le Lecteur, & après lui le II. Concile de Nicée ont eu l'impudence de lui reprocher d'avoir été un Esclave fugitif, qui avoit usurpé le Sacerdoce sans avoir été ni baptisé, ni ordonné; & cela, parce qu'il s'opposoit à l'introduction des images dans les Temples & à leur culte. Monsieur Asséman soutient que ce sont de pures calomnies de la part des Grecs. Qui sait si la servitude de Manichée n'en est pas une autre? Ou plutôt, peut-on presque en douter, quand on voit que les Orientaux gardent un profond silence là-dessus? Il faut même que cela soit faux, s'il est vrai comme le dit Sharistani, qu'il étoit d'une famille de Mages. «

Il faudroit sage & savant Abukibak,

LETTRE XXVI. 25

une dissertation beaucoup plus grande que ne le permet la brieveté d'une Lettre, pour te donner une idée de toutes les beautés qui sont répandues dans *l'Histoire Critique de Manichée*, & pour te parler de toutes les excellentes choses qu'elle contient. C'est assez de ce que je t'ai rapporté pour exciter ta curiosité, & tu ne saurois mieux faire que de lire entierement cet excellent Ouvrage.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE XXVI.

Ben Kiber, au sage Cabaliste Abukibak.

L'Histoire Critique de Manichée & du Manichéisme dont je te parlai dans ma dernière Lettre, contient de si belles choses, sage & savant Abukibak, & renferme des faits si curieux & si intéressans, que je crois t'obliger en mettant encore sous tes yeux quelques-uns des plus excellens endroits qui m'ont frappé. Je choisirai ceux qui marquent le mieux le caractère de ce Livre, & qui sont les plus propres à te donner une

26 LETTRES CABALISTIQUES,
idée juste de la sagesse , de la science &
de l'esprit qui y regnent.

Tu as dû déjà t'appercevoir que la seule vérité étant le guide de M. de Beaufobre , il ne se laisse point éblouir ni à l'ancienneté des traditions fabuleuses , ni à l'autorité des Ecrivains , quand il apperçoit clairement qu'ils ont imposé à la postérité , ou par ignorance , ou par un faux zèle de Religion. Tu seras encore plus persuadé de la candeur , de la probité & des vastes connoissances de ce savant Ecrivain , lorsque tu auras vu la maniere également forte , profonde & éloquente , dont il relève une fourbe pieuse de Saint Augustin , qui mieux instruit qu'une autre des sentimens des Manichéens sur la personne & le ministère de leur Patriarche Maniché , affectoit cependant mal-à-propos d'être dans un doute qui leur étoit très-désavantageux. Il s'agissoit de savoir si les Manichéens croyoient que leur maître eût été le Paraclet : or il est certain que bien qu'ils lui attribuaissent la perfection de la science de Dieu , ils ne doutoient point cependant qu'il ne fût un homme & un simple homme. Voyons comment M. de Beaufobre démontre évidemment la vérité de ce fait , & relève la feinte & l'artifice de saint Augustin.

Manichée (1), dit ce savant Historien, reconnoissant d'un côté que le Saint-Esprit est une personne Divine, & de l'autre que la Divinité ne se peut jamais unir avec la chair, il est contradictoire qu'ils aient cru, ou que Manichée fût le Saint-Esprit, ou que le Saint-Esprit n'ait été qu'une seule personne avec lui. Des gens, qui soutenoient que l'Incarnation du Fils de Dieu est absurde, impossible, injurieuse à la Divinité, pouvoient-ils croire l'Incarnation du Saint-Esprit, qui selon eux, est la troisieme Majesté, ou la troisieme Personne Divine.

Cette preuve, qui est à mon gré une démonstration évidente & confirmée par les déclarations réitérées de l'Hérétique, s'il avoit prétendu être le Paraclet ou le saint Esprit, il se seroit qualifié de la sorte dans ses Lettres. Pourquoi auroit-il dissimulé à ses Disciples ce qu'il vouloit faire croire à toute la terre? Cependant il ne prend jamais d'autre titre que celui d'Apôtre de Jesus-Christ. Saint Augustin (2) témoigne en propres termes qu'il commençoit

(1) *Histoire Critiq. de Manich. & du Manichéisme*, par M. de Beausobre, Tom. I. pag. 265.

(2) *Omnes tamen ejus Epistolæ ita exordiantur. Manichæus, Apostolus J. Christi. Aug. cont. Faust. L. 13. 4.*

28 LETTRES CABALISTIQUES,

toutes ses Lettres par ces mots : *Manichée*, *Apôtre de Jesus-Christ*. C'est en effet de la sorte qu'il se qualifie dans sa fameuse (1) Epître du fondement, dans celle qu'il a écrite à Menoch, sa fille spirituelle, dans celle qu'il écrivit à Marcel lorsqu'il voulut aller à Cascar, & que j'ai rapportée dans la première partie. Ses dévots, ses parfaits ne lui donnoient point d'autre titre que celui-là. Victor de Vite raconte (2) qu'il se trouva parmi les Manichéens d'Afrique qu'Hunneric punit du dernier supplice, un de leurs Moines, nommé *Clementianus*, qui avoit écrit sur sa cuisse *Manichée*, *Disciple de Jesus-Christ*. C'est donc la seule qualité que l'Hérésiarque s'étoit arrogée, & le seul éloge que ses Sectateurs lui donnoient.

Je n'aime pas à voir tant d'obstination à repeter & à défendre des mensonges évidens. On lit dans tous les Modernes que Manichée avoit l'impudence de se dire le Christ, & il paroît par tout ce qui nous reste de monumens qu'il se qualifioit Apôtre de Jesus-Christ. Je-

(1) *Manichæus, Apostolus J. Christi, providentia Dei Patris. Aug. cont. Ep. fund. Cap. 5.*

(2) *De quibus repertus est unus, nomine Clementianus, Monachus illorum, qui scriptum habebat in femore, Manichæus, Discipulus Christi Jesu. Vict. Vit. de Pers. Vandal. L. 2. pag. 21.*

Jesus-Christ & ses Apôtres peuvent-ils être la même personne ? On lit dans tous les Modernes que Maniché s'est dit le Saint-Esprit , pendant qu'on a des preuves incontestables du contraire , des preuves attestées par ses propres accusateurs. Il ne faut que lire la Lettre qu'il a écrite à Marcel , & qu'on nous a conservée dans les actes d'Archélaüs. Il la commence par souhaiter à Marcel la grace & la miséricorde de Dieu (1) *de la part de notre Seigneur & de notre Sauveur Jesus-Christ*. Ce langage convient-il à un homme qui croit & qui publie qu'il est le Saint-Esprit ? Jesus-Christ est-il le Seigneur du Saint-Esprit, qui est une Personne Divine aussi bien que lui , qui est une même Divinité avec lui , Jesus-Christ est-il le Sauveur du Saint-Esprit ? Cet Esprit Divin fut-il jamais sujet au péché & à la condamnation ?

Quel étoit donc le sentiment des Manichéens sur la personne & sur le ministère de leur Patriarche ? Je réponds qu'à l'égard de sa personne , ils l'ont cru un homme & un simple homme ; mais un très-grand Saint : aussi le qualifioient-ils ordinairement *notre bienheureux Pe-*

(1) Παρ αὐτοῦ τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν , καὶ Κυρίου
Ἰησοῦ Χριστοῦ.

Act. pag. 6. Epiph. ub. sub. n. v.

30 LETTRES GABALISTIQUES,
re, comme les Moines qualifient les instituteurs de leurs Ordres. Et qu'à l'égard de son ministère, ils l'ont cru un Apôtre de Jesus-Christ, supérieur par ses lumières aux premiers Apôtres, parce que le Saint-Esprit lui avoit révélé des vérités, que le Seigneur n'avoit pas jugé à propos de confier à ses Disciples. En un mot, ils l'ont cru un Prophète, éclairé immédiatement du Saint-Esprit, qui a résidé en lui, & qui a parlé par sa bouche. Et saint Augustin lui-même, sortant tout fraîchement du Manichéisme, & écrivant à son ami Honorat qui étoit encore Manichéen, n'en a osé dire davantage (1). Vous savez, lui dit-il, que les Manichéens, voulant mettre au nombre des Apôtres Manichée leur maître, disent que le Saint-Esprit est venu à nous par lui. Ils n'en vouloient donc pas faire un Dieu qu'ils adorassent, comme le dit le Pape Léon I. Ils n'en vouloient faire qu'un Apôtre. Ils ne prétendoient pas non plus qu'il fût le Saint-Esprit, mais seulement que le Saint-Esprit est venu à nous par lui. Ailleurs, saint Augustin, interrogeant nos Hérétiques & leur demandant comment ils

(1) *Nostri enim quod auctoris sui Manichæi personam in Apostolorum numerum inducere volentes, dicunt Spiritum Sanctum per eum ad nos venisse. Aug. de Util. Cred. Cap. 3.*

favoient que le Fils de Dieu n'est pas né d'une Vierge , il leur met dans la bouche cette reponse (1) , *c'est par le Saint-Esprit qui étoit dans Manichée.*

Nous avons une formule d'abjuration , que les Latins faisoient lire & souscrire dans le sixieme siècle à tous ceux qui étoient suspects de Manichéisme. On les y obligeoit d'anathématiser , non quiconque *croit que Manichée est le Paraclet* ; mais (2) *quiconque croit que l'Esprit Paraclet est venu dans Manichée* ; & dans la suite (3) *Anatheme à quiconque croit que Manès ou Manichée a eu le Saint-Esprit* ; & encore (4) *Anatheme à quiconque croit que l'Esprit Paraclet est venu par lui* ; la vérité est donc que Manichée a été frappé du même fanatisme que Montan , qui ne prétendoit pas être le Paraclet ; mais le Ministre du Paraclet , & que les Manichéens n'ont point eu de leur Prophete d'autre opinion que

(1) *Hoc sciebat Spiritus Sanctus , qui erat in Manichæo.* Aug. cont. Faust. L. 7. 2.

(2) *Quicumque adventum Spiritus Paracleti . . . , in Mane venisse credit.* Voyez la pièce intitulée , *Prosperi ex Manichæo conversi . . . fidei Catholica professio.* Elle a été publiée par M. Muratori , & insérée par M. Fabricius dans le 2. vol. des Oeuvres d'Hippolyte , pag. 802.

(3) *Qui credit Manem , sive Manichæum , Sanctum habuisse Paracletum.* Ibid. pag. 203.

(4) *Qui in eum Spiritum Paracletum venisse credit.* Ibid.

32 LETTRES CABALISTIQUES,
celle que Tertullien (1) avoit de Montan, comme je l'ai déjà remarqué.

Après des déclarations si formelles & si précises, je ne comprends pas comment S. Augustin peut avoir été dans l'incertitude sur l'idée que les Manichéens avoient de la personne de leur maître. Il assure dans ses Livres (2) contre Fauste, que la promesse de J. Christ a fourni aux Manichéens un prétexte de dire, ou que Manichée a été le Paraclet, ou que le Paraclet a été dans Manichée. Ces deux propositions sont aussi différentes que celles-ci : Le Paraclet a été dans S. Pierre, ou S. Pierre a été le Paraclet, & ce qui revient à la même chose, S. Pierre a été le Saint-Esprit, ou le Saint-Esprit a été dans S. Pierre. Or, comment est-ce que S. Augustin, après neuf ans de Manichéisme, pouvoit être en doute si nos hérétiques croyoient leur maître une personne divine, ou un homme divinement inspiré ? Peut-on s'imaginer que ce Pere ignorât

(1) *Hoc unum significat Tertullianus, Paracletum Spiritum Sanctum per Montanum multa docuisse. Petau. Dogm. Theol. de Incarn. L. 1. Cap. 14. No. 5.*

(2) *Cum enim Christus promiserit suis missurum se Paracletum, per hanc promissionis occasionem, hunc Paracletum dicentes esse Manichæum, vel in Manichæo. August. cont. Faust. I. 23. 17.*

L E T T R E X X V I. 33

quelle étoit leur véritable créance sur un article , qui étoit la base de leur hérésie ? Un habile homme sera-t'il Chrétien neuf ans , sans savoir ce que les Chrétiens pensent de la personne de J. Christ ? S'ils le croient un simple homme , qui n'est Fils de Dieu que par les dons miraculeux que le Saint-Esprit lui a conférés , ou s'ils le croient une personne divine , qui a revêtu la nature humaine. Je ne saurois me tirer d'une question si embarrassante que par une solution qui me fait de la peine ; c'est qu'en changeant de parti , les hommes changent d'idées. Ils ne voyent plus les mêmes choses du même œil. On diroit qu'il en est de leur esprit comme de nos yeux , leur esprit ne discerne plus les erreurs du parti qu'ils ont quitté , à mesure qu'ils s'en éloignent. Tant que S. Augustin a été Manichéen , il n'a regardé Manichée que comme un Apôtre de J. Christ éclairé extraordinairement des lumières du Saint-Esprit. Pouvoit-il en avoir une autre idée , lui , qui dans ce tems-là n'avoit pû se persuader que J. C. fût autre chose qu'un simple homme ? Pouvoit-il alors mettre au-dessus de J. C. Manichée , qui ne prenoit que la qualité de son disciple ? Mais ce que ce Pere auroit regardé comme un mensonge quand il étoit Manichéen , lui parut un problè-

34 LETTRES CABALISTIQUES,
me quand il ne le fut plus. Il commen-
ça de douter alors si les Manichéens
disoient que leur Prophete a été le Pa-
raclet, ou que le Paraclet a été en lui.
Ces variations ne sont pas louables,
mais malheureusement elles ne sont que
trop communes. Bien loin de déroger
au mérite d'un Auteur qui réfute des
hérétiques, elles ne servent qu'à lui
donner du relief, & si quelqu'un ose les
relever, il y a des Communions où il
sera traité comme fauteur d'hérétiques.

N'ajoutons rien, sage & savant Abu-
kibak, aux réflexions de Monsieur de
Beaufobre : que pourrions-nous dire
qui approchât de l'évidence de ces preu-
ves, de la clarté de ses objections & de
la force de ses reproches ? Contentons-
nous seulement de plaindre la foiblesse
des hommes, & considérons, en voyant
la particularité de S. Augustin, un des
plus grands génies qu'ait produit l'U-
nivers, combien il est dangereux de se
séduire soi-même, & de s'aveugler dans
sa propre cause. Quel exemple pour
tous les Savans, & sur-tout pour les
Théologiens, que la faute de ce Pere de
l'Eglise ! Les admirateurs outrés des
anciens Docteurs auront beau tenter de
l'excuser, foible ressource pour dimi-
nuer un crime, que celui de nier qu'on
l'ait commis, lorsque l'évidence & la

raison parlent contre le coupable.

J'employerai le reste de cette Lettre, sage Abukibak, à ce que nous apprend M. de Beausobre des particularités de la mort de Manichée. Il relève plusieurs pieuses faussetés de S. Epiphane, qui partent du même principe que le doute affecté de S. Augustin. Le Roi, dit-il (1), informé du lieu où Manès s'étoit retiré, le fit prendre & conduire dans sa Capitale, & commanda qu'il fût écorché. Les termes de la relation (2) ne signifient pas nécessairement qu'il fut écorché viv. Abulpharage dit même (3) que ce ne fut qu'après sa mort. Sa chair fut donnée aux oiseaux de proie, on fit apprêter sa peau; & après l'avoir remplie d'air, *comme un soufflet*, on la pendit à la porte de la ville. J'ai quelques observations à faire sur cette histoire.

Je remarque d'abord que selon la coutume, S. Epiphane l'a ornée de quelques circonstances nouvelles. Je dis premierement que *Manès fut écorché avec la pointe d'un roseau*. Cela n'est

(1) Hist. de Manichée & du Manichéisme, Tom. I. pag. 125.

(2) Jussit eum ante portam civitatis excoriatum suspendi. Aſtarch. pag. 100.

(3) Manetis interfecti pellem detractam. Abulph. Cont. Manich. L. 1. p. m. 54.

36 LETTRES CABALISTIQUES,
d'aucune conséquence , mais on ne le
trouve ni dans les actes , ni dans aucun
ancien Auteur que jé sache.

Il dit ensuite que sa *peau fut remplie
de paille*. Je trouve à la vérité la même
chose dans Abulpharage , qui ne parle
néanmoins ni de son écorchement , ni
de cette circonstance , que comme d'un
bruit , *fertur*. Il y a bien de l'apparence
qu'il a copié dans cet endroit S. Epi-
phane : car il entendoit fort bien la
Langue Grecque. Quoiqu'il en soit ,
Photius , qui avoit vû le Grec de la
rélation d'Archélaüs , témoigne que la
peau de l'Hérésiarque fut remplie (1)
d'air ou de vent , comme un soufflet. En
effet c'est d'air , & non pas de paille ,
qu'on remplissoit la peau des malheu-
reux que l'on faisoit écorcher. Lorsque
l'Empereur Valérien fut mort , Sapor
commanda qu'on l'écorchât , qu'on ap-
prêtât sa peau pour la conserver , &
qu'on la remplît d'air. C'est un monu-
ment que les Persans affectoient de
montrer aux Ambassadeurs des Ro-
mains. Au reste , s'il en faut croire les
légendes Grecques (2) , l'Apôtre S.

(1) Αὐτὸ ᾧ τὸ δῖπνα , θυλάκις τρόπον ,
πληπανάουκτες πνεύματος.

Cont. Manich. L. I. p. m. 54.

(2) Voyez les Notes de Combefis sur Nicetas
de Paphlagonie , p. 446. On peut voir les fragmens

Barthelemi eut le sort de Manichée ,
aussi bien qu'un certain (1) Moine Stu-
dité.

Enfin S. Epiphane assure mal-à-pro-
pos que les Manichéens (2) couchoient
sur la paille , ou sur des roseaux , en
mémoire de ce que leur Patriarche avoit
été écorché avec la pointe d'un roseau ,
& sa peau remplie de paille. C'est une
pure imagination de cet Evêque ; écou-
tons là-dessus S. Augustin (3). *Con-
stance, riche Citoyen de Rome, avoit ras-
semblé chez lui un grand nombre de Ma-
nichéens, pour leur faire observer les pré-
ceptes de Manichée. Les uns trouvant ces*

de l'Histoire Apostolique , publiées par Pretorius.
C'est-là qu'on dit que S. Barthelemi portoit le
palladium blanc , qu'il avoit orné de bijoux & de
pierreries , qu'il fut enfin écorché par les impies ,
ab impiis decoratus est ad modum follis. On voit
sa statue dans la grande Eglise de Milan , où il est
représenté portant sa peau. Voyez les Remarques
de Fabricius sur le Livre VIII. de l'Histoire Aposto-
lique d'Abdias , Cod. Apocryph. N. Test. Tom.
pag. 686.

(1) On l'appelle *Studié* , parce qu'il étoit Moi-
ne du célèbre Monastere nomme *Studius* , du nom
du Consul *Studius* qui l'avoit fondé à Constan-
tinople.

(2) *Διὸ καὶ οἱ Μανιχαῖοι καλακίῃς τὰς
κοίτας ποιῶνται.*

Epiph. pag. 793.

(3) Ce fait est rapporté dans les termes de Til-
lemont , voyez son article XVI. de S. Augustin.

38 LETTRES CABALISTIQUES ,
préceptes trop rudes pour eux , se disper-
serent chacun de son côté : mais les autres
qui continuoient à les observer , se sépa-
rerent du reste des Manichéens , & firent
un Schisme , qui fut appelé des Natta-
riens , parce qu'ils couchoient sur des nattes.
On voit dans ce passage la véritable rai-
son de cette austerité de Manichée ;
c'étoit une des observances que l'Héré-
siarque avoit prescrites.

Il est tems , sage & savant Abukibak ,
de terminer ma Lettre par les passages
que je t'ai rapportés. Tu peux juger de
la bonté de l'Histoire Critique de Ma-
nichée. Quel bonheur pour toutes les
personnes de Lettres & pour tous les
honnêtes gens , si l'on avoit chaque sié-
cle deux ou trois Ecrivains du mérite
de M. de Beausobre ! Mais rien n'est si
rare qu'un grand Historien. Pour un
de Thou on trouve trente Maimbourgs,
& pour un Rapin Thoiras cinquante
Peres d'Orléans. L'Histoire moderne
est corrompue par de lâches imposteurs,
l'ancienne même est en proie à la plume
des ignorans & des fourbes. Quelle
pitoyable & énorme compilation n'ont
pas faites les Jésuites Catrou & Rouil-
lé ! Encore prendroit-on patience , si
ces misérables Ecrivains avoient pour
les bons le respect qu'ils méritent : mais
ils se déchaînent contre eux avec une

LETTRE XXVII. 39

impudence inotie. Les maussades Journalistes de Trévoux ont osé outrager de la maniere la plus cruelle & la plus mesfaisante M. de Beaufobre dans leur infame libelle diffamatoire , & ce même Jésuite Rouillé qui travaille à ce prétendu Journal , oubliant son impertinente Histoire Romaine , s'est érigé en juge d'un Ouvrage qu'il n'étoit pas capable d'entendre.

Porte-toi bien , sage Abukibak , je te salue.

LETTRE XXVII.

Ben Kiber , *au sage Cabiliste* Abukibak.

LEs anciens Peres de l'Eglise se sont appliqués à montrer l'incertitude qui regnoit dans les Ouvrages des Philosophes , ils les ont examinés en Critiques séveres. Il faut convenir qu'ils ont réussi dans leur entreprise , & qu'ils ont prouvé par les raisons les plus évidentes & les plus fortes , que l'on ne pouvoit faire aucun fondement sur tous les raisonnemens Philosophiques , qui n'étoient ordinairement que des conjectures , soutenues comme des vérités

40 LETTRES CABALISTIQUES,
par les uns, & regardées comme de
fausses suppositions par les autres.

C'est dans l'opposition des sentimens
des Philosophes que les anciens Théolo-
giens ont puisé leurs principaux ar-
gumens, ils leur ont reproché leurs
contradictions & le peu de convenance
qu'il y avoit entre leurs opinions.

La vérité doit être simple, facile à
connoître, elle ne peut point être direc-
tement opposée à elle-même ; il est donc
inutile de la chercher dans les Ouvra-
ges des Philosophes, qui ne donnent
que leurs idées, & ne s'embarrassent
gueres d'examiner si celles de leurs Con-
freres s'accordent avec les leurs.

Lorsqu'on lit Platon, Aristote, Lu-
crece, Descartes, Locke, Mallebranche,
Newton, on ne voit par-tout que des
gens qui se condamnent mutuellement
les uns les autres, qui prétendent tous
avoir raison, qui traitent d'aveugles &
d'ignorans ceux qui ne pensent point
comme eux. Que doit faire un hom-
me sans préjugés, en voyant toutes ces
contrariétés ? Se flattera-t'il de pou-
voir démêler le vrai au milieu de tant
d'incertitudes ; Il est impossible qu'il ne
gemisse de la foiblesse de l'esprit humain,
& qu'il ne regarde comme des disputes
curieuses toutes ces controverses Phi-
losopiques. Hermias avoit bien raison
de

de dire , en parlant des Philosophes anciens » qu'ils fatiguoient l'esprit (1) , en » l'accablant de tant de différentes opi- » nions , & qu'il étoit impossible qu'un » homme n'en fût point ennuyé en lisant » leurs Ouvrages. Tantôt il doit se ré-

(1) Εἰ ἡ αὐτισπᾶσι τὴν ψυχὴν , καὶ ἀν-
 δέλκωσιν ἄλλως εἰς ἄλλην , ἑτέρῃ ἢ εἰς ἑτέραν
 ἔσταν , ὕλην ἢ ὅξ ὕλης μεταβάλλουσιν οὐολογῶ
 ὅδ' ἄχθετα τῇ παλιγοίῳ τ' πραγμᾶν νῆ
 μὴ ἀδέναντός εἰμι καὶ γένητα νῦν δ' αὖ δητὸς
 γίνομαι ἐ δακρύω ἀρῇ δὲ εἰς αὐτοὺς δαλύομαι ,
 ὕδωρ γίνομαι , καὶ αἷρ γίνομαι , πῦρ γίνομαι .
 Εἶτα μετ' ὀλίγον ἔτε αἷς , ἔτε πῦρ , δηρίον με
 ποῖει , ἰχθύν με ποῖει . Πάλα ἔν ἀδελφὺς ἔχω
 ἀελφίνας , ἔτανδ' ἐμαυτὸν ἰδὼν φοβῶμαι τὸ
 σῶμα , καὶ ἐκ αὐτοῦ ὅπως αὐτὸ καλίστα , ἀνδρω-
 πον , ἢ κύνα , ἢ λύκον , ἢ ταῦρον , ἢ ὄρην , ἢ
 ὅ φιν , ἢ δ'ρακουτα , ἢ χίμερην . Εἰς αὐτὰ
 ὅδ' τὰ θηρία ὑπὸ τῶν φιλοσοφούντων μεταβαλ-
 λομαι , χερσαῖα , ἐνοδρα , πτηνὰ , πολὺ μορφα ,
 ἄγρια , τίθιος , ἄφωνα , ἔφωνα , ἄλογα ,
 λογικὰ νήχομαι , ἱπταμαι , πέτομαι , ἐρπω ,
 θίω , καδίζω ἔσιδ' ὁ Εμπεδοκλῆς , καὶ θάμνον
 με ποῖει ,

Verum illi animum divellunt , atque in diver-
 sas partes trahunt , alijs in aliam naturam ,
 alius in aliam essentiam , materiam ex mate-
 ria mutantem . Fateor enim me crebram rerum
 conversionem moleste ferre . Nunc immortalis
 sum , & gaudeo ; nunc contra mortalis fio ,
 & ploro ; mox in individua corpora solvor .

42 LETTRES CABALISTIQUES ,

» jouir de ce qu'il est immortel , peu
 » après il faut qu'il s'afflige de ce qu'il
 » ne l'est point. Il s'étonne de voir qu'il
 » est tour à tour composé de feu , d'air.
 » Il est métamorphosé en bête , changé
 » en poisson , il a pour frères tous les
 » dauphins. Il est toujours dans le
 » doute s'il est réellement au nombre
 » des humains , ou s'il n'est point dans
 » celui des oiseaux , des reptiles. Tan-
 » tôt il lui semble de nager , peu de
 » tems après de voler ; mais ce qui
 » est plus extraordinaire que cela , c'est
 » qu'il est tout à coup changé en ar-
 » brisseau par Empedocle. Cette mé-
 » tamorphose est bien plus fâcheuse
 » que toutes celles de Pythagore. «

S. Justin (1) a fait les mêmes ré-

aqua , fio , fio aer , fio ignis ; paulo post nec ac-
 rem , nec ignem , sed feram me facit , piscem me
 facit , itaque vicissim fratres habeo delphinos? Cum
 vero me intueor , corpus pertimesco , & nescio quo
 nomine id vocem , hominem ne , an canem ,
 an lupum , an taurum , an canem , an ser-
 pentem , an draconem , an chymoram. In cun-
 ctas enim bestias , ab illis sapientiæ studiosis com-
 mutor , terrestres , aquatiles , volucres multiformes ,
 agrestes , cicures , mutas , vocales , brutas ,
 ratione unitas. Nato , volo , sublimis in aere fe-
 ctor , serpo , curro , sedco. Offert se se Empedocles ,
 & arbustum me facit. Hermiæ Itrisiæ Gentilium
 Philosphorum , pag. 176.

(1) Οὐ τῶ μὲν οὖν νεκρῷ τῷ ἐν ἔργοις πρὸς
 ἀλλήλους ἀλλὰ φερονται πραγμάτων ὥστε ἰδεῖν

flexions qu'Hermias, il se plaint également de leurs diverses opinions. » Com-
 » ment, dit-il, veulent-ils que nous
 » croyons ce qu'ils nous disent des cau-
 » ses des phénomènes & des secrets
 » de la nature, puisqu'ils ne disputent
 » pas seulement à ce sujet, mais qu'ils
 » ne sont pas même d'accord sur la na-
 » ture de la Divinité ? «

Les différentes opinions des Philosophes sur l'essence divine les ont exposés à mille reproches. Les Perses ont fait valoir cet ignorance de la connoissance du premier des Etres, comme une des raisons les plus essentielles de se défier de la vérité de tous les sentimens qu'ils soutenoient avec le plus de confiance. En effet, quelle croyance peut-on accorder à des gens qui se trompent sur le premier, le plus grand & le plus essentiel de tous les points, duquel découle la connoissance de tous

προσέχῃ, ὅτι οἱ μὲν τὰ κατ' ἐμὴν ὁμολογῶν
 γινώσκουσιν, ἀλλὰ καὶ περὶ τούτων πρὸς
 ἀλλήλους διακρίνονται, ὡς ἀξιόπιστοι φανή-
 σονται περὶ τοῦ οὐρανοῦ διηγούμενοι.

Ad hanc nimirum illi modum de rebus celestibus inter se dissident. Itaque scire convenit qui nostra hæc in terris cognoscere nequeunt, quin etiam de iis inter se contendunt, non idoneos eos esse, ut de celestibus verba facientes, fidem mereantur. S. Just. Mart. ad Græcos Cohortatio pag. 7.

44 LETTRES CABALISTIQUES ,
 les autres. Celui qui n'a aucune idée
 claire & distincte de la Divinité , ne
 peut qu'errer en parlant de la création
 de l'Univers , des causes qui entretien-
 nent l'ordre de ce même Univers. En-
 fin il est évident qu'on ne peut rien dire
 de raisonnable sur la nature des créatu-
 res , si l'on n'a une idée juste de celle
 du Créateur : or , c'est ce qui a man-
 qué à tous les Philosophes anciens , &
 qui malgré la révélation n'a point été
 le partage de tous les modernes. Quant
 aux premiers , il n'est aucune fable ,
 quelque absurde qu'elle soit , qui n'ait
 été adoptée par quelqu'un d'eux. On
 les a insulté sur la diversité & la bizar-
 rerie de leurs opinions au sujet de la
 Divinité.

» Les uns , dit Théophile (1) , font

(1) Κι οἱ μὲν ἀγέννητον αὐτὸν καὶ ἰδίαν
 φύσιν φάσκοντες , ἐκ ἀκρόαδα εἶπον τοῖς γενη-
 τὸν ἡτοὶ δογματίσασιν ἱκασμῶ γὰρ ταῦτα ,
 καὶ ἀνθρωπίνη ἐννοία εφούξατό , καὶ ἐκ κατ' ἀλή-
 θειαν , ἑτέροι δ' αὖ εἶπον πρένοϊαν εἶναι , καὶ τὰ
 τῶτων δόγματα ἀνελοσα . Αρατος μὲν ἐν φησίν .

Ἐκ Διὸς ἀρχόμεθα , τ' ἔσθι ποτ' ἄνδρες ἰῶμεν
 Ἀρόητον μετὰ ᾧ Διὸς πᾶσαι μὲν ἀγῆαι ,
 Πᾶσαι δ' ἀνθρώπων ἀγοραί μετ' ᾧ θάλασσα ,
 Καὶ λιμὲς πάντῃ ᾧ Διὸς κεχρήμεθα πάντες .

LETTER XXVII. 45

» le monde éternel , les autres veulent
 » qu'il ait été engendré. Les premiers
 » nient la providence , les seconds l'ad-

Τῷ γὰρ καὶ γένε' ἰσχυρὸν δ' ἥπιον ἀνδραποισιν
 Δεξιὰ σημάνει λαὸς ἢ ἐπὶ ἔρτον ἐγείρει ,
 Μιμνήσκων βίωτοιο , λέγει δ' ὅτε βῶλός ἀρίστη
 Βεσίτε καὶ μακίλῃσι , λείπει δ' ὅτε δεξιαῖσ' αἶψα ,
 Καὶ φυλὰ γυρῶσαι , καὶ σπέρμα' αἶα πάντα βαλέσθαι .

Τίνοι ἔν περ ἰσχυρὸν πόπερον Ἀράτω τῷ δὲ ἢ
 Σοφοκλεῖ λέγουντι πρόνοια δὲ εἰςιν ἐδενός , ἐκὴ
 ἐκρατεῖτο ζῆν ὅπως δύναι το τίς . Ομηρῷ δὲ
 παλιν τῷ τῷ ἔ συνάδει λέγει γὰρ Ζεὺς δ' ἀρετὴν
 ἀνδρε θιν ὁ φείλει τε μινύθειτε καὶ Σιμωνίδης ,
 ἔ τις ἀνεν θεῶν ἀρετὰν λαβεῖν , ἔ πόλις ἔ βροτός ,
 ἔ Θεὸς ὁ παμμήτις .

Illi qui mundum ingenitum , & peculiarem
 quandam dixere naturam , nequaquam consen-
 tiunt cum iis qui mundum genitum esse propo-
 nunt ; nam sequuntur rerum similitudines & men-
 tem humanam , nec ipsam veritatem , hujuscemodi
 sententias protulere . Sunt qui Providentiam ag-
 noscunt , ut alii horum dogmata subruerunt .
 Aratus ait .

Ex Jove incipiamus , hunc nequaquam finamus ;
 ὁ viri ,

Inexplicatum ! Plenæ sunt Jovis omnes plateæ ,
 Omnium etiam hominum fora , plenum est &
 mare ,

46 LETTRES CABALISTIQUES,

» mettent, & prétendent, ainsi qu'Arat-
 » tus, qu'il y ait un Esprit répandu dans
 » toutes les parties de l'Univers, qui
 » non-seulement les vivifie, mais qui
 » préside à leur conservation & qui
 » dirige leurs mouvemens. Sophocle
 » vient à son tour, & condamnant ce
 » sentiment, s'écrie qu'il n'y a aucune
 » Providence, & que le seul hazard
 » est la cause de tous les événemens.
 » Homere n'est point de l'opinion de

Pleni sunt & portus, ubique Jove fruimur
 omnes;

Hujus enim genus sumus. Ipse benignus homi-
 nibus,

Dexterâ nunciat, Populos ad opus excitat,
 Faciens eos meminisse vitæ, dicit præterea quan-
 do gleba optima.

Bubus & ligonibus. Indicat quoque quando dex-
 træ sũt horæ,

Ut plantæ virides flectantur & transplantentur,
 quando omnia sunt spargenda semina.

Cui igitur fidem dabimus ? Arato, an Sopho-
 cli, qui clamat : Nullius est providentia, sed casu
 quodam, ut quilibet potest, vivitur ? Huic præ-
 terea Homerus non concinit, inquit enim : Jupi-
 ter virtutem viris auget minuitque. Similiter & Si-
 monides ait : Nemo absque Diis virtutem accepit,
 non urbs, non prudens Deus. S. P. N. Teophil.
 ad Autolycum, Lib. 2. pag. 86.

L E T T R E X X V I I . 47

» Sophocle , il veut que Jupiter pren-
 » ne soin des mortels. Simonide dit
 » que c'est par le secours des Dieux
 » que les hommes peuvent être ver-
 » tueux. «

Quoique l'opinion de ceux qui ad-
 mettent une Providence , soit beaucoup
 plus raisonnable que celle des autres ,
 elle est encore mêlée des fables les plus
 ridicules , & directement contraire à
 la véritable idée de la Divinité. Est-il
 rien de si absurde que de la multiplier
 & de la diviser en plusieurs Dieux dif-
 ferens , ainsi qu'ont fait Homere , tous
 les Poëtes , & les Philosophes qui l'ont
 suivi ?

On peut établir comme un fait cons-
 tant , que tous les anciens , même ceux
 qui paroissent s'être le moins écartés
 des notions de la nature divine , n'en
 ont eu aucune véritable connoissance ,
 & que ce qu'ils en ont dit de vrai a été
 mêlé de tant d'erreurs grossières , qu'il
 ne mérite pas qu'on y fasse aucune at-
 tention. » Les Poëtes & les Philoso-
 » phes , dit Athénagore (1) , qui dans

(1) Ποιηται μὲν γὰρ καὶ φιλόσοφοι , ὅς καὶ
 τοῖς ἄλλοις ἐπέοικον , εὐχαστικῶς κληθέντες
 μὲν , κατὰ συμπάθειαν τῆς παρὰ τῷ Θεῷ
 πνοῆς , ὑπὸ τῆς αὐτοῦ αὐτῆς ψυχῆς ἑκαστοῦ
 ζῆταισθαι , οὐ δυνατὸς ρυεῖν ἐνοησαι τὴν ἀλη-

48 LETTRES CABALISTIQUES,

» le choix des opinions ont adopté cel-
 » les qui leur paroissoient les plus
 » vraies , ont tous été dans l'erreur. Ils
 » sentoient par une impression naturelle
 » qu'ils devoient chercher à connoître
 » la Divinité ; mais se livrant avec trop
 » de confiance à leur imagination , ils
 » se sont trompés dans leurs recher-
 » ches , parce qu'ils n'ont point exami-
 » né la nature de la Divinité dans elle-
 » même. Ils l'ont cherchée en eux , où
 » elle ne réside point : de-là sont ve-
 » nues toutes les différentes opinions
 » & ces disputes sur l'essence divine ,

Διὰ τούτων δὲ δύνη θιντες ὅσον περινοῆσαι
 ἔχ' ἔρηνται ὃν ἢ παρὰ Θεῶ περὶ Θεῶ ὠξιώσαν-
 τες μαθεῖν, ἀλλὰ παρ' αὐτῶ ἰκαιο, διὸ καὶ
 ἄλλοι ἄλλως ἰδογματίσιν αὐτῶν καὶ πρὶ Θεῶ
 ἔ πρὶ ὕλης καὶ πρὶ εἰδῶν ἔ πρὶ κόσμου, ἡμεῖς δὲ
 ὦν νοῶμεν καὶ πεπιστεύκαμεν, ἔχομεν προφῆτας
 μαθητάς, διὰ πνεύματι ἐνδείξ' ἔκπε φωνήκασι
 καὶ πρὶ τῷ Θεῷ καὶ πρὶ τῷ Θεῷ ἔποιτιδ' αἱ
 καὶ ὑμεῖς, συνίστι καὶ τῇ πρὶ τὸ ὕτως διῶν ἐνσι-
 βία τῆς ἄλλης πρὸνχοντες, ὡς ἔσιν ἄλογοι,
 περιελπίοντες πιστεύειν τῷ περὰ τῷ Θεῷ πνεύ-
 ματι, ὡς ἔργα κακιστάτα τὰ τῶν προφήτων
 εὐαγγέλιον προσέχειν δόξαις ἀνθρωπίναις.

Etenim Poetæ & Philosophi , qui probabiles
 quædam & suo consentaneas ingenio rationes, ut
 aliis quoque in rebus indagandis , sequi se oportere
 putabant , impulsæ quidem divinitus primis

L E T T R E X X V I I. 49

» sur la matiere, sur la forme, sur le
 » monde. Les Chrétiens n'ont point
 » donné dans ces erreurs, parce qu'ils
 » avoient dans les Prophetes & dans
 » les Livres sacrés des guides certains.

Prends garde, sage & savant Abukibak, que c'est dans la révelation qu'Athénagore fait consister la certitude des connoissances des Chrétiens : ainsi tous les Philosophes, privés du secours de cette révelation, ne pouvoient jamais avoir aucune connoissance claire & distincte des matieres qu'ils agitoient sur des sujets, que la seule capacité humaine ne peut éclaircir. Cependant il n'y avoit rien qui pût balancer les dé-

ut hoc aggrederentur, sua quisque & propria intelligentiæ vi Deum inquirere, tanquam inventuri, nimia de se fiducia conati sunt. Non tamen illum, ejus vis adeo immensa patet, vel reperire, vel animo & cogitatione complecti potuere; merito quidem, quod Dei notitiam non ab ipso peterent Deo, sed intra se quisque eam disquireret. Hinc adeo factum est, ut alii aliter pronuntiarint de Deo, de materia, de formis, de mundo. At nos sententiæ fideique nostræ testes habemus Prophetas, qui Spiritu divino de Deo ac rebus divinis differuerunt. Hic vestrum Imperatores. judicium & vestram erga verum Numen pietatem, quibus plerosque excelleris, appellamus: Aequumne & hominis ratione dignum sit, ut fides Spiritui divino, qui Prophetarum ora tanquam instrumenta permovit, abrogata, humanis persuasionibus adhibeatur? Athenagoræ Legatio pro Christianis, pag. 7.

50 LETTRES CABALISTIQUES,
 cisions orgueilleuses des Philosophes.
 Ils parloient sur l'essence de Dieu avec
 autant d'assurance, que les modernes
 sur les secrets les plus cachés & les plus
 obscurs de la nature. On eût dit, à voir
 la confiance avec laquelle ils s'énon-
 çoient, que le Ciel avoit pris le soin
 de les instruire, & qu'ils étoient bien
 plus éclairés que tout le reste des hom-
 mes. S. Justin se moque de l'orgueil
 avec lequel Aristote réfuta les dogmes
 de son maître Platon. » Ce Philosophe,
 » dit-il, comme s'il eût examiné &
 » connu (1) beaucoup mieux la nature

(1) Ο γυν Αριστοτλης, ὡς ἀπελβισιζον
 Πλάτωνος τὰ ἐν ἑρανοῖς εἰρηκώς, ἔχ' ὡς πρό
 Πλάτων ἐν τῇ πυράδῃ κατὰ τὸν Θεὸν εἶναι λέγῃ
 ἔτω καὶ αὐτὸς ἔφη, ἀλλ' ἐν τῇ αἰ Θεριάδῃ
 πέμπτῃ σοιχείῃ εἶναι αὐτὸν ἀπιφηνάτε, καὶ πρὶ
 τούτοις πιστεύειν αὐτὸν διὰ δοκιμότητα φρα-
 σίας ἀξίῳ, ἔδ' ἐν τῇ Εὐρίπῃ φύσιν ἔχ' ὅτι
 ἐν χαλκίδι γινώται δυνηθεὶς διὰ πολλὴν ἀδοξίαν
 καὶ αἰχύνην λυπηθεὶς, μετίσθη τῇ βίῃ.

Aristoteles certe, haud aliter quam si penitus
 diligentiusque Platone, illa centemplatus esset,
 non sicuti Plato in ignea essentia Deum esse, ita
 & ipse dixit; verum in æthereo quinto Elemento
 illum esse pronuntiavit. Atque de his ille fidem sibi
 per orationis vim & pondus adstruit, cum neque
 Euripi chacidici naturam cognoscere posset, unde
 propter ingens probum & pudorem in mærorem
 conjectus, morte vitam commutavit. S. Just. ad
 Græcos Cohortatio, pag. 34.

L E T T R E X X V I I . 51

» divine , condamne tout ce qu'en a
 » écrit Platon , qui croyoit qu'elle étoit
 » d'une matiere ignée. Il veut au con-
 » traire qu'elle soit formée par la matiere
 » étherée du cinquieme élément. Ce qu'il
 » y a de particulier , c'est qu'il prétend
 » qu'on l'en croye sur sa parole. N'est-
 » il pas extraordinaire qu'un homme ,
 » qui n'a pû découvrir la raison du flux
 » & du reflux de l'Euripe , & qui est
 » mort de chagrin à cause de cela , exi-
 » ge qu'on le croye sur sa simple parole
 » & qu'on reçoive l'opinion la plus
 » fausse , uniquement parce qu'il dit
 » qu'elle est véritable ? «

A combien de Philosophes moder-
 nes sage & savant Abukibak , ne pour-
 roit-on pas appliquer ce que dit S. Jus-
 tin ? Ils sentent dans bien des choses le
 peu d'étendue de leurs connoissances ,
 & cependant il décident hardiment sur
 les plus difficiles.

La présomption a été de tout tems
 le foible des Savans , & sur-tout des
 Philosophes : on leur reproche aujour-
 d'hui ce vice , & on le leur a reproché
 autrefois. S. Basile (1) se moque du ti-

(1) Αλλὰ τοσοῦτον ἐμπαταώθησαν ὅτις Ἀσα-
 λογισμοῖς αὐτῶν , καὶ ἐσκολίδη ἡ ἀσύνετος αὐτῶν
 καρδία , καὶ φάσκοντες εἶδ' ἐσοφοὶ εὐαράνθησαν ,
 ὅστις οἱ μὲν συνυπάρχουσιν ὁ δὲ αἰδῶν τῷ Θεῷ

§ 2 LETTRES CABALISTIQUES,

tre' fastueux de Sages qu'ils s'attribuoient, & ne leur reproche pas moins leur division: que les autres Peres de l'Eglise. » Ils sont si aveugles, dit ce » Saint, par leur vanité & par les ténèbres obscures dont ils sont offusqués, que quoiqu'ils assurent tous également qu'ils sont les plus sages des hommes, ils sont assez insensés pour dire, les uns, que le Ciel a existé de tout tems avec Dieu, les autres, qu'il est Dieu lui-même, qu'il a existé pendant toute l'éternité antérieure, qu'il n'aura point de fin, & qu'il préside à tous les êtres & gouverne toutes les parties de cet Univers. «

On ne peut nier, sage & savant Abukibak, que les anciens Peres n'aient

πὸν κρανὸν ἀπεφύναντε. Οἱ δὲ αὐτὸν βῆναι Θεὸν
αὐτάρχον καὶ ἀτελευταίον, καὶ τῆς ᾗ κατὰ
μέρῳ διοκονομίας αἰτίον

Sed quid ejusque vanitatis provecti sunt, suis-
met cogitationibus, tanta caligine ignorationis
obscuratum est insipiens cor eorum, ut cum se de-
prædicarent maxime omnium esse sapientes, co-
stultitiæ evaserint, ut pars istiusmodi Philosophan-
tium asseruerit una cum Deo ab æterno cælum
extitisse, alii cælum ipsum esse Deum pronuntia-
runt, quare nec cœpisse aliquando, nec ullo desi-
turum aut intercipiendum fini; ac proinde eun-
dem professi sunt singularum quatumque partium
universi administratorem esse! S. Basil. Homelia
prima, pag. 8. Tom. I.

porté de terribles coups aux Philosophes, & qu'ils n'ayent montré le peu de cas qu'on devoit faire de cette Philosophie, que tant de gens regardoient avec un profond respect. Mais qu'il me soit permis de dire qu'en agissant de même, ces mêmes Peres ont prêté des armes aux Pyrrhoniens. Nous convenons avec vous, auroient pû leur dire ces Philosophes, que toutes les opinions des Dogmatiques n'ont aucune certitude, que leur contrariété est une preuve de leur évidence : nous vous accordons tout ce que vous dites ; mais s'ils sont incertains sur les principales difficultés Philosophiques, si l'un d'eux condamne ce que l'autre approuve, si ce sont-là des raisons pour leur refuser notre croyance, nous ne devons pas ajouter plus de foi à ce que vous nous dites, car vous n'êtes pas moins opposés. Entre vous autres Docteurs vous disputez également sur toutes les matieres les plus essentielles : vos opinions sur la nature de Dieu, sur celle de l'ame, sur l'esprit, sur la matiere, sont totalement contraires ; or, vous n'êtes donc point croyables par vos propres principes, & les mêmes raisons par lesquelles vous condamnez les Philosophes, vous condamnent à votre tour.

Je ne doute pas que les Peres, à qui

54 LETTRES CABALISTIQUES.

l'on eût tenu un pareil discours, n'eussent été bien embarrassés : il ne leur eût resté que la ressource de répondre qu'ils étoient d'un accord unanime ; mais cette ressource auroit été très-mauvaise, & leurs adversaires la leur eussent bien-tôt enlevée. Oui, sage Abukibak, je crois qu'il est très-aisé de prouver que tous les Peres ont été aussi opposés entr'eux sur les plus grandes questions de la Métaphysique & de la Physique, que les Philosophes, quoiqu'ils prétendissent qu'ils ne pouvoient se tromper, ayant dans les Livres sacrés des guides assurés. Il faut cependant qu'ils se soient abusés, puisqu'ils ont tous expliqué différemment les faits qu'ils puisoient dans les Ecritures : ils ont plutôt songé à les faire servir à autoriser leurs idées, qu'ils ne se sont appliqués à les conformer à leur véritable sens. Ce n'est pas dans des questions purement de Physique qu'ils sont tombés dans les excès qu'ils reprochoient aux Philosophes, c'est dans celles qu'on regarde aujourd'hui comme les plus essentielles à la Religion. Les uns ont raisonné très-mal sur l'essence divine, les autres ont parlé encore plus mal de la nature de l'ame. Enfin je te prouverai, sage & savant Abukibak, que jusqu'au cinquième siècle tous les Peres ont été très-opposés les uns aux

autres ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il n'y en a aucun d'eux, s'il vivoit aujourd'hui, qui ne fût déclaré hérétique, & qui pis est, brûlé par l'Inquisition, s'il étoit en Espagne ou en Italie. La plus petite erreur qu'ils ont soutenu, est cent fois plus considérable que celle qui fit pendre Savanarole, si tant est qu'il fut pendu pour en avoir soutenu. Puisque Galilée fut mis à quatre-vingt ans dans les prisons de l'Inquisition pour avoir prétendu que la terre tournoit autour du soleil, que feroit cette Inquisition aux Peres, dont les uns ont rendu Dieu matériel, les autres l'ame mortelle ? Plusieurs ont fait coucher les Anges avec des femmes, & ont attribué à cela leur exil du Paradis. Enfin il n'est aucune folie, aucune impertinence qui n'ait été soutenue par quelque Pere ; c'est ce que je te montrerai dans ma premiere Lettre. On peut dire d'eux, sans leur faire injustice, ce qu'un Ancien a dit des Philosophes ses contemporains. *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

Voilà, sage & savant Abukibak, des preuves bien évidentes de la foiblesse de l'esprit humain. Quel est le mortel, qui pourra se flatter de connoître la vérité & de marcher d'un pas ferme

36 LETTRES CABALISTIQUES,
dans la bonne voye , lorsqu'il verra que
les Docteurs les plus célèbres sont tom-
bés dans les erreurs les plus grossieres ,
& ont prétendu autoriser ces erreurs
par les Ecritures ! Tel est le caractère
des Dogmatiques , ils ramènent tout à
leurs opinions ; & quelques absurdes
qu'elles soient , ils n'en prétendent pas
moins qu'elles leur sont pour ainsi dire
révélées. C'est une chose bien triste que
l'abus , que presque tous les Théolo-
giens font des écritures ; ce Livre , don-
né pour le bonheur du genre humain ,
devient , par l'usage qu'en font ceux qui
veulent l'expliquer , pernicieux à la
tranquillité publique. Ce sont les diffé-
rentes explications de Jérôme , de Lu-
ther , de Calvin , de Quesnel , &c. qui
ont troublé & qui troublent encore
toute l'Europe.

Quel est le sort des hommes , sage
Abukibak ! L'incertitude est si fort leur
partage , il leur est si impossible d'être
jamais assurés de rien par leurs propres
lumières , que dès qu'ils veulent en fai-
re usage dans l'explication des vérités
qui leur sont révélées , ils embrouillent
ces vérités , ils les obscurcissent , ils les
rendent le sujet fatal de mille disputes
criminelles. Ho ! Quel triomphe pour
les Pyrrhoniens , & qu'ils auroient pu
jetter les Peres dans un grand embar-
ras ,

LETTRE XXVIII. 57

ras , s'ils avoient connu leurs Ouvrages ,
aussi bien que ceux d'aujourd'hui con-
noissent les Livres des Théologiens mo-
dernes !

Il est tems de finir ma Lettre. Je
m'accquitterai dans la premiere que je
t'écrirai , de l'obligation que je me suis
imposée dans celle-ci.

Je te salue , sage Abukibak.

LETTRE XXVIII.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE n'ai point oublié , sage & savant
Abukibak , que je me suis engagé de
prouver que les Peres de l'Eglise ont
été aussi divisés dans leur opinion que
les anciens Philosophes , & qu'ils ont
eu des idées aussi absurdes sur la nature
de Dieu & sur celle de l'ame. J'em-
prunterai pour quelque moment le ca-
ractere d'un Pyrrhonien , & j'attaque-
rai ces Docteurs avec les mêmes armes,
dont ils auroient cru me combattre.
Vous ne méritez point , leur dis-je d'a-
bord , qu'on ajoute foi à vos discours ,
parce que vous prétendez soutenir les
mêmes vérités , & vos sentimens sont
entierement opposés : l'un condamne

58 LETTRES CABALISTIQUES,

ce que l'autre approuve : accordez-vous avant de vouloir condamner les opinions des autres. Ce n'est point assez pour être cru , que de dire que vous avez raison ; il faut prouver que vous êtes véritablement fondés dans vos principes , qu'ils sont clairs , évidens. Mais comment oferiez-vous parler de même , puisque vous êtes contrarié par vos Confreres ? D'ailleurs quand vous conviendriez tous de la vérité de certains sentimens , il ne s'ensuivroit pas de-là que je dussé les recevoir , si je n'en étois point persuadé & si je voyois qu'ils fussent combattus par de fortes objections. Mais je n'ai pas besoin de recourir à une discussion générale de vos principes , il me suffit de faire voir que vous avez tort de mépriser les Philosophes à cause de leur division , puisque celle qui regne parmi vous , n'est pas moins grande que la leur.

Commençons d'abord d'examiner quels sont vos sentimens sur la Divinité. Les uns la font étendue & corporelle ; les autres veulent , ainsi que les Stoïciens , qu'elle soit répandue dans l'Univers , & qu'elle soit l'ame de toutes ses parties. Les autres prétendent qu'elle enferme en elle-même tous les êtres , & qu'elle les enveloppe dans son étendue ; d'autre enfin disent que la Di-

Unité est un-Esprit infini , dénué entièrement de tout ce qui appartient à la nature corporelle. Parmi tous ces sentimens , dites-moi je vous prie , quel est le véritable ? Vous répondrez sans doute que c'est celui que vous soutenez. Puisque vous ne voulez pas que je croye un Philosophe parce qu'il est condamné par ses Confreres , pourquoi voulez-vous que je reçoive votre opinion , rejetée par tant d'autres Docteurs ? Supposons que vous soyez du sentiment d'Augustin , & que vous souteniez avec lui que la Divinité est un Etre spirituel , entièrement exempt de tout ce qui appartient au corps , voici sept à huit Docteurs qui vous ont précédé , & qui vous condamnent tous.

Origene (1) s'offre le premier , qui dit que la nature de Dieu nous est inconnue , que nous ignorons s'il n'a point un corps , & s'il n'est point sujet à une forme déterminée.

(1) Quæ cum ita sint , hæc tamen scribit Origenes in Præm. Librorum περί αρχῶν , Deus quoque quomodo intelligi debeat inquirendum est , corporeus , an secundum aliquem habitum deformatus , an alterius naturæ quam corpora sunt , quod utique in prædicatione nostra manifeste non designatur. Huet Orig. in Sacr. Scriptur. Comment. de Deo, Tom. 1. Lib. 2. pag. 10.

60 LETTRES CABALISTIQUES ,

Tertulien (1) vient ensuite , & prétend qu'il est impossible que Dieu ne soit point corporel , puisque tout Esprit est corps , & que ce qui n'est point corps n'est rien. Il faut que l'opinion de Tertulien fut très-commune de son tems , & qu'elle passât même pour Orthodoxe , puisqu'Augustin (2) votre Chef , lui , dont vous suivez les sentimens , nous apprend que ce ne fut point à cause de ce sentiment que Tertulien fut condamné comme hérétique , mais parce qu'il désapprouvoit les secondes

(1) Inde est quod Deum corporalem esse absque dubitatione decrevit Tertullianus , cum alibi advers. praxeam Cap. 7. Qui enim negabit ; inquit Deum corpus esse , etsi spiritus est ? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie , sed & invisibilia illa quæcumque sunt habent apud Deum & suum corpus , & suam formam , per quæ soli Deo visibilia sunt ; quanto magis quod ex ipsius substantia missum est , sine substantia non erit ? Id. ibid.

(2) Tertulianus ergo , sicut ejus scripta indicant , animam dicit immortalem quidem , sed eam corpus esse contendit , neque hanc tantum , sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit , licet non effigiatum ; neque tamen hinc hæreticus creditur factus. August. Lib. de hæresib. Paulo postea non ergo ideo Tertulianus factus hæreticus , sed quia transiens ad Cataphrygas , quos ante destruxerat , cepit etiam secundas nuptias contra Apostolicam Doctrinam tanquam stupra damnare , & postmodum etiam ab ipsis divisus , sua conventicula propagavit. Aug. Lib. de hæresib.

LETTRE XXVIII. 65

nôces. Pendant plus de trois siècles b'en des Peres ont cru Dieu (1) matériel, comment donc pouvez-vous reprocher aux Philosophes anciens ce sentiment, soutenu par vos prédécesseurs?

Tatien a adopté le systême des Stoïciens, il differe d'Origene & de Tertulien, autant que Zénon differe d'Aristote. Selon ce Théologien (2), il y a un

(1) Voyez les Mémoires Secrets de la Répub. des Lettres, Lettre cinquieme.

(2) Ἐσιν ἐν πνεύμα ἐν φασῶροι, πνεῦμα ἐν ἄγγελοις, πνεῦμα ἐν φυτοῖς καὶ ὕδασι, πνεῦμα ἐν ἀνθρώποις, πνεῦμα ἐν ζώοις ἔνδε υπάρχον καὶ ταῦτόν, διαφορὰς ἐν αὐτῷ κέκτῃται, τὰντα ἢ ἡμῶν λεγόντων, ἐκ ἀπο γλώττης, ἐδὲ ἀπὸ τῶν εἰκότων ἐνοίων συνταξέως τισσφ' σῆκ'ς, θειστερας ἢ τινθ' ἐκ φωνήσεως λόγῳ καταχρωμένων, οἱ βελόμενοι μαν θάνειν σπύσαστε καὶ οἱ τὸν Σκύθην Ἀνάχαρσιν μὴ ἀποσκορακί ζοντες, καὶ νοῦ μὴ α' ξεπαθήσητε πρὸς τοῖς βαρβαρικῇ νομοθεσίᾳ παρὰ τοὺς λεθῶσι παιδεύεσθαι χρησαδὲ τοῖς δόγμασιν ἡνῶν, καὶ ὡς τῇ κατὰ Βαβυλωνίους προγνωσικῇ κατακέσαστε λέγοντων ἢ μῶν καὶ ὡς θρυὸς μαντοῦο μείνης.

Spiritus igitur inest stellis, Angelis, stirpibus, aquis, hominibus, animalibus; & quamvis unus ac idem sit, differentias tamen in se habet, Hæc quidem cum a nobis dicantur, non summis, ut aiunt, labris, neque probabilibus rationibus, aut Sophistico sermonis apparatu, sed ex divinis eloquiis proferantur, qui discere vultis, festinate; & qui Anacharsin Scytham non rejicitis, nunc

62 LETTRES CABALISTIQUES ,

Esprit universel répandu , qui vivifie les étoiles , les Anges , la terre , les hommes & les bêtes. Cet Esprit est différent, selon les modifications qu'il anime, quoiqu'il soit unique & toujours le même. Voilà l'opinion de l'ame du Monde , soutenue par les Stoïciens , & regardée comme la Divinité.

--- Deum namque ire per omnes

Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum,

Hinc pecudes , armenta , viros , genus omne ferarum

Quem sibi te nres nascentem arcessere vitas.

Virg. Georg. Lib. I.

Les Stoïciens ne se sont pas expliqués , comme on le peut voir par ces vers , dans d'autres termes que ceux qu'employe Tatien. Ce qu'il y a de singulier , c'est que ce Docteur , en établissant un système si contraire à la nature divine, qui l'assujettit à tous les défauts de la matiere , qui la ravale , & la range au rang des bêtes les plus im-

etiam non indignemini instrui ab illis qui barbaram disciplinam sequuntur. Recipite dogmata nostra , & saltem nos dicentes audite , ut divinationem secundum Babylonios, vel saltem ut quercum vaticinantem auditis. Tatiani Assyrii Oratio ad Græcos, &c. pag. 152.

L E T T R E X X V I I I. 63

mondes, qui enfin, pour me servir des termes d'Augustin (1) vôtre Chef, veut qu'il n'y ait aucune de ses parties qui ne soit souillée de quelque crime, tous ceux des hommes étant ceux de la Divinité dont ils sont des portions; ce qu'il y a de plus singulier, dis-je, c'est que Tatien exige qu'on le croye comme un Prophete. Cela vaut bien le *Magister dixit* de Pythagore, si fort condamné.

Théophile (2) a soutenu une opinion differente de celle de Tatien; mais

(1) *Non video quidem si totus mundus est Deus, quomodo bestias ab ejus partibus separent? Sed obluclari quid opus est? de ipso rationali animante, id est homine, quid infelicius credi potest, quam partem Dei fieri lascivas, iniquas, impias, atque omnino damnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus insanias?* August. de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XIII. pag. 433.

(2) Εἰ γὰρ τῶ ἡλίου ἐλαχίστη ὄντι σοιχείᾳ ἔδυναται, ἄνθρωποι αὐτοῖς ἴσαι, διὰ τὴν υἱοθεσίαν ἔχοντες τὴν δύναμιν πῶς ἐκίμῳ τῇ τῷ Θεῷ δοξῇ ἀνιφραίνονται ὡς, ἄνθρωπος θνητὸς ἔδυναται ἀνιφραίνειν ὁν τρόπον γὰρ ῥοὰ ἔχουσα φλοῖον τὸν περιέχοντα αὐτὴν, ἔνδον ἔχει μείνας καὶ θήκας πολλὰς διαχωριζομένας διὰ υἱοθεσίαν καὶ πολλὰς κόκκους ἔχει τὰς ἐν αὐτῇ κατοικοῦντας ἕως ἡ πασίων κτίσεων περιέχειται ὑπὸ πνεύματος Θεοῦ, καὶ τὸ πνεῦμα τὸ περιέχον σὺν τῇ κλίσει περιέχεται ὑπὸ χειρὸς Θεοῦ ὡς περὶ ὧν ὁ κοκκός

64 LETTRES CABALISTIQUES,

elle admet également dans Dieu une étendue corporelle. Il veut que les hommes ne puissent pas voir la Divinité, non pas à cause qu'elle est absolument immatérielle, mais à cause de sa splendeur, de même qu'ils ne peuvent fixer la vûe sur le Soleil, qui est, dit-il, un élément bien au-dessous de celui qui compose la Divinité. Selon lui, Dieu enveloppe tous les êtres de la même manière qu'une seule écorce couvre toutes les différentes parties d'une orange qui sont divisées par plusieurs pellicules, & qui contient plusieurs graines. Voilà par ce système Dieu éten-

τῆς ποῦς ἐνδὸν καὶ ἰκῶν ὑδοναται ὁπᾶν τὰ ἐξω
τε λέπους αὐτῷ ὡς ἐνδὸν ἔτας ἔ ἵ ἄνθρωπος
ἐμπεριέχομεν ὅ κατὰ πάσης τῆς κλίσιως ἴσο
χειρὸς Θεοῦ, ἔ δὴναται διαπεῖν τὸν Θεόν.

Nam si in solem, quod sane minimum est Elementum, homo oculos intendere nequit propter caloris & potentia excellentiam; multo minus gloriam Dei, quæ ineffabilis est homini, homo mortalis contueri potest. Quemadmodum malum punicum cortice velatur quæ interiora continet, habet & mansiones loculosque complures pellibus interceptos & distinctos, qui plurima grana inter se se complectuntur; sic universa natura a Dei continetur Spiritu. Spiritus qui universam naturam consortam tenet, a Dei manu continetur. Quemadmodum granum mali punici, quod cortice exteriori includitur, cortices exteriores cernere haud potest, sic nemo mortalium, qui tenentur manu Dei cum universi natura. J. P. N. Teophili ad Autolyonem, Lib. I. pag. 72.

du,

L E T T R E X X V I I I . 65

du , sujet à la division ; & quand même il ieroit vrai , comme il ne l'est pas , que par le terme d'*Esprit* , *Spiritus* (1), Théophile eût entendu une substance entièrement privée de tout ce qui appartient à la matiere , il s'en suivroit toujours une ridicule étonnante , qui est de faire un Esprit étendu. Votre Chef Augustin condamne en termes formels cette opinion.

Venons à Arnobe , il croit combattre fortement les Philosophes , & tout ce qu'il dit va directement à détruire ce que les Peres ont établi : on croiroit que son dessein est de fournir des armes à ses adversaires ; il se récrie sur ce que les Payens se figuroient qu'il y avoit des Dieux bons , & d'autres mauvais (2). Il est inutile , dit-il , de songer à fléchir

(1) Le mot d'*Esprit* doit si peu être pris chez les Anciens pour un être incorporel & purement spirituel , que ceux qui n'ont admis aucune Divinité , s'en sont servi plusieurs fois. Lucrece emploie très souvent le terme *Spiritus*. Voyez les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, Lettre cinquieme.

(2) *Nam quod dici a vobis accipimus esse quosdam ex Diis bonos , alios autem malos & ad nocendi libidinem promptiores , illisque ut prosint , his vero ne noceant , sacrorum solemnia ministrari ; quoniam istud ratione dicatur , intelligere confitemur non posse. Nam Deos benignissimos dicere , lenesque habere naturas , & sanctum & religiosum , & verum est : malos autem & laevos nequaquam sumendum est auribus . . .*

66 LETTRES CABALISTIQUES ;

par des sacrifices la Divinité ; car son essence ne lui permet point de faire le mal. Sur ce principe il condamne toutes offrandes qu'on fait à Dieu , il les tourne en ridicule , & il ne songe pas que Dieu même , selon tous les autres Docteurs , & qui plus est , selon les Livres fondamentaux du Christianisme , a ordonné les sacrifices , & qu'ils ont servi très-souvent à appaiser sa colere. Il ne s'agit pas ici de faire la distinction des sacrifices faits au vrai Dieu , ou aux faux : car Arnobe établit (1) comme un principe général , qu'il est ridicule d'ho-

*Quid enim mihi est placidumque natura , ab nocendū
procul est usu & cogitatione discretum . . . Neque enim
in dulcedinem vertere amaritudo se potest , aut aridi-
tas in humorem , calor ignis in frigores , aut quod rei
cuiuscunque contrarium est , id quod sibi contrarium est
in suam sumere atque immutare naturam . . . Ita nihil
prodest promoveri velle per hostias Deos laevos , cum
sive illud feceris , sive contra feceris , agant suam na-
turam , & ad ea quæ facti sunt ingenuis legibus &
QUADAM NECESSITATE ducantur. Arnob.
Disput. advers. Gentes. Lib. 7. pag. 136.*

(1) Esto concedatur INFELICISSIMAS pecudes non sine aliquo Religionis officio Divorum apud Tempia mactari . . . Sed si magnificum videtur atque amplum jugulare Diis tauros , si illibata , si solida concremari animantium viscera , quid sibi reliqua hæc volunt magorum cohærentia disciplinis , quæ in sacrorum reconditis legibus pontificalia restituere mysteria & rebus inseruere divinæ
Id. ibid.

LETTRE XXVIII. 67
norer la Divinité en affomant des bœufs
& en égorgeant des moutons.

La maniere dont Lactance réfute la pluralité des Dieux & la difference de leur sexe ne vaut gueres mieux que celle, dont se sert Arnobe pour condamner les sacrifices. Il n'avoit qu'à dire que Dieu étant un esprit pur & simple, il ne pouvoit avoir de sexe; mais comme il ne regardoit point les Esprits comme des êtres entierement incorporels, & qu'il entendoit par ce mot une substance déliée, subtile, invifible, ignée, ainsi que l'étoit le *Spiritus* (1) des Stoïciens, il a recours à l'éternité de Dieu, afin de montrer qu'il n'a pas besoin de femme pour engendrer. Puisque (2),

(1) Je renvoye encore les Lecteurs à la cinquième Lettre des Mémoires de la République, pour ne point repeter ici ce que j'ai dit dans cet Ouvrage.

(2) Quid opus est altero sexu, cum successione non egeant qui futuri sunt semper? nam profectò in hominibus ceterisque animantibus diversitas sexus, & coïtus, & generatio nullam habet aliam rationem, nisi ut omnia genera viventium, quando sunt conditione mortalitatis obitura, mutua possint successione servari. Deo autem qui est sempiternus, neque alter sexus, neque successio necessaria est. Dicet aliquis ut habeat vel ministros, vel in quos ipse possit dominari, quid igitur sexus opus est femineo, cum Deus, qui est omnipotens, sine usu & opera feminae possit filios procreare? Nam si quibusdam minutis animalibus id præsti-

68 LETTRES CABALISTIQUES,

dit-il , il naît des animaux de certaines feuilles d'arbre , qui est-ce qui peut douter que Dieu ne puisse produire des hommes sans le secours d'une femme ? Cette comparaison est pitoyable , & ne fait rien au sujet dont il s'agit ; car un Epicurien auroit répondu que ces feuilles produisoient des animaux , parce qu'elles en contenoient la semence, & que l'ordre étant toujours observé dans les choses , il falloit aussi qu'un homme ne pût être produit que par les regles ordinaires. Un mot eût mieux réfuté les Payens que tout ce long discours : mais ce que nous entendons aujourd'hui par la spiritualité n'étoit point connu de Lactance , & n'a commencé à l'être que près d'un siècle après lui , quoiqu'il y eût du tems de Constantin. En général tous les premiers Peres n'ont gueres mieux réfuté les Payens qu'Arnobé & Lactance. Ils les accabloient , il est vrai , quelquefois ; mais ensuite ils leur fournissoient de nouveaux moyens de défendre leur cau-

tit , ut sibi è foliis natos & suavibus herbis ore legant , cur existimet aliquis ipsum Deum , nisi ex permixtione sexus alterius non posse generare ? Illos igitur , quos imperiti & insipientes tanquam Deos & nuncupant & adorant , nemo est tam inconsideratus , qui non intelligat fuisse mortales. Lactant. de falsa Religione , Lib. I. Cap. 9. pag. 26.

se. Par exemple , les Peres condamnoient toute sorte d'Idolâtrie : elle avoit été introduite selon eux , par le Diable : voici Justin Martyr qui en fait Dieu l'auteur , & qui veut qu'il eût donné aux (1) Gentils le Soleil , la Lune , afin de les adorer , & pour que de l'adoration de ces astres ils pussent s'élever à celle de la Divinité ; c'est-à-dire selon ce Pere , que Dieu étoit la cause efficiente & déterminative de l'Idolâtrie , & qu'il n'avoit d'autre moyen pour amener les hommes à sa connoissance , que de les faire idolâtrer.

Quelqu'absurde que soit cette opinion , Clément d'Alexandrie l'a adoptée (2). Il a encore soutenu que Dieu étoit corporel : ainsi , selon ce Pere , la Divinité étoit double , puisque tout ce qui est corps a des parties , & que tout ce qui a des parties peut être divisé.

Je ne finirois jamais , si je rapportois ici toutes les contrariétés qui se trou-

(1) Τὸν μὲν ἥλιος ὁ θεὸς ἐδίδωκε πρό-
πων εἰς τὸ προσκυνεῖν αὐτὸν ὡς γέγραπται.

Justinus Martyr , Dialogo cum Triphone , pag.
134. Vide & eundem Dialogum. pag. 213.

(2) Ἐδωκεν ὁ θεὸς τὸν ἥλιον καὶ τὴν σελήνην
καὶ τὰ ἄστρα εἰς θρησκείαν , ἵνα μὴ τελείως
ἄθεοι γινόμενοι τελείως καὶ ἀφ' ὧν φθαρῶσι.
Clemens ; Stromat. Lib. 6.

70 LETTRES CABALISTIQUES,

vent dans tous les Peres sur la nature des attributs & les qualités de la Divinité. Convenez qu'ils avoient grand tort d'insulter les Philosophes sur leur division, & qu'ils s'exposoient à la rétorsion d'un argument qu'ils faisoient sonner si haut. Passons maintenant à leurs sentimens sur l'essence de l'ame, & nous verrons qu'ils n'étoient pas moins divisés sur ce second article.

Origene croyoit que les ames humaines avoient existé avant la création du monde; mais qu'ayant péché, elles avoient mérité d'être renfermées dans diverses prisons, selon la diversité de leurs crimes, les unes dans des astres, les autres dans des corps humains. Augustin (1) se moque de cette opinion. Est-il rien, dit-il, de si impertinent que de prétendre que s'il n'y a qu'un Soleil dans le Monde, cela ne vient pas de la

(1) Quid autem stultius dici potest quam per istum solem, ut in uno Mundo unus esset, non decori pulchritudinis, vel etiam saluti rerum corporalium consultuisse artificem Deum, sed hoc potius evenisse, quia una anima sic peccaverat, ut tali corpore mereretur includi? Ac per hoc si contigisset ut non una, sed duæ, imo non duæ, sed decem vel centum similiter æqualiterque peccassent, centum soles haberet hic Mundus? Quod ut non fieret, non opificis provisione mirabili ad rerum corporalium salutem decoremque consultum est, sed contigit potius tanta unius animæ pro-

L E T T R E X X V I I I .

sagesse de Dieu , qui l'a voulu ainsi pour la beauté & pour l'utilité de l'Univers , mais parce qu'il est arrivé qu'une ame a commis un péché qui méritoit qu'on l'enfermât dans un tel corps : de sorte que s'il fût arrivé que non pas une ame , mais cent , eussent commis le même péché , il y auroit cent Soleils dans le Monde ? Ceux qui soutiennent une pareille opinion , montrent bien qu'ils n'ont aucune connoissance de la nature de l'ame.

Tertulien tâche d'établir par plusieurs raisons qu'il est absolument nécessaire que l'ame soit matérielle ; il prétend appuyer son opinion par l'Écriture. Si l'ame n'étoit point corps , dit-il (1) , l'image de l'ame ne pourroit pro-

gressione peccantis , ut sola corpus tale mereretur. Non plane animarum , de quibus nesciunt , quid loquantur , sed eorum ipsorum qui talia sapiunt multum longe a veritate , & merito est coercenda progressio. S. Aug. de Civit. Dei , Lib. XI. Cap. 23. Tom. 7. pag. 290.

(1) Si enim non haberet anima corpus , non caperet imago animæ imaginem corporis , nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura si non erant. Quid est autem illud quod ad inferna transfertur post divortium corporis ? quod detinetur ? quod in diem Judicii reservatur ? ad quod Christus moriendo descendit , puto ad animas Patriarcharum. Sed quamobrem , si nihil anima sub terris ? nihil enim si non corpus ; incorporealitas animæ ab omni genere custodiæ libera est , immu-

72 LETTRES CABALISTIQUES,

dre l'image du corps. D'ailleurs, quelle est la substance, qui après la mort descend aux Enfers, qui y demeure jusqu'au jour du Jugement, si ce n'est un corps? Car tout ce qui n'est point corporel, est exempt de captivité, & ne peut souffrir aucune peine. Si l'âme existe donc après la mort, elle doit être sensible: soit qu'elle soit dans le séjour des supplices, ou dans le sein d'Abraham, il faut toujours qu'elle soit corporelle, ce qui n'est point corps n'étant susceptible, ni de la douleur, ni du plaisir. Un Epicurien qui voudroit prouver la matérialité de l'âme, raisonneroit de même que ce Pere de l'Eglise.

Arnobé ne s'est pas contenté de faire l'âme corporelle, il a voulu qu'elle fût mortelle de sa nature, & qu'elle ne subsistât que par un miracle renouvelé du Créateur. Selon ce principe, il établit que les âmes des Damnés seront

nisi a pœna & fovea, per quod enim punitur & fovetur, hoc erit corpus, dicam de isto plenius & opportunius. Igitur si quid tormenti sive solatii anima percepit in carcere seu diversorio inferum, in igne, vel in sinu Abrahamæ, probata erit corporalitas animæ, incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati possit: aut si habet, hoc erit corpus, in quantum enim omne corporale passibile est, in tantum quod passibile est, corpus est. Tertul. Lib. de anima, Cap. 7. Tom. 2. pag. 740.

un jour (1) anéanties par le feu. Quel est, dit-il, celui qui est assez imbécille, & qui raisonne assez peu conséquemment, pour croire que les ames sont incorruptibles & incorporelles? Si cela est, comment est-ce qu'elles peuvent être soumises aux peines de l'Enfer? Car tout ce qui n'est point étendu, n'est point sujet aux loix de la dissolution, & quoiqu'il soit au milieu des flammes, il ne peut être outragé, & doit demeurer dans son entier. D'ailleurs, une chose sans extension ne peut être sensible à la douleur. Dans une autre endroit le même Docteur s'explique encore plus clairement. Est-il quelqu'un, dit-il (2), qui ne voye que ce qui est immortel, que

(1) Et quis erit tam brutus & rerum consequentia nesciens, qui animis incorruptibilibus credat aut tenebras tortureas posse aliquid nocere, aut igneos fluvios, aut cænosus gurgitibus paludes, aut rotarum volubiliùm circumfactus? Quod enim contiguum non est, & ab legibus dissolutionis amotum est, licet omnibus ambiatur flammis furentium fluminum, illibatum necesse est permaneat & intactum, neque ullum sensum mortiferæ passionis assumere. Arnob. Lib. 2. advers. Gent. pag. 190.

(2) Quis autem hominum non videt quod sit immortale, quod simplex, nullum posse dolorem admittere, quod autem sentiat dolorem, immortalitatem habere non posse? Id. ibid. pag. 113.

74 LETTRES CABALISTIQUES,

ce qui est simple , ne peut être susceptible de peine , & que tout ce qui est sujet à la douleur doit être privé de l'immortalité ? Lucrece parle de même qu'Arnobe : l'Epicurien & le Pere de l'Eglise sont parfaitement d'accord. N'est-ce pas , dit le dernier (1) , une erreur grossiere de vouloir associer l'avantage de l'immortalité avec la bassesse d'une nature corruptible. Il faut que tout ce qui est immortel soit capable de se soutenir d'une maniere inviolable contre les coups qu'il reçoit , & qu'il soit tellement inaccessible à la pénétration , que rien ne puisse le pénétrer. L'exis-

(1) Despere est ; quid enim diversius esse putandum est,

Aut magis inter se disjunctum discrepitanque ,
Quam mortale quod est , immortali atque perenni

Junctum , in concilio sævas tolerare procellas ;

Præterea quæcumque manent æterna necesse est ,
Aut quia sunt solido cum corpore , respuere ictus ,

Nec penetrare pati sibi quidnam quod queat arctas ,

Dislociare intus partes.

Lucret. de rer. nat. Lib. 3.

L E T T R E X X V I I I. 71

ſcience éternelle d'une choſe dépend de ce qu'elle eſt hors de l'atteinte des impressions.

Lactance (1) eſt moins déciſif qu'Origene, Arnoſe & Tertulien. Il avoue qu'il ne connoît rien à la nature de l'ame, & qui plus eſt, il prétend que tout ce qu'on en dit, n'a aucune ſûreté, & ſelon lui, ſur cette queſtion un homme ſage ne doit rien décider. Voilà un Pere Pyrrhonien ſur la nature de l'ame; & qui ne le ſeroit pas, en conſidérant tous les ſentimens oppoſés des Théologiens anciens ?

Irénée veut que l'ame (2) ait des yeux, une langue, des doigts, enfin tous les autres membres des hommes, qu'elle ſoit la reſſemblance d'un corps, & non point un corps. Que ſignifie ce ga-

(1) *Mentis quoque rationem incomprehenſibilem eſſe qui neſciat, niſi qui omnino illam non habet, cum ipſa mens quo loco ſit, aut cujuſmodi neſciatur ? Varia ergo a Philoſophis de natura ejus ac loco diſputata ſunt ; at ego non diſſimulabo quid ipſe ſentiam, non quia ſic eſſe adfirmem (quod eſt inſipientis in re dubia facere) ſed ut expoſita rei difficultate, intelligas quanta ſit divinum operum magnitudo. Lactant. de officio Dei ad Demetrianum Cap. 16.*

(2) *Ergone non dicam vera conſtantius ? & habet (anima) oculum & habet linguam, & habet digitum, & habet cætera ſimilia corporis membra, & hæc tota eſt corporis ſimilitudo, & non corpus. Iren. Lib. 2. cap. 63.*

76 LETTRES CABALISTIQUES,

limathias ? Qu'est-ce qu'une chose qui a les membres d'un corps , & qui n'est pas corps ? Cela est aussi inintelligible que les mysteres Pythagoriciens. Le même Irénée , contre les sentimens d'un nombre infini d'autres Peres (1), veut encore que les ames des Justes ne jouissent point de la gloire céleste ; il soutient qu'en sortant du corps , elles descendent dans un lieu invisible , où elles attendent un certain jour marqué pour leur résurrection. Presque tous les autres Peres nient l'existence de ce magasin , où Irénée loge un si grand nombre d'ames.

Clément d'Alexandrie , qui a cru Dieu & les ames corporelles , les a aussi renfermées dans un lieu souterrain , & y a fait descendre (2) Jesus-Christ pour y prêcher les ames des Juifs , & les Apôtres (3), pour faire quelques sermons à celles des Payens , qui avoient vécu selon la loi de nature.

(1) Manifestum est , quia & discipulorum Christi , propter quos & hæc operatus est Dominus , animæ abibunt invisibilem locum , definitum eis a Deo , & ibi usque ad resurrectionem commorabuntur. *ibid.*

(2) Φᾶσιν σῶμα εἶδ'ε θεῖον οἱ Στωϊκοί, ἔκ πνεῦμα κατ' ἐσῖαν, ὃ ἀπερ' ἀμίλει καὶ τῷ ψυχλῷ αὐτοκρὺς πάντα ταῦτα σύριςεν ἐν ταῖς γραφαῖς. Clemens , Strom. Lib. V. pag. 282.

(3) Id. Strom. Lib. VI. pag. 310.

Ambroise a été d'un autre sentiment : selon lui (1), toutes les ames, même celles des Apôtres, doivent passer par le feu avant d'aller en Paradis. Le même Docteur veut qu'il y ait deux différentes résurrections (2), contre l'opinion de presque tous les Peres : les ames qui seront plus coupables que les autres, ressusciteront plus tard, & brûleront pendant l'espace de tems qu'il y aura entre la premiere & la dernière résurrection.

Toutes ces opinions sont condamnées formellement par d'autres Peres ; mais que dirons-nous d'Augustin votre Chef, votre Patriarche ? Si nous consultons plusieurs Docteurs anciens & modernes, ils nieront ce qu'il dit de l'état des ames des enfans morts sans baptême, qu'il soutient être damnées, traitant (3) de

(1) Omnes oportet per ignem probari quicumque ad Paradisum redire desiderant, &c. . . Omnes oportet transire per flammam, sive Joannes Evangelista sit, sive ille sit Petrus. Ambros. in Ps. 118. Serm. 5. & 10.

(2) Qui non veniunt ad primam resurrectionem, sed ad secundam reservantur, isti urentur, donec impleant tempus inter primam & secundam resurrectionem. Ambros. in Ps. 1.

(3) Nec est ullus medius locus, ut possit esse, nisi cum diabolo, qui non est cum Christo. August. Lib. de peccatis & peccatorum remissione, Cap. VIII. Remarquez en passant que voilà le Purgatoire aussi formellement condamné que les Limbes.

98 LETTRES CABALISTIQUES,
chimere les prétendus Lymbes. Ecou-
tons-le lui-même , & il nous apprendra
encore que le Livre (1) qu'il a écrit sur
l'immortalité de l'ame , est si obscur &
si peu intelligible , qu'il a peine à com-
prendre ce qu'il a voulu dire : c'est-là
une marque bien évidente qu'il étoit
bien instruit des matieres dont il par-
loit.

Après avoir examiné les contradic-
tions des Peres sur l'essence de Dieu ,
& sur les qualités de l'ame humaine ,
voyons celles qu'on trouve dans leurs
Ecrits sur la nature des Esprits. Ils s'offre
d'abord une foule de Docteurs, qui sou-
tiennent que les Anges & les Démons
sont corporels. Justin (2) , Lactance ,
Basile , Augustin , plusieurs autres , com-
me Théophile , Tatien , Clément d'A-
lexandrie , parmi lesquels il faut de nou-
veau placer Justin & Lactance , ne se
contentent pas de faire les Anges corpo-
rels : ils les rendent amoureux , & pré-

(1) Scripsi Librum de immortalitate animæ . . .
sed nescio quomodo me invito exiit in manus ho-
minum , & inter mea opuscula nominatur , qui
primo ratiocinationum contortione atque brevi-
tate sic obscurus est, ut fatiget cum legitur , etiam
intentionem meam , vixque intelligatur a me ipso.
August. Retract. Lib. 1. Cap. 5. Tom. 1. pag. 7.

(2) Voyez les passages originaux de tous ces
Peres dans une Lettre où il s'agit de la nature des
Anges. Cherchez Ange à la Table des Matieres.

L E T T R E X X V I I I. 79

tendent que ceux qui ont été transformés en Démon, ne sont déchus de leur premier état que parce qu'ils avoient connu charnellement des femmes. Athénagore (1) nous explique fort au long

(1) Τὺτο γὰρ ἡ τῷ ἀγγέλου σύστασις τῷ Θεῷ ἐπὶ προνοίᾳ γίνεται τοῖς ὑπὸ αὐτῷ διακακισμένοις, ἵνα τὴν μὲν παντελὴν καὶ θνητὴν ὁ Θεὸς τῷ ὅλῳ πρόνοιαν τὴν ἡ ἐπὶ μέρες, εἰ ἐκ αὐτῶν ταχύνει ἀγγελοι ὡς δὴ καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων, ἀνδράρῳ καὶ τὴν ἀρετὴν ἐ τὴν κακίαν ἐχόντων, ἐπὶ ἕκαστῳ ἕτ' ἐτιμάται τὸς ἀγαθὸς, ἕτ' ἐκολάζεσθαι, τὸς πονηροὺς, εἰ μὴ ἐκ αὐτοῖς ἦν καὶ ἡ κακία ἐ ἡ ἀρετὴ καὶ οἱ μὲν, σπουδαῖοι πρὸς ἀπιστεύονται ὑφ' ἑμῶν, οἱ δὲ, ἀπιστοὶ εὐρίσκονται, ἐ τὸ μετὰ τὸς ἀγγέλους ἐν ὁμοίᾳ κατέβηκεν, οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι ἀνδράριτοι, δὴ, οἷοι γεγονῶσιν ἐκ τοῦ Θεοῦ, ἱμεῖναι, ἐφ' οἷς αὐτοὺς ἐποιήσιν ἐ δίδεταξεν ὁ Θεὸς οἱ δὲ ἐνύθευσαν καὶ πῇ τῆς ἐσίας ποσάσει ἐ τῇ ἀρχῇ παυτε ὁ τῆς ὕλης ἐ τῷ αὐτῷ εἰδῶν ἄρχων, ἐ ἔπεροι τῷ περὶ τὸ πρῶτον τὺτο τριῶμα, ἵνα ἡ μηδὲν ἡμᾶς ἀμάρτυρον λέγειν, ἀ ἡ τοῖς πρωφῆταις ἐκε φάνηται, μεχύνει ἐκείνοι μὲν εἰς ἐπιθυμίαν πισόντας παρδίνων, ἐ ἥτις σαρκὸς ἐυρεθύντες οὗτ' ἡ ἀνελήσας, καὶ πονηρός περὶ τὴν τῶν πεπιστωμένων θνητόν ἐ δώκεσιν ἐν μὲν ἔν τῷ περὶ τὰς παρδίνους ἐχόντων, οἱ λαλῶμενοι ἐθληνῆθησαν γίγαντες εἰ ἡ τις ἐμέρες ἔρηται περὶ τῷ γιγάντων ἐ ποιηταῖς λόγῳ, μὴ θυμώσῃς, τῆς κοσμοῦ

80 LETTRES CABALISTIQUES.

cette opinion, qu'il suivoit lui-même !
Dieu, dit-il, créa les Anges pour qu'ils
eussent soin de gouverner les choses,

κὴς σοφίας, ὅσαν ἀληθεῖα πιθάνη Δαφ. φέρει,
Δαλλατῖουσάν, καὶ τῆς μὲν, ἕως ἐπὶ τοῖς της
ἡ ἐπιγίει.

Idirco enim Angelos creavit, ut rebus a se di-
gestis providerent. Quamvis enim ipse universali
sua & communi providentia universis prospiciat,
particularem tamen rerum singularum, quæ cui-
que fuerint commissæ, Angelis imposuit. Cæte-
rum, ut hominibus arbitrii libertas circa virtutes
& vitia data est, (neque enim vos vel honore bo-
nos, vel pœna malos efficeretis, nisi sponte con-
sultoque alteri boni, alteri mali essent :) & alii
bona fide res sibi creditas procurant, alii improbi
perfidique deprehenduntur : sic etiam circa Ange-
los res se habet. Alii enim ultro tales manserunt,
quales a Deo facti erant, & in munere suo fideles
se præbuerunt ; alii & res sibi concreditas proter-
ve contumelioseque tractarunt, & præter omne
officii sui ac dignitatis decorem se gesserunt : hic,
inquam, materiæ ejusque formarum constitutus
princeps, & alii ex illis qui circa primum mundi
firmamentum erant, neque vero hic comminisci-
mur quicquam, sed ea quæ tradiderunt Prophetæ
exponimus. Itaque a statu suo defecerunt, alii
quidem amoribus capti virginum, & libidine car-
nis accensi : ipse vero princeps, tum negligentia,
tum improbitate circa procurationem sibi concre-
ditam. Ex amatoribus igitur virginum gigantes,
ut vocant, nati sunt : (quorum si Poetæ etiam
aliqua ex parte historiam prodiderunt, non est
quod miremini, quum divina & cælestis sapientia
tantum a terrestri & humana absit, quantum ab
ipsa veritate verisimilitudo). Athenagoræ Legatio
pro Christianis, pag. 27.

eussent

LETTRE XXVIII. 81

dont il leur confieroit la conduite. Car quoiqu'il conduise tout par sa divine Providence , il avoit cependant départi à chaque Ange son district particulier : il leur donna aussi le libre arbitre , ainsi qu'aux hommes. Les uns restèrent purs comme ils avoient été créés ; les autres ne remplirent point leur état , & s'acquitterent fort mal de leurs fonctions. Plusieurs se laisserent séduire par l'amour des femmes , & engendrerent les Géans , dont les Poëtes ont parlé dans leurs Ouvrages. S'ils n'en ont pas dit tout ce qui en étoit , on ne doit point s'en étonner , les connoissances de la sagesse divine étant aussi au-dessus de la science du monde , que la vérité l'est de la vraisemblance.

Athénagore ne manque pas d'autoriser par les Prophetes & par l'Ecriture toute cette doctrine ; & qui ne croiroit , à voir la certitude dont il l'établit . qu'elle est universellement reçue ? Cependant , voici Cyrille d'Alexandrie qui a pour lui les Peres postérieurs , qui traite tout cela de fables & de contes ridicules. Julien avoit mis dans un Livre qu'il avoit écrit contre les Chrétiens , ce qu'on disoit de l'amour des Anges : Ce Pere soutient qu'il est absurde & outrageant à la nature des Anges , de croire une semblable histoire.

82 LETTRES CABALISTIQUES;

re, & de penser qu'ils ayent pû être sensibles à de sales voluptés. Il attribue (1) à deux causes la naissance de cet-

(1) Quoniam autem strenuus Julianus etiam Angelorum meminit, & ad eam illos dicit pervenisse intemperantiam, quod & nescio quomodo mulierum formositate capti, & corporum concupiscentiis & voluptatibus præter ipsorum naturam dediti fuerint. Ostendamus quod & in hoc longe a scopo aberraverit, & scio me usurum sermonibus maxime periculosis, prolata semel in medium narratione, jam nihil offendat etiam ipsorum sanctorum Angelorum naturæ patrocinari, calumnias ferenti, maxime quod est auditoribus non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus offici & liqueferi, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile multos inde turbari, & contemnentes meliora deliciarumque amorem deligere, dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino obluſtari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi. Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus. Scripsit itaque divinus noster Moyses: Et factum est quando cœperunt homines multi fieri super terram, & filię natæ sunt eis. Videntes autem filii Dei filias hominum quod pulchræ essent, acceperunt sibi uxores. De omnibus quas elegerant, & genuerunt, inquit, gigantes. Etenim & aliunde ipse ad scriptum affirmavit, Angeli Dei, quamvis ipsa verior Scriptura & contextus habent Filii Dei. Sciendum autem quod post evulgatam interpretationem Septuaginta, istud ipsum alii Interpretantes dixerunt, pro Filii Dei, Filii potentium. Unde quis eorum quæ scripta sunt, scopus sit, dicere tentabo. Nam duo fuerunt filii Adæ, Cain &

L E T T R E X X V I I I. 83

te fable : la premiere , à une faute que les Interpretes des Ecritures avoient commise , en mettant les *Anges de Dieu*, pour les *Ensaus de Dieu*, & dans un autre endroit les *Enfans des Puissans*, pour les *Enfans de Dieu*. La seconde cause de cette fable , c'est qu'on a pris les enfans de Noé , qui sont ceux qui sont appellés *Fils de Dieu*, pour des *Anges*, ces enfans ayant épousé des filles descendantes de Caïn , qui , à cause de l'homicide de leur pere , étoient appellées *Filles des hommes*.

Voilà le systême de Cyrille sur les *Anges* : il est à coup sûr aussi different de celui des autres Peres , que les opinions de Démocrîte sont opposées à celles d'Aristote. Dans un autre endroit,

Abel , sed Abel quidem quum adhuc careret pueris , a malitia Cain graviter afflictus defunctus est ; occisus enim est juxta fidem sanctarum Scripturarum. Unde ex Caën propagatum est genus , & usque ad Lamech , qui erat homicida ; confitebatur enim virum occidi in vulnus mihi , & adolescentem in cicatricem mihi , & peperit Eva Seth , ex quo fuit Enoc. Hic cœpit invocare Nomen Domini Dei , nam quoniam summa virtute præditus erat , merito laudabatur , & vocabulo Dei ab his qui tunc erant , honoratus est. Div. Cyrilli Alexandrini Episcopi , &c. Lib. 9. Tom. 2. pag. 206. Edit. Basilæ , apud Joannem Hervagium , anno M. D. XLVI. *Je me sers d'une Editon purement Latine , n'ayant point celle où le texte Grec se trouve.*

84 LETTRES CABALISTIQUES,

le même Docteur dit qu'il est contraire (1) à la raison de supposer que les Anges puissent manger, & qu'étant exempts de corps, & d'une nature purement spirituelle, ils ne prennent qu'une nourriture intellectuelle. C'est-là une seconde opposition avec cette foule de Peres, au nombre desquels est Augustin (2) votre Chef, qui veulent que les Anges & les Démons aient des corps.

Dans presque toutes les autres matieres les Peres ne sont pas plus d'accord entr'eux, que sur les trois points que nous venons d'examiner, qui sont les fondemens de toute la Philosophie. Parcourons encore quelques-uns de leurs sentimens.

Augustin, dont vous suivez la doctrine, prétend que pour faire de bonnes œuvres, il faut non-seulement que notre volonté soit mue par une grace divine ; mais il prétend même que sans

(1) Furoris enim penitus plenum est Angelo (qui natura incorporei sunt) rudiore uti alimento putare, patrocinioque indigere sibi, quemadmodum animata hæc terrestria corpora. Patet enim quia spiritus sunt, naturaque intellectus, spirituali quoque illos ac intellectuali frui alimento. Id. in Evang. Joan. Lib. 4. Cap. X. Tom. I. pag. 198.

(2) Consultez encore la Table des Matieres au mot *Ange*, elle indiquera la Lettre où se trouvent les Passages de S. Augustin & des autres Peres. -

LETTRE XXVIII. 85
 cettè grace , les bonnes actions mêmes
 se (1) tournent en péché. Il admet la
 prédestination (2) dans toute son éten-
 due. Chrysostôme est d'une opinion
 contraire (3) : selon lui, Dieu ne prévient

(1) Attamen mors peccatorum pessima illo-
 rum , inquam , quos antequam faceres cœlum &
 terram secundum abyssum judiciorum tuorum
 occultorum , præscivisti ad mortem æternam . . .
 ut si etiam usque ad cœlos ascenderint , & caput
 eorum nubes tetigerit , & inter sidera cœli collo-
 caverint , nidum suum quasi sterquilinum in fine
 perdentur. Aug. Lib. Soliloq. Cap. XXVII. num.
 4. Cet ouvrage n'est peut être pas de St Augustin.
 Les Benedictins de St Maur sont de ce sentiment;
 mais dans bien des endroits de ses Ouvrages il dit
 la même chose. Le passage qui suit est aussi fort.

(2) Nimia vanitatis & cæcitatibus sunt , si etiam
 his consideratis nondum dignantur exclamare no-
 biscum. O altitudo divitiarum sapientiæ & scien-
 tiæ Dei ! quam inscrutabilia sunt judicia ejus &
 investigabiles viæ ejus ! Non itaque misericordiæ
 gratiæ Dei pertinacissima adversentur insania . . .
 nec de inscrutabilibus judiciis ejus audeant judi-
 care cur enim in una eadem causa super alium ve-
 niat misericordia ejus , super alium maneat ira
 ejus. Id. ad Sixtum Epist. 194. Tom. 2. pag. 725.
 Edit. Paris. 1679. oper. & stud. Monachorum
 Ordinis Sti. Benedicti e Congregatione Sti. Mauri.
*J'avertis les Lecteurs que je me sers toujours de cette
 Edition.*

(3) Ενθούθεν παρὰ σοφίας ὅτι ἡ φθάνει
 τὰς Βουλὰς ἡμεῶν ὁ Θεὸς ταῖς δυνάμεσιν , ἀλλ' ὅτ'
 αὐτὴ ἡμεῖς ἀρξάμεθα ὅτ' αὐτὸ θελεῖν παραχρῆστον ,
 τότε αὖτε πολλὰς δίδωσιν ἡμῖν τῆς σωτέρας
 ἀφορμῆς. Chrysostom. in Joan. Homil. XVI.

36 LETTRES CABALISTIQUES;

point la volonté humaine , il ne donne sa grace & le moyen de faire son salut, que lorsque les bonnes œuvres ont déjà précédé. Qui croirai-je de ces deux Peres ? Ils ont chacun un grand nombre de Partisans. Je ne puis me ranger parmi les uns , que les autres ne me condamnent.

Voici une nouvelle opposition entre ces deux Peres bien plus considerable. Nous avons vû qu'Augustin condamne les enfans (1) morts sans baptême, au feu éternel , rejetant les Lymbes. Chrysostôme désapprouve également ces deux opinions : il prétend que quoi-qu'on baptise les enfans , ils sont (2) exempts de péchés ; il place dans les Cieux ceux qui meurent sans baptême.

Nous allons encore voir Augustin opposé à Jérôme. Ce dernier (3) borne les connoissances de la Providence divine ; il soutient qu'il est absurde de

(1) In regnum Cœlorum , non accepto regenerationis lavacro , parvulus nullus intrabit. August. ad Sixtum. Epistol. 194. Tom. 1. pag. 278.

(2) Διὰ ὅτο καὶ τὰ πονηρὰ Βαπτίζονται καὶ τὰ ἀμαρτήματα οὐκ ἔχοντα.
Chrysost. Homil. ad Neophyt.

(3) Absurdum est ad hoc Dei deducere majestatem , ut sciat per momenta singula quot nascuntur calices , quotne moriantur. Hieronim. Comment. in Habac. Cap. 1.

L E T T R E XXVIII. 87

croire que Dieu fait combien il y a de moucherons sur la terre. Augustin dit (1) au contraire que tout est connu à Dieu, qu'il fait le nombre de nos cheveux, qu'il ne tombe pas un seul moineau à terre, que ce ne soit par son ordre & sa volonté. Laquelle de ces deux opinions adopterai-je ? Suivrai-je celle de Jérôme ? Augustin me traitera d'hérétique. Prendrai-je la sienne ? Jérôme me nommera un *flatteur stupide* ; c'est le nom qu'il donne à ceux qui la croient : il les appelle *famos adultores*. Mais voici encore le même Jérôme, qui porte la défense des secondes nûces aussi bien que Tertulien, & qui est presque regardé comme hérétique par d'autres (2) Peres sur cette article. Quel parti prendrai-je encore dans cette nouvelle dispute ?

Je suis dans un embarras mortel ; je ne puis faire un pas que je ne sois arrêté par quelque nouvelle division. Jérôme me dit que l'Esprit-Saint peut mentir officieusement, Augustin le nie. Cette

(1) Et tamen providentia Dei, cui nostri capilli numerati sunt, sine cujus voluntate non cadit passer in terram, &c. August. Epist. 194. ad Sixtum.

(2) Hieronimus durior fuit bigamis, ita ut nisi lenius agatur, vix possimus illum a reprehensorum criminationibus liberare. Concil. Tom. I. pag. 490.

88^e LETTRES CABALISTIQUES ,

question est agitée entr'eux deux avec toute l'aigreur & l'indécence possible ; les injures grossières , les invectives sont employées de part & d'autre : jamais Aristote ne traita avec tant de mépris son ancien maître Platon , ni les Philosophes qui l'avoient précédé , que Jérôme , votre Chef , Augustin.

Ce n'est donc pas seulement dans l'incertitude qu'on trouve de la ressemblance entre les Peres & les Philosophes ; mais encore dans la maniere indécente de critiquer. Je vais plus loin , & je soutiens que dans les matieres de Morale les Peres ont été non-seulement divisés , mais qu'ils ont adopté les erreurs les plus grossières des différentes Sectes Philosophiques. Parmi un nombre d'exemples que je pourrois citer , je me contenterai d'en rapporter deux bien décisifs. Basile veut que tous les péchés soient égaux , & qu'au (1) jour du Jugement Dieu les punisse d'un même supplice : c'est-là un des principaux dogmes des Stoïciens. Pécher , dit Cicéron (2) , c'est outrepasser la ligne qui dis-

(1) Basil. regul. brevior. Interrogat. 293. & 293.

† (2) Siquidem est peccare , tanquam transilire lineas ; quod cum feceris , culpa commissa est : quam longe progrediare , cum semel transieris , ad augendam culpam nihil pertinet. Cicer. parad. 3. Cap. I.

tingue le bien du mal : le mal est donc de la passer ; que ce soit de beaucoup ou de peu , le péché n'en est ni plus ni moins grand. Il est étonnant qu'un Pere ait pu adopter une opinion aussi visiblement fausse , & dont les Payens se sont moqués eux-mêmes , sentant combien elle étoit pernicieuse à la Société. La raison ne veut pas , dit Horace (1), qu'un homme qui prend un chou dans un jardin , soit aussi coupable qu'un autre qui vole pendant la nuit dans un Temple. Il est nécessaire d'établir des regles qui imposent des punitions conformes aux crimes, & l'on ne doit point fouetter jusqu'au sang un homme , qui ne mérite que deux ou trois coups de bâton. Il me paroît que le Poëte dans cette occasion raisonne plus sensément que le Philosophe & que le Pere de l'Eglise.

Voyons encore une autre erreur

(1) Nec vincet ratio hoc , tantundem ut peccet
idemque

Qui teneros caules alieni fregerit horti ,
Ut qui nocturnus Divûm sacra legerit. Adsit
regula , peccatis quæ pœnas irroget æquas ,
Ne scutica dignum , horribili plectere flagello ;
Nam ut ferula cædas meritum majora subire
Verbera , cum dicas esse pares res.

Horat. Sat. Lib. I. Sat. 89

90 LETTRES CABALISTIQUES,
grossière & monstrueuse des Platoniciens, adoptée par un autre Pere. Platon, dans sa République des Lettres, vouloit qu'on établît la pluralité des femmes; Clément Romain approuve cette loi, qui détruit de fond en comble toutes les regles de la pudeur, de l'amour conjugal & de la bienséance, qui égale le genre humain aux brutes, sous le vain prétexte de l'utilité publique, comme si ce qui est honteux & deshonnête pouvoit jamais être véritablement utile. Loin de condamner une opinion aussi blâmable que celle de Platon, Clément dit que le plus sage des Grecs avoit eu raison de prétendre que toutes les choses devoient être communes entre les amis, & que les femmes étoient sans doute (1) comprises dans la communauté des biens. Que les Peres après cela, crient contre les Cyniques, que votre Chef Augustin (2) déclame contre eux, qu'il dise qu'ils

(1) In omnibus autem sunt sine dubio & conjuges. Conc. T. I. Can. Dilect. quæst. I. caus. 12.

(2) Hoc illi canini Philosophi, hoc est Cynici, non viderunt proferentes contra humanam verecundiam, quid aliud quam caninam, hoc est immundum, impudentemque sententiam? ut scilicet quoniam justum est quod fit in uxore, palam non pudeat id agere, nec in vico aut platea qualibet conjugalem concubitam devitare... Nam etsi perhibent hoc aliquando gloriabundum fecisse Diogenem, ita putantem Sectam suam nobiliorem fu-

L E T T R E X X V I I I. 91

avoient moins de pudeur que les chiens , qu'ils deshonoreroient l'humanité. - Voilà un Pere qui soutient la communauté des femmes, & qui veut qu'elles soient comprises dans les biens que les amis doivent se prêter. Je pense qu'en voilà assez , pour prouver évidemment que vos Docteurs ont été aussi divisés entr'eux que les Philosophes. Je vous laisse à décider à présent , si S. Justin (1) avoit bonne grace à dire qu'on découvroit leur ignorance en voyant leur division, & s'il étoit bien fondé à reprocher (2) à Platon, qu'il avoit assuré que l'es-

turam , si in hominum memoria insignior ejus impudentia figeretur. August. de Civitat. Dei , Lib. 14. Cap. 20. Tom. I. pag. 371.

(1) Εἰ δὲ ἐκ τούτων μὴ συμφωνήσας ἀλλήλοις ἔυρομεν , πᾶσι δὲ οἵμαί καὶ τὴν τοῦ θεοῦ ἀγνοίαν γινώσκειν σαφῶς.

Quod si & ipsos minus inter se consentire invenimus , facile eorum quoque ignorationem manifestam cognoscemus. S. Justin Mart. ad Græcos Cohortatio , pag. 6.

(2) Πλάτων μὲν γὰρ , ὡς ἀνωθεν κατεληλυθὼς , καὶ τὰ ἐν νενοῖς ἅπαντα ἀκριβῶς μεμαθηκὼς ἐκ εὐσεβείας τὸν ἀνωτάτω Θεὸν ἐκ τῆς πυράδος ποιεῖ εἶναι λέγει.

Etenim Plato , perinde ac si cœlitus descenderit atque ea quæ sursum sunt accurate didicerit ac perviderit , omnia summum Deum in ignea essentia esse dicit. S. Justin Mart. ad Græcos Cohortatio , pag. 6.

92 LETTRES CABALISTIQUES,

sence de Dieu étoit une substance ignée, comme s'il avoit bien été instruit de ce qu'il écrivoit, & qu'il fût descendu du Ciel. Si ce Grec a avancé des sentimens qui ont été contredits par d'autres, à coup sûr il n'y a aucun des Peres, dont plusieurs opinions n'aient eu le même sort. Quel choisir dans ce grand nombre, & comment deviner les véritables? Quel est celui qui a droit de décider absolument sur cette matiere? Direz-vous que les Conciles fixent la croyance, qu'on doit leur ajouter foi? Voici un Pere, reconnu Saint (1) par des Conciles, qui les rejette tous sans exception, & qui certifie qu'il n'en a jamais vû un, dont la fin ait été heureuse. Il veut qu'ils ne causent que des discordes, & qu'au lieu de remédier aux maux, ils les augmentent. L'expérience (2) justifie assez le sentiment de ce Pere: les

(1) Εχωμεν ἔτι καὶ εἰ δὲ τ' ἀληθὲς γράφειν ὅτι πάντα συνέχουσιν φουγὰν ἐπισκόπων, ὅτι μηδὲ μιᾶς σωδὺς τέλει εἶδον χρηστὸν, μηδὲ λύσει κακοῦ μᾶλλον ἔχουσιν ἢ προδικῆναι.

Gregor. Nazian. Epist. ad Procopium, quæ in Paris. Codice est LV. in Basiliensi XLII.

(2) Les Conciles ont été la cause de la séparation des Grecs, celui de Trense acheva le Schisme qui divise aujourd'hui la moitié de l'Europe. S'il n'y eût point eu de Concile, peut-être tout le monde seroit-il d'accord aujourd'hui.

LETTRE XXVIII. 93

Conciles tenus par Cyrille ont été des brigandages : ceux qui favorisoient Nestorius , n'étoient pas plus animés de l'esprit de paix & d'union.

Je me figure, sage & savant Abukibak, que si les Peres revenoient aujourd'hui, & qu'un Philosophe leur tint un pareil discours, ils se départiroient sans doute de l'argument qu'ils ont employé si souvent.

Je te salue.

LETTRE XXIX.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE ne t'ai point écrit depuis quelque tems , sage & savant Abukibak. Il n'étoit arrivé aucun événement dans nos demeures Infernales , digne de t'être communiqué. Je n'ai même rien de nouveau à t'apprendre aujourd'hui ; cependant , pour ne pas tarder davantage à t'écrire , je t'envoie la conversation de deux Hollandois , qui m'a paru assez divertissante. Le premier est venu ici depuis quelques mois , le second y descendit il y a trois jours. En arrivant, il re-

94 LETTRES CABALISTIQUES,
connut d'abord son ancien compatriote,
& voici les discours qu'ils se firent mu-
tuellement.

Dialogue entre deux HOLLANDOIS.

PREMIER HOLLANDOIS.

Ha ! Vous voilà ! Monsieur V
Je suis charmé de vous rencontrer en
arrivant dans ce séjour. Le plaisir de
vous voir adoucit le chagrin que j'ai
d'être mort : je m'ennuirai moins dans
les Enfers que je n'aurois cru , puisque
je pourrai parler avec vous des affaires
de notre ancienne patrie.

SECOND HOLLANDOIS.

Ma foi ! mon cher Monsieur So . . . ,
vous ne pouviez pas manquer de trou-
ver dans ce pays des gens de votre con-
noissance. Le Médecin qui m'y a fait
descendre assez promptement, a fait fai-
re à plusieurs le même voyage. Je ne
fais pourquoi , depuis quelque tems , il
est plus réservé sur l'expédition des pas-
seports qu'il accorde à ses malades. Au-
roit-il par hazard , & par bonheur pour
la ville de la Haye , changé de deme-
re ? Le Ciel , touché des malheurs de

LETTRE XXIX. 95

nos anciens compatriotes , les auroit-il délivrés d'un Médecin plus cruel & plus dangereux que la peste & la famine ? On peut dire des villes où il fixe sa demeure :

» Que la Mort dévorante habite au milieu
» d'elles.

Vous connoissez sans doute , mon cher Monsieur , l'assassin dont je vous parle ?

I. HOLLANDOIS.

Je suis parfaitement au fait , & je fais quel est l'homme dont vous vous plaignez. Il n'a point changé de demeure ; mais les habitans de la Haye sont devenus plus sages, ou pour mieux dire , plus instruits. De votre tems on ne connoissoit point encore ce prétendu Médecin : depuis quelques mois on a découvert qu'il avoit vendu de l'orviétan & des petits paquets de poudre pendant toute sa vie. Aujourd'hui il n'a d'autre pratique que quelques Auteurs ruinés qu'il visite *gratis* , & auxquels par bonheur pour eux , il ne peut faire prendre aucuns remèdes , parce qu'ils n'ont pas de quoi les payer. Sans cela , il les obligerait bien-tôt à prendre

96 LETTRES CABALISTIQUES ,
la route , par laquelle il vous a envoyé
dans ces lieux.

II. HOLLANDOIS.

Ce que vous me dites-là me désespère. Quoi ! je suis mort de la main d'un Batteleur ! Je me doutois bien que les maudites poudres qu'il m'avoit fait avaler , avoient abrégé mes jours. Ne faut-il pas que je sois malheureux d'avoir été la dupe de ce maudit Charlatan ? Je voudrois bien savoir , si , quand j'ai été mort , le Public a connu l'ignorance de mon assassin , & si cela a rendu beaucoup de gens plus sages.

I. HOLLANDOIS.

Votre départ subit pour ce Monde ne laissa pas que de faire du bruit dans l'autre. Bien des personnes dirent hautement qu'on vous avoit tué par des remèdes contraires à votre maladie. Le Médecin-Charlatan eut recours à ses anciennes maximes , il voulut soutenir sa réputation par le même expédient qu'il prônoit autrefois les vertus de son baume. Il fit imprimer des billets , qu'il débita dans toute la ville , dans lesquels il vous accusoit d'être mort par pure

LETTRE XXIX. 97
malice pour lui faire pièce, & d'avoir
pris d'autres remede que les siens.

II. HOLLANDOIS.

Il en a menti , l'imposteur , & la
nuit que je décampai si subitement , j'a-
vois encore pris avant de me concher ,
un de ses remedes. En vérité je sou-
haiterois de tout mon cœur pouvoir re-
tourner dans le Monde pour deux heu-
res de tems , afin de désabuser le Pu-
blic , & empêcher le mal que peuvent
faire les prétendus manifestes du Sal-
timbanque.

I. HOLLANDOIS.

Ho ! si ce n'est que cela qui vous don-
ne envie de retourner dans le Monde ,
tranquillisez-vous. Je vous ai déjà dit
qu'on a eu soin de désabuser les habi-
tans de la Haye , & vous voyez bien
qu'il falloit que cela fût de même , puis-
que vous vous êtes apperçu que depuis
quelque tems vous ne voyez plus que
très-peu de gens dépêchés dans ce pays
par les ordonnances du Médecin Char-
latan. Quant à ses manifestes justifica-
tifs , on les a tournés cruellement en
ridicule. Voici ce qu'en a dit un certain
Chanfonnier.

98 LETTRES CABALISTIQUES,

- » De ceux , dont son ânerie
- » A précipité la mort ,
- » Il soutient qu'ils ont eu tort
- » De quitter si tôt la vie.
- » Je n'en dirai pas le nom ,
- » Lisez son Apologie , &c.

Ce couplet , qui se trouve dans une chanson assez jolie , où la vie du Sal-timbanque est parfaitement décrite , n'a pas peu servi à faire ouvrir les yeux à bien des gens. Vous pouvez compter que deux ou trois personnes n'ont rien oublié pour garantir les jours des habitants de la Haye. Vous compariez seulement le Charlatan qui vous a tué , à la peste. Je puis appeler d'excellens antidotes les Pièces qui ont fait connoître l'ignorance de votre assassin , & qui ont appris au Public qu'elle avoit été son ancienne profession.

II. HOLLANDOIS.

Pardi , je fais bon gré à ces honnêtes gens qui s'intéressent à la conservation de nos anciens compatriotes , il faut que ce soit des personnes bien charitables. Je n'aurois pas cru qu'il eût pû se trouver parmi les Auteurs des

LETTRE XXIX. 99

hommes d'un caractère aussi officieux : ordinairement ces Messieurs ne regorgent pas de compassion & d'affabilité.

I. HOLLANDOIS.

Cela se peut en général : mais j'ai oui dire , peu de jours avant ma mort , qu'un certain Aaron Monceca avoit eu assez de patience pour se laisser critiquer à tort & à travers par le Médecin Saltimbanque pendant plus de deux mois, sans vouloir relever les bevûes de ce pitoyable Ecrivain , uniquement parce qu'il croyoit rendre un service considérable aux Hollandois , & que lorsque l'assassin faisoit de mauvais Livres , les habitans de la Haye n'avoient rien à craindre de ses remedes & de ses ordonnances. Peut-on pousser plus loin la modération , la probité & la sagesse ? Vous m'avouerez qu'il est peu d'Auteurs qui pensent d'une manière aussi désintéressée.

II. HOLLANDOIS.

Je crois connoître cet Aaron Monceca dont vous me parlez. N'est-ce pas l'Auteur des *Lettres Juives* , dont j'ai vû quatre Volumes avant de mourir ? Est-ce que mon assassin a osé l'attaquer ?

100 LETTRES CABALISTIQUES ,
cela me paroît incroyable : car lorsque
je vivois , ces *Lettres Juives* étoient
très-goutées & recherchées avec em-
pressement.

I. HOLLANDOIS.

Elles le sont encore davantage au-
jourd'hui. On en a fait un nombre d'E-
ditions considérables : on les a traduites
en Angleterre, insérées dans des papiers
hebdomadaires , on les réimprime ac-
tuellement à Londres en volumes : on
a fait la même chose à Dresde. Les
Critiques de votre assassin ont eu le
même sort que vous , elles sont mortes
subitement. L'on pourroit même dire
qu'elles n'ont jamais existé ; car quoi-
qu'elles continuent aujourd'hui , elles
ne sortent point de la boutique du Li-
braire. En naissant , elles y meurent ;
aussi est-ce bien le plus absurde & le
plus pitoyable Ouvrage , qu'un cerveau
fanatique & ignorant ait pû produire.
Aaron Monceca , dans la *Préface* de son
fixieme Volume , s'est contenté de re-
lever quelques bevûes de son prétendu
Critique : il en fait voir si clairement
le ridicule , que l'antique Vendeur d'or-
viétan , n'ayant pû y répondre un seul
mot , a pris le parti de se taire ; & dans
une misérable rapsodie , qu'il a intitulée

Préface, il se contente de dire les injures les plus grossières. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il accuse l'Auteur des *Lettres Juives* d'écrire comme un *Porte-faix* & comme un *Crocheteur*. On m'a dit que ce reproche avoit infiniment diverti Aaron Monceca, d'autant plus que cela lui avoit rappelé le jugement que le Vendeur d'orviétan porte sur les membres de l'Académie Française. Il les appelle *les Quarante* simplement, pour leur donner un nom cavalier, & qui marque le mépris qu'il en fait : ensuite il les traite d'ignorans & d'imbécilles. *J'ai une véritable obligation au prétendu Critique*, a dit Aaron Monceca, de vouloir bien me regarder comme les premiers génies du Royaume. Je ne suis plus fâché qu'il ait parlé de l'illustre Voltaire, le Rival de Virgile, avec tant de mépris. Je croyois qu'il n'y avoit que de l'insolence & de la bêtise dans ses décisions; je vois par le jugement qu'il porte sur les plus grands hommes, qu'il y a de la folie & de l'extravagance. Doit-on s'irriter contre un fou, qui, attaché dans le fond de sa loge, vomit contre les passans toutes les grossièretés que lui fournit son imagination déréglée ?

II. HOLLANDOIS.

Je ne saurois approuver l'indifférence & l'insensibilité de l'Auteur des *Lettres Juives*. Quand ce ne seroit que pour me venger, & ceux à qui ce maudit Charlatan a fait essuyer un sort aussi triste que le mien, il devroit apprendre au Public quel est l'homme qui a voulu l'attaquer. En le démasquant, il rendroit un service considérable à plusieurs honnêtes gens, qui donneront peut-être dans le même panneau que celui où je suis tombé. Que fait-on ce qui peut arriver ? Peut-être que le Saltimbanque, ne trouvant plus en Hollande des gens assez dociles pour vouloir se laisser tuer, ira faire des ravages considérables dans quelque autre pays. Malheur aux Nations où il fixe sa demeure ! Pour prévenir ces inconvéniens, il faudroit qu'Aaron Monceca fit par charité ce qu'il ne veut pas faire pour sa défense. Il est à craindre d'ailleurs que les invectives & les injures grossières qu'on lui dit, ne préviennent contre lui des gens qui ne le connoissent pas. Il a déjà assez d'ennemis, & lorsque je vivois encore, les Moines, & sur-tout les Réverends Pères Jésuites, ne l'épargnoient gueres.

I. H O L L A N D O I S.

J'ai entendu dire à quelques personnes qu'on lui représente toutes ces choses d'une manière très-vive, & que ses amis condamnent sa patience, & la taxent de foiblesse & d'indolence ; mais il se contente de leur répondre : *Messieurs, le bon sens s'avilit à se justifier. Convient-il que je perde le tems à illustrer un faquin ? Prenez patience encore quelque tems, il reviendra bien-tôt dans sa forme ordinaire. Vous le verrez au premier jour remonter sur ses tréteaux. Alors, ne serai-je pas pleinement justifié ? Quel mal pourra-t'il me faire ? Je veux même que pour faciliter le débit de ses critiques, il s'en serve pour envelopper les poudres & les drogues qu'il vendra : on n'en fera pas un plus grand cas que des papiers qu'il y joignoit autrefois, & dans lesquels il vantoit leurs grandes qualités & les admirables cures qu'elles avoient faites.* Je vois bien que vous n'approuvez point la façon de penser d'Aaron Monceca, & que vous voudriez toujours qu'il drappât votre assassin : mais il n'y a pas apparence qu'il vous donne cette consolation. Cependant, on m'a dit peu de jours avant de mourir, que pour satisfaire ses amis qui le persécu-

104 LETTRES CABALISTIQUES,
toient , il a composé une Piece assez
singuliere , mais qui n'est point écrite
dans le goût des Satyres ; on assure que
c'est le meilleur de tous ses Ouvrages.
Il y prouve démonstrativement , & se-
lon la méthode des Géometres , qu'il
n'est pas plus obligé de répondre aux
invectives de son Critique , que si el-
les partoient de la plume de Cartou-
che , ou de quelqu'un de ses suppôts.

II. HOLLANDOIS.

Ce que vous m'apprenez me paroît
très-intéressant ; mais vous disiez que
cette Piece n'avoit rien qui tint de la
Satyre , il me semble que le parallele
n'est pas trop flatteur. Je conviens pour-
tant que d'assassin à assassin il n'y a que
la main , & que tuer un homme par une
saignée ordonnée mal-à-propos , ou l'en-
voyer dans ce Monde par un coup de
pistolet , c'est également lui faire faire
un voyage fort disgracieux.

I. HOLLANDOIS.

Vous en voulez toujours à l'ignorance
du Charlatan qui vous a expédié as-
sez vite. Mais je vous dirai qu'on m'a
assuré que dans la Piece dont je vous
parle, il n'est point du tout question du
Critique ,

Critique, entant que Médecin. C'est ce qui m'a paru fort singulier : car je ne fais sur quoi Aaron Monceca fonde son sentiment. Je suis au désespoir de n'avoir pû lire son Ouvrage avant d'arriver ici , & je souhaiterois bien qu'il vint quelqu'un de l'autre Monde , pour nous en apprendre des nouvelles.

II. HOLLANDOIS.

Vous m'avez dit que le Charlatan visitoit encore quelques malades, soyons donc assurés qu'il ne tardera pas à contenter notre envie. N'eût-il qu'un seul de nos anciens compatriotes entre ses mains , il l'enverra bien-tôt nous tenir compagnie.

Je souhaite , sage & savant Abukibak , que la conversation de ces Hollandois puisse te plaire. Gardes-toi toujours de te livrer à quelque Vendeur d'orviétan érigé en Médecin.

Je te salue , en *Belzébuth* , & par *Belzébuth*.



L E T T R E X X X .

*Le Silphe Oromafis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE passai il y a quelque tems à Amsterdam , sage & savant Abukibak. La curiosité m'engagea d'entrer dans le cabinet d'un homme de Lettres de cette ville ; je parcourus tous ses livres & ses papiers , je trouvai la Relation d'un voyage en manuscrit , qui me parut très-amusante. Je la lûs avec plaisir , & je crois que tu ne seras pas fâché que je t'en fasse un précis , tel que ma mémoire peut me le fournir.

L'Auteur s'embarqua à Toulon pour se rendre à Gênes : de Gênes , il fit voile pour l'Isle de Corse ; de Corse il passa à Malthe , & de Malthe à l'Argenterie. Il fait un détail des choses les plus particulieres & les plus curieuses qu'il a vues dans ces Pays ; mais comme elles ont été remarquées par plusieurs autres Voyageurs , & qu'elles te sont parfaitement connues , je ne m'y arrêterai pas. Peut-être seras-tu bien aise que j'entre dans un détail plus circonstancié sur les faits qui concernent les Isles de la Grece.

L'auteur trace un portrait vif & délicat des mœurs des habitans de l'Argentiere. Tu fais, sage & savant Abukibak, que cette Isle peut être regardée aujourd'hui comme le temple de la volupté. Les Turcs, les Grecs, les Maltois, les François, les Anglois, &c. y rendent leurs hommages à Venus; & quoique cette Déesse n'y ait point un Temple, ainsi qu'elle en avoit un à Cythere, elle n'y reçoit pas moins d'offrandes. Les équipages des vaisseaux qui abordent dans cette Isle, courent autant de risque que Télémaque dans celle de Chypre. Ils s'en tirent même avec moins de gloire que ce jeune Grec, n'ayant point de Mentor qui les arrache d'un lieu aussi dangereux. C'est une chose assez particulière que toutes les femmes de ce pays, soit qu'elles soient mariées, reçoivent sans façon les Etrangers chez elles, & pour une modique somme les introduisent dans leurs lits. Si l'on lisoit dans Hérodote ce qu'on voit aujourd'hui communément dans plusieurs Isles de l'Archipel, on traiteroit cet Historien de menteur. Plusieurs personnes ont rejeté ce qu'il a dit de la communauté des femmes, observée par les Nasomenes. Pourquoi ne peut-il pas y avoir des hommes qui aient fait, il y a deux mille ans, par les loix

108 LETTRES CABALISTIQUES,
& par les maximes , ce que des femmes
font aujourd'hui par la coutume & par
l'intérêt ?

De l'Argentiere , l'Auteur alla à Mif-
thra ; c'est l'ancienne Lacédémone. Il
parle amplement des restes antiques qu'il
a vûs dans cette ville. La peste y faisoit
un grand ravage dans le tems qu'il y ar-
riva ; ce qui lui donna occasion d'exa-
miner quels étoient les remedes les plus
sûrs contre la contagion. Il prétend que
le meilleur est une boisson , faite avec
du jus de citron & d'oseille. Considé-
res s'avant Abukibak , la sagesse de la di-
vine Providence : elle a pris soin de faire
produire à tous les pays des plantes &
des fruits , propres pour la guérison des
maux où l'on y est sujet. Elle a voulu
donner aux hommes des moyens aisés
& faciles de se garantir & de se guerir
des maladies , que les differens climats
peuvent leur causer , & leur a fourni
des remédes prochains , pour qu'ils trou-
vassent un prompt soulagement à leurs
maux , sans être obligés d'aller le cher-
cher dans des contrées éloignées. Les
Nations ne doivent jamais se plaindre
de leurs maux , & envier le sort des
autres en ce qui regarde le partage que
l'Etre suprême a fait entr'elles. Si elles
manquent de certaines choses , elles ont
d'autres avantages , & si elles ont quel-

ques bien , dont leurs voisines ne jouissent pas , elles ont aussi des maux qui sont inconnus aux autres.

Les habitans de Misithra prétendent que la peste est causée par les vapeurs que les tremblemens de terre font exhaller d'un vaste cimetiére : mais il n'est rien d'aussi absurde que ce sentiment ; car dans certaines Isles de l'Archipel où les tremblemens sont très-rares , & n'arrivent pas quelquefois dans un siècle , la peste y est cependant toutes les années. En partant de Misithra , l'Auteur se rendit à Constantinople. La Relation qu'il fait de ce qu'il a vû dans cette ville , est très-curieuse ; elle contient tout ce que les Voyageurs ont dit de bon & d'utile , sans en avoir le superflu. De Constantinople il alla à Stanchio , la patrie d'Hippocrate , & en qualité de disciple & de sectateur de ce grand homme , il examina & dessina les plantes les plus curieuses que cette Isle produit en abondance. Il semble , sage & savant Abukibak , que la nature ait voulu donner à Hippocrate tous les moyens & tous les secours pour perfectionner ses connoissances. Peu contente de l'avoir doué d'un beau génie , elle le fit naître au milieu des plantes les plus rares & les plus spécifiques. De quoi ne vient point à bout un homme d'esprit , qui peut , quand il le veut , joindre l'expérience à l'étude & à la méditation ?

De Stanchio, l'Auteur passa dans l'Isle de Rhodes, & ensuite dans celle de Chipre. Ce pays autrefois si vanté, où Venus choisit sa demeure, où les ris, les jeux & les graces solâtroient sans cesse, est aujourd'hui la proie des Barbares. Les Turcs, qui en sont les maîtres, ont détruit & renversé tous les plus précieux restes de l'Antiquité ; aussi la Nature semble-t'elle vouloir venger l'outrage qu'on a fait à ce que l'Art avoit produit de plus beau. L'air de Chipre est aujourd'hui très-mauvais & très-mal sain : autrefois il inspiroit la tendresse, aujourd'hui il donne des fièvres très-dangereuses. L'alternative est un peu différente ; & quand même il seroit vrai que l'amour seroit un mal, je le croirois toujours beaucoup plus léger que la fièvre, du moins est-il plus aisé à guérir. Une belle porte toujours dans ses yeux la guérison de son amant ; elle n'a qu'à vouloir, elle est sûre de finir tous ses maux. Un Médecin, avec la meilleure volonté, envoie souvent ses malades dans l'autre monde.

L'Auteur attribue le mauvais air de Chipre à la situation de son terrain. Il dit que les bords en sont extrêmement élevés, & que l'Isle étant faite comme un vase, les eaux qui n'ont pas d'issue pour s'écouler, croupissent, & causent

LETTRE XXX. III

la plupart des maladies. Cela paroît très-vraisemblable : il reste cependant une difficulté , c'est que l'Isle ayant été la même de tous les tems, les mêmes inconvéniens devroient s'en être suivis , & l'on ne voit point chez les Auteurs anciens que l'air de Chypre ait été aussi contagieux qu'il l'est aujourd'hui.

Après avoir visité cette Isle , l'Auteur se rendit à Alexandrette , de-là à Damas , & de Damas au Mont-Liban. Il parcourut ce Mont , habité par les Druzes ; son premier soin fut de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes. Il examina avec attention ces peuples , dont on débite tant de choses , & avec si peu de certitude , la plupart de ceux qui en parlent ne les connoissant point du tout. Il développe avec beaucoup de précision leurs coutumes & leurs usages ; & lorsqu'il y en a quelques-unes dont il ne peut savoir la raison ou l'origine , il aime mieux avouer son ignorance , que d'inventer des fables selon la coutume ordinaire des Voyageurs , qui pour la plupart ne font pas difficulté de donner leurs visions & leurs idées chimériques pour des vérités authentiques.

Si l'on rayoit dans les Ouvrages de quelques Ecrivains de voyages tous les mensonges qu'ils y ont insérés , il arrive-

114 LETTRES CABALISTIQUES ;
les Seigneurs , ou pour mieux dire , les
plus confiderables des Arabes , trouvent
par-tout où ils vont des palais & des
parcs.

Lorsque les Européens ont voulu for-
ger dans leurs Romans des faits inouis
& surprenans , ils ont eu recours au pou-
voir des Fées ; ils ont supposé des héros
voyageant fans s'embarrasser du soin de
trouver des hôtelleries , & rencontrant
tous les jours quelque édifice superbe ,
élevé par un Enchanteur. Chaque Arabe
peut être regardé avec autant d'admira-
tion que ces héros imaginaires. Il par-
court , comme eux , des pays immenses ,
fans être plus occupé du soin de sa nour-
riture & de son logement ; par-tout où
la terre offre aux yeux une aimable re-
traite , il jouit des biens qu'elle lui pré-
sente. Peut-on , suivant Abukibak , user
plus sagement de la vie ? A quoi servent
ces trésors , ces richesses immenses , dont
les Européens font tant de cas ? Tout
l'or des Indes & du Pérou donne-t'il à un
cœur vertueux cette douce satisfaction
qu'y répandent les plaisirs que procure
la simple Nature ? Un courtisan , dévo-
ré d'ambition , esclave dévoué aux ca-
prices d'un maître dur & hautain , tou-
jours inquiet , toujours agité sous les
lambris dorés qu'il habite , est-il aussi
heureux qu'un Arabe , tranquille sous

L E T T R E X X X. 115

des pavillons de toile , qui , content & satisfait des biens que la terre lui prodigue en abondance , trouve même le secret de forcer la Nature à lui continuer ses dons pendant tout le cours d'une année , sans qu'il ressenté les incommodités où tous les hommes qui habitent dans les villes , sont indispensablement assujettis ?

Après avoir parlé amplement des mœurs & des coutumes des Arabes , l'Auteur fait un portrait très-intéressant du Prince qui les commande. Il le dépeint comme un Héros singulier , dont les qualités & les vertus avoient quelque chose de bizarre. Il dit aussi qu'il étoit assez mauvais Musulman , & qu'il raisonnoit en véritable Philosophe sur le chapitre de Mahomet.

On trouve par-tout, sçavant Abukibak, quelques hommes qui s'élèvent au-dessus des préjugés de l'enfance , & qui brisent les fers de la superstition ; mais le nombre de ces heureux génies est bien petit , eu égard à celui de ceux qui gémissent dans les liens dont ils sont garrotés. Combien y a-t'il d'Arabe qui pensent comme ce Prince ? A peine peut-être en trouveroit-on un entre dix-mille. Et combien y a-t'il d'Italiens , d'Espagnols & de Portugais , qui osent se figurer que les Reliques & les *Agnus* , faits de quel-

116 LETTRES CABALISTIQUES,
ques vieux morceaux de la pantoufle
d'un Pape , ont une vertu aussi opérante
que les vieux souliers de Margot la
Ravaudeuse ?

En vérité , sage Abukibak , lorsque
j'examine la façon de penser des hom-
mes en général , je suis tenté de croire
qu'une force invincible les empêche de
faire usage de leur raison , & que cette
lumière naturelle dont les Philosophes
parlent tant , est un don du Ciel qui de-
vient absolument inutile dans la plupart
des humains.

Je me sens beaucoup d'inclination à
devenir Chef d'une nouvelle Secte Jan-
séniste , & à soutenir sur le bon-sens ce
que les partisans de Jansénius soutien-
nent sur la grace ordinaire. Elle est don-
née à tout le monde ; mais elle devient
inutile au salut : il faut une grace effica-
ce , qui n'est accordée qu'à un très-pe-
tit nombre d'élus.

Il en est de même de la raison & du
bon-sens. Tous les hommes en sont
doués , sans avoir cependant la puissan-
ce de s'en servir , & sans connoître la
manière d'en faire usage. Il n'est que
quelques génies heureux & favorisés
de la nature , qui reçoivent les qualités
supérieures qui font agir cette raison ,
& qui la retirent de sa léthargie.

Je te salue.

L E T T R E X X X I .

Le Cabaliste Abukibak , à Ben Kiber.

J'Avois prévu depuis quelque-tems , infortuné ben Kiber , que tu te dégoûterois bien-tôt des recherches Chymiques. Tes doutes , tes incertitudes , tes impatiences , tout cela me faisoit connoître combien peu tu étois attaché à l'étude de la pierre Philosophale. Est-il permis , mon cher Enfant , que tu n'aies point assez de constance pour perfectionner ce que tu avois commencé , & que tu aies mieux aimé perdre les soins que tu as pris , que de les voir récompensés dignement après un peu de peine ?

Je suis aussi étonné que tu oses dire que tu regardes l'existence des Esprits élémentaires comme une chimere , que de te voir abandonner tes fourneaux. Hé quoi ! ne t'ai-je pas montré vingt fois les Lettres que je reçois du Silphe Oromasis & du Gnome Salmankar ? Penses-tu que ce soit moi qui compose ces Lettres , & que je m'en serve à vouloir te tromper ? Serois-tu assez injuste

Prends donc garde qu'avant la consommation de ton mariage , pressé par ta passion, tu ne t'abandonnes à des actions criminelles. Lors même, que tu seras uni par des nœuds légitimes à ton épouse , il faut dans tes embrassemens avoir grand soin de diriger ton intention , & te souvenir toujours , au milieu des plaisirs de la jouissance , que le mariage n'est pas fait pour se satisfaire; mais pour procréer des enfans (1).

Un savant Médecin a eu grand soin d'insérer cet avis utile dans ses Ouvrages. Il en est d'autant plus louable , que rarement les Médecins s'érigent en scrupuleux Casuistes : cependant celui-ci l'est presque autant que Saint Augustin. Il est vrai qu'il ne décide pas formellement , comme ce Pere , que le manque d'intention est un péché (2). Je fais , ben Kiber , que le sentiment de Saint Augustin te paroît bien rigide , que tu trouveras qu'il est très-incommode d'être obligé de songer à faire des en-

(1) *Majori parti hominum in appetendo coïtu delectationis causa proponitur, paucorum vero finis & propositum est liberorum productio. Hali, VI. Theoria, Cap. XX.*

(2) *Conjugalis concubitus generandi gratia non habet culpam, concupiscencia vero satianda, sed tamen cum conjugē, propter fidem tori venialem habet culpam. August. Lib. de Bono Conjugali, Cap. VI.*

fans dans des momens où l'on s'oublie
 souvent dans l'excès des plaisirs , & où
 l'on doute si l'on est encore au nombre
 des mortels : mais enfin tel est le sort des
 humains , il leur est défendu de se livrer
 entierement à leurs plaisirs , & ceux
 qu'on prend dans les bras d'une chere
 épouse , doivent être diminués par une
 pénible direction d'intention. Saint Au-
 gustin l'a décidé de même. Qui sera le
 téméraire , qui osera soutenir le con-
 traire ? *Quis hoc propugnet , nisi gens*
impia , & ignara ?

Souviens-toi donc, mon cher ben Kir-
 ber , d'avoir toujours dans ton imagi-
 nation l'idée de la procréation des en-
 fans profondément gravée : & de crain-
 te qu'elle ne s'efface , ou qu'elle ne s'é-
 clipse la premiere nuit des nôces , mets
 quelque marque dans quelques parties
 essentielles à la conclusion du mariage ;
 en sorte que dans les transports les plus
 vifs tu sois nécessairement averti que tu
 dois songer que tu ne travailles que
 pour avoir , ou des garçons , ou des
 filles , car les Peres de l'Eglise n'ont pas
 décidé si l'on devoit précisément diriger
 son intention à la formation des mâles.
 Je pense qu'on peut également l'appli-
 quer à celle des femelles , & que la vo-
 lonté est libre, *actus ad libitum*, jusques
 à ce que le cas ait été décidé autrement

122 LETTRES CABALISTIQUES,
 par quelque favant Théologien moder-
 ne. Or, je ne sache pas qu'aucun Ré-
 verend Pere Jésuite Espagnol ait jamais
 agité cette matiere. C'est dommage que
 Sanchès, l'illustre Sanchès, dans son
Traité du Mariage, n'ait pas voulu pro-
 noncer définitivement sur une question
 aussi belle & aussi importante. Il l'eût
 fait sans doute avec la même sagesse &
 la même prudence, qu'il décide qu'un
 homme marié ne pèche point en se ser-
 vant de la voye Florentine, s'il ne peut
 en suivant l'autre route, se mettre en
 état de procréer des enfans (1). Cet

(1) La raison qu'il apporte est précisément la
 même. Quoique j'aye moins de pudeur que le chaste
 Sanchès, je n'ose cependant traduire ce passage.
*Rogabis forsan qualis culpa sit, si vir volens legitime
 uxori copulari, quo se excitet, vel majoris voluptatis
 captandæ gratia inchoet copulam cum ea sodomiticam,
 non animo consummandi, nisi intra vas legitimum;
 nec cum periculo effusionis extra illud. Quæstionem
 hanc tetigit Navar. L. 5. Conf. in utraque Editione,
 tit. de Pœnit. & Remiss. Conf. 7. & facile se ab ea
 expedit, dicens tantum reperiri peccatum tactus cu-
 jusdam illiciti, nec teneri virum confiteri circumstan-
 tiam Sodomie. Quare aperte solam venialem culpam
 in eo actu agnoscit, nullamque reddit rationem. Ea
 huic sent favere videtur Ovandus 4. d. 31. q. un pro-
 pos. 3. ubi ait omnem coëtum libidinofum excusari
 inter conjuges, modo non sit periculum extraordinaria
 pollutionis, atque probari potest, quia quidquid con-
 juges efficiunt servato ordine legitimo, non excedit ve-
 niale crimen (ut diximus Disp. præc. p. 4.)* *Nav*

LETTRE XXXI. 123

habile Théologien permet donc qu'on prélude à l'Italienne , pourvu qu'on finisse à la Françoisë , & qu'après s'être égaré du bon chemin , on le reprenne avant la fin du voyage , *licet modo ejaculatio fiat in vase licito.*

Il faut avouer , mon cher ben Kiber , que des Docteurs qui ont le mérite & la pénétration de Sanchès , sont bien utiles à la Société ! Combien de gens n'y a-t'il pas qui sont redevables à la sage décision de ce Casuiste d'une nombreuse famille , qu'ils n'auroient peut-être jamais eue sans la prudente permission qu'ils ont reçue de se provoquer *ad actum finalem* ? Il est vrai , mon cher ben Kiber , qu'il reste encore une difficulté , qui doit faire de la peine à bien des gens ; c'est qu'il peut arriver qu'un homme , qui ne sera pas accoutumé à

autem servari dicitur , quoties extra illud non effunditur semen ; ut contingit in presenti. Secundo , quia tactus hic , instar tactuum membri virilis cum manibus , aut uxoris cruribus , reliquisque partibus potest ad copulam conjugalem referri , nimirum , ut vir ea delectatione excitetur , aptiorque ad eam efficiatur ; Et esto ad solam voluptatem referretur , esset culpa venialis , quales sunt ceteri tactus ita relati ad voluptatem.
R. Patris Thomæ Sanchez , Cordubensis , e Societate Jesu , de Sancto Matrimonii Sacramento , Disputationum Tomi tres &c. de Debito Conjugali , Disputat. XVII. Tom. 3. Lib. IX. pag. 217. Edit. Norimberg. MDCC. VI.

124 LETTRES CABALISTIQUES ,
faire les changemens de main ordonnés
par Sanchès , & qui sera fort mauvais
écuyer , fournira entierement la carriere , sans pouvoir détourner son coursier. En ce cas , je ne fais s'il y a quelque autre Réverend Pere Jésuite qui ait décidé que la volonté suffit , & que l'intention justifie. Puisque la Société est si attentive à tranquilliser les consciences , & à prévenir toutes les difficultés qui peuvent les troubler par des scrupules , elle devroit donner quelque décision sur un cas qui a autant de rapport avec celui que Sanchès a éclairci d'une maniere si prudente & si édifiante.

Je fais , mon cher ben Kiber , que de mauvais plaisans , qui condamnent tout ce qui n'est pas de leur goût , ont voulu critiquer le sentiment de cet habile Jésuite : ils ont tâché de le rendre ridicule , & ils n'ont pû en venir à bout : car enfin la procréation des enfans étant le seul but & la fin unique du mariage , de quelque maniere qu'un mari s'y prenne pour parvenir à cette fin , il est toujours louable. *Mais , dit-on , pourquoi agiter une question pareille , & propre à scandaliser les esprits foibles ?* A cela je réponds que Sanchès n'a écrit que pour des Confesseurs , sur-tout pour des Jésuites qui doivent posséder à fond ces matieres-là , & en connoître le fort &

le foible. Sans cela , lorsqu'un pénitent viendra se confesser de certaines fautes, comment pourront-ils en juger , & les punir selon qu'elles sont plus ou moins considérables ? Feront-ils comme cet ignorant Janséniste , qui refusoit nettement l'absolution pour une chose qui n'est pas même un péché véniel ? Cette histoire , que je vais te rapporter , te convaincra entièrement , mon cher ben Kiber , de la nécessité où sont les Casuistes d'éclaircir tous les cas qui peuvent embarrasser les Directeurs, & justifiera pleinement Sanchès des reproches qu'on lui fait.

Un fort honnête bourgeois de Florence , se trouvant à Paris , voulut y prendre femme. Il choisit une jeune beauté , qui jusqu'alors avoit été élevée dans le fond d'un Couvent ; elle étoit aussi novice que belle. Le vicieux Italien fut tenté de profiter de son innocence. Il avoit lû plusieurs fois la sage décision du Jésuite Sanchès. *Je puis , disoit-il , en sûreté de conscience allier le goût Florentin à celui du pays que j'habite. Le grand desir que j'ai d'avoir des enfans est une excuse légitime. J'ai pris dans mon pays une coutume , qui ne me permet point de changer tout-à-coup entièrement de méthode. Ayant raisonné sur des principes aussi insensés , le Flo-*

rentin commençoit toujours son travail matrimonial à l'Italienne, & le finissoit à la Françoisé. Cela dura pendant plus de deux ans ; mais enfin il lui vint certains scrupules qui lui faisoient de la peine. Il entendoit dire à Paris que du *Chaufour* avoit été bien & dûement brûlé en Place de Grève, malgré les décisions de *Sanchès* : il apprenoit tous les jours que les *Hollandois* punissoient sévèrement & sans espoir de pardon, les gens qui étoient convaincus de suivre les coutumes & les maximes *Gomorriennes*. *Il se pourroit bien faire*, dit-il, *que je fusse dans l'erreur, que le Casuiste Espagnol se fût trompé, & qu'il ne seroit jamais permis, sous quelque prétexte que ce soit, de s'écarter de la voye commune. Je veux, pour tranquiliser ma conscience, m'éclaircir du fait. Que sait-on ? Peut-être ce qui n'est regardé en Italie que comme une pécadille, devient en France un péché mortel, & très-mortel. Un homme de sens doit s'accoutumer aux coutumes & aux loix des pays qu'il habite ; Quando eris Romæ, Romano vivito more. Si je suis jamais à Rome, je reprendrai mon ancien train : mais je veux savoir ce que je dois faire à Paris.*

Le sensé Florentin crut ne pouvoir pas mieux choisir, pour éclaircir ses

doutes, qu'un Pere de l'Oratoire de ses amis & des Parens de sa femme. Il va le trouver, & le prie de l'écouter en confession. A peine a-t'il expliqué son cas au rigide Janséniste, que celui-ci, entrant en convulsion, s'écrie d'un ton colere : *Allez vous d'enfer ! Retirez-vous. Fuyez loin de ces lieux. Je crains que vous n'empestiez l'air que je respire. Il n'est aucun espoir pour votre salut, si par des torrens de larmes vous n'expiez vos crimes. N'attendez pas que je vous donne l'absolution, il faut auparavant des années entieres de pénitence & de repentir.*

Le pauvre Italien fut excessivement surpris du courroux de l'Oratorien : peut s'en fallut qu'il n'entrât dans le désespoir, & ne se précipitât dans l'impénitence finale. Consideres, mon cher ben Kiber, combien un Casuiste, qui n'est pas au fait de certaines matieres, peut causer de maux. Heureusement l'Italien s'avisa d'aller consulter un habile Jésuite, qui possédoit son Sanchès sur le bout du doigt. Il confessa sa faute en tremblant, le Confesseur l'écouta d'une maniere tranquille, & comme il convint à un Directeur d'entendre un pénitent. *Mon fils, lui dit-il, ensuite d'un ton doux & pieux, je crains que vous n'ayez commis un grand péché : car*

128 LETTRES CABALISTIQUES,

vous ne me dites point si la fin de votre action s'est terminée ad actum generationis. Répondez sincèrement. En commençant illicitement, avez-vous fini licitement, & de façon à espérer de procréer des enfans ? Oui, mon très-Révérend Pere, répondit le Florentin. A telles enseignes que mon épouse est enceinte. Ho, ho ! répliqua le Jésuite. Cela commence à prendre un autre face. Dites-moi, la coutume, dont vous usez, vous est-elle absolument nécessaire pour accomplir les fonctions du mariage ? Est-ce une habitude, dont vous ne puissiez vous défaire ? Elle m'est aussi commune, repartit le Florentin, que le vin aux Allemands, & le genevre aux Hollandois. Cela étant ainsi, dit le Casuiste, continuez toujours de même. Mais, mon Pere, répliqua l'Italien, le Pere S. Sarnin de l'Oratoire, auquel j'ai été me confesser l'autre jour, m'assura que je serois damné, si je persistais dans cette habitude. Ha, vraiment ! reprit le Jésuite, voilà une décision à l'Oratorienne ! Allez, allez, dites au Pere S. Sarnin qu'il lise Sanchez, & qu'il apprenne à faire des enfans, avant de vouloir se mêler de confesser. Ego te absolvo, tantum quantum possum, & tu indiges.

Le Florentin, comme tu le juges bien, mon cher bon Kiber, remercia le
Jésuite

Jésuite dans les termes les plus vifs & les plus expressifs. *Je vous dois mon salut , lui dit-il , mon Pere , & ma tranquillité ; sans vous je serois tombé dans le désespoir. Puisse naître dans votre Société une foule de Casuistes , dont les décisions soient aussi utiles & aussi profitables au bien de la Société & à la tranquillité des consciences !*

Je pense de la même maniere que ce Florentin. Je ne trouve rien de plus respectable qu'un Casuiste , qui mesure d'une maniere juste & exacte les bornes du crime & ceux de la vertu. Que les Jansénistes & les Protestans , ennemis mortels des Jésuites , disent tout ce qu'ils voudront de la prétendue indécence qu'ils reprochent à certains Théologiens de la Société ; l'expérience nous apprend qu'il est très-utile , pour le bonheur des hommes , qu'ils bravent cette scrupuleuse retenue qu'on exige d'eux. Que seroit devenu le pauvre Florentin , si Sanchès n'eût pas fait la sage distinction qui mit sa conscience en sûreté ? Peut-être auroit-il resté dix ans de suite sans se confesser , peut-être aussi auroit-il fait pis , & n'eût plus dit tous les jours , ni l'*Angelus* , ni le *Rosaire*. *O Tempora ! O Mores !* On se déchaine tous les jours contre les gens qu'on devroit le plus respecter.

Je te salue , mon cher ben Kiber.

Tome II.

M

L E T T R E X X X I I .

Ben Kiber , *au sage Cabiliste* Abukibak.

LA Lettre que tu m'as écrite , sage & savant Abukibak, m'a fait un plaisir infini. J'ai vû avec beaucoup de satisfaction que tu ne me jugeois point indigne de ton amitié , quoique j'aie abandonné l'étude des Sciences Cabalistiques. Quant aux doutes que je t'ai témoignés sur leur utilité , l'exemple des plus grands hommes justifie ma défiance ; ils ont presque tous été incertains , & ils ont cru qu'on ne pouvoit s'assurer de la réalité que de bien peu de choses.

Phérecide , le pere des Philosophes , écrivoit peu de tems avant sa mort à Thalès son disciple , qu'il y avoit peu de connoissances certaines , & qu'il n'avoit jamais pû s'assurer de rien (1).

(1) *Bene moriaris cum tibi fatalis dies supervenerit. Morbus me invaserat cum tuas accepi litteras, pediculis operiebar, & feбри quatiebar totus. Mandavi itaque quibusdam ex familiaribus; ut cum me sepebierint, ad te perferant quæ scripsi, tu autem, si quidem ea probaveris cum sapientibus reliquis, ita legenda demum trades; sin autem improbaveris, nolito ede-*

L E T T R E X X X I I . 131

Pythagore étoit presque aussi incertain que Phérecide : il ne voulut jamais prendre le fastueux titre de Sage , il soutint avec raison qu'il n'y avoit que Dieu qui le fût véritablement (1).

Emphocle avoua naturellement que les voyes qui conduisoient à la vérité étoient si étroites qu'il étoit pour ainsi

re. Mihi certe necdum satis placebant , est ibi quidem non certa rerum fides , neque enim id recepi , nec quid sit verum me scire professus sum. Laert. Diogen. de Vita & Moribus Philosophorum , Libri X. &c. Lib. I. Vita. Pherec. pag. 5. 9. Edit. Antwerp. ex officina Christ. Plantin. c15. c1. LXVI.

(1) Dans un long entretien qu'il eut avec le Prince Léon , il lui parla avec tant d'éloquence & de sagesse , que Léon étonné & ravi , lui demanda enfin quel étoit son art ? Pythagore lui répondit qu'il n'avoit aucun art , mais qu'il étoit Philosophe. Le Prince fut surpris de la nouveauté de ce nom , qu'il n'avoit jamais entendu ; car c'étoit Pythagore lui-même , qui , choqué de l'arrogance du titre que ceux de cette profession se donnoient avant lui en s'appellant Sages , & sachant qu'il n'y a de Sage que Dieu , changea ce nom trop superbe en un nom plus doux , plus humble , en s'appellant l'Philosophe , c'est-à-dire amateur de la sagesse. *La Vie de Pythagore , ses Symboles , ses Vers dorés , & la Vie d'Hiérocles , par M. Dacier. &c. Tom. I. pag. 103.* C'est à l'occasion de cette réponse que Cicéron a dit que les Philosophes étoient plutôt dévoués par leurs mœurs , que par leur savoir , à la souveraine Directrice de l'art de bien vivre. *Hanc amplissam omnium artium bene vivendi disciplinam , vita magis quam litteris persecuti sunt. Cicero. Tusculan. Quæst. Lib. IV. Cap. 3.*

132 LETTRES CABALISTIQUES,
dire , impossible de parvenir jusqu'à
elles (1).

Xenophane poussa l'incertitude encore plus loin. Il prétendit que toutes les choses ne dépendoient que de l'opinion , & qu'elles n'étoient point sujettes à aucune regle ni déterminées par une vérité fixe & stable (2).

Parménide disoit qu'il n'y avoit que des gens insensés ou enivrés par l'amour propre , qui puissent se figurer de connoître parfaitement quelque chose , les hommes ne pouvant jamais acquérir aucune science parfaite (3).

Xéniade le Corinthien soutenoit que tout ce qu'on voyoit n'étoit que des illusions , & qu'il n'y avoit aucune réalité dans les opinions qui paroissoient les plus probables (4).

(1) *Accepit id Empedocles à Doctore Pythagora , & tenuit , & angustas esse ad veritatem percipiendam sensuum semitas conquestus est. Huetius de Imbecillitate Mentis Humana , Libr. I. Cap. XIV. pag. 72.*

(2) *Acute quoque vidit eadem Xenophanes , quæ inter Pythagoricos ponitur , firme comprehendi animo nihil posse , veritatis regulam esse nullam , non rationem , non sensus , ex opinione omnia pendere ; atque hæc tam aperte prædicavit , ut primus doctrina hujus , falso licet , auctor creditus sit. Huetius , ibid. pag. 73.*

(3) *Parmenides ille , qui magnus cognomento perhibetur a Platone , temerarios appellabat & arrogantes qui tribuerint sibi scientiam , quam homo consequi non possit. Huet. ibid. pag. 74.*

(4) *Omne detraxit criterium Xeniades Corinthius.*

Anaxagoras avouoit que tout étoit enveloppé de ténèbres (1).

Démocrite feignoit que la vérité étoit dans le fond d'un puits, & nioit qu'on pût prouver qu'il y eût rien de véritable ; ou que s'il y avoit quelque chose, on pût le démontrer (2).

Protagoras, disciple de Démocrite, n'admettoit aucune réalité dans toutes les sciences, & disputoit également pour ou contre les questions qu'on lui proposoit (3).

Socrate, le sage Socrate, disoit qu'il ne savoit qu'une seule chose ; c'est qu'il ne savoit rien (4).

falsaque dixit esse omnia, falsa visa, opinionones falsas. Huet. ibid. pag. 75.

(1) *Anaxagoras . . . circumfusa tenebris esse omnia definivit. Huet. ibid.*

(2) *Ignorari rerum causas statuebat Democritus ; negabat esse veri quisquam, aut si verum esset aliquid negabat id nobis notum esse, negabat se scire sciret ne aliquid, an nihil sciret, esset ne aliquid, an nihil esset. Tollebat omnem demonstrandi rationem ; ac fertur illud ejus imprimis, veritatem, in profundo esse demersam. Huet. ibid. pag. 76.*

(3) *Democriti auditor Protagoras, cognomine Sapientia dictus, nullam esse dixit veritatis regulam, nihil verum aut falsum : hominem homini plurimum interesse ; neque quod huic videatur, idem alteri videri ; neque rem ullam esse magis talem quam tantem. cumque de rebus singulis contraria & pugnancia differre posse deprehendisset, ac de ipsa quoque re, an utrumque esset disputabilis, illum in utramque partem disputandi modum primus invexit. Huet. ibid. pag. 76.*

(4) *Nihil se scire dicebat, nisi id ipsum. Cicero Acad. Quæst. Lib. I. Cap. IV.*

134 LETTRES CABALISTIQUES,

Platon, disciple de ce grand homme, fut aussi incertain que lui ; il suivit les maximes modestes de son Maître. Cicéron l'accuse d'avoir vacillé sans cesse sur la nature des Dieux (1).

Pyrron poussa ses doutes jusqu'à l'excès. Il fut incertain de son existence, & n'admit aucune distinction réelle entre le bien & le mal (2).

Cicéron, ainsi que tous les Académiciens de la Secte desquels il étoit, pouffoit également les objections contraires en agitant une question, & la laissoit très-souvent indécise (3).

(1) *De Platonis inconstantiâ longum est dicere quâ in Thimæo, Patrem hujus Mundi nominari neget posse, in Legum autem Libris quid sit omnino Deus inquiri oportere non censeat. . . Idem & in Thimæo dicit & in Legibus, & Mundum Deum, esse, & Cælum, & Astra, & Terram, & Animos, & eos, quos majorum Institutis accepimus. Cicero, de Naturæ Deorum, Lib. I. Cap. XII.*

(2) *Unde & nobilissime Philosophiam tractare videtur, commentus modum quo de omnibus nihil decerneret, neque quicquam comprehendere posse, diceret, ut Scanius Abderites auctor est. Negabat enim quicquam turpe esse, aut honestum, justum vel injustum, eodem ratione & omnibus nihil veri esse, ceterum lege atque consuetudine cuncta homines facere. Diogen. Laërt. de Vita & Moribus Philosophorum Libri X. in Vita Pyrrh. Lib. IX. pag. 385.*

(3) *Omnes pene Veteres nihil cognosci, nil il sciri posse, descenderunt, angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ. Cicero. Quæst. Acad. Lib. I. Ce grand homme ne croyoit pas être plus éclairé*

L E T T R E X X X I I. 135

Plutarque soutient alternativement dans différens Ouvrages , les sentimens de presque tous les Philosophes (1).

Séneque , quoiqu'attaché à la Secte des Stoïciens , doute souvent de bien de leurs opinions.

St Augustin a cru que le desir de savoir n'étoit qu'une vaine curiosité (2).

St Thomas a été vacillant dans plusieurs choses.

Albert le grand son maître , laissa bien des question indéterminées.

Scot n'a pas adopté plusieurs sentimens , parce qu'il en étoit persuadé ; mais pour avoir le plaisir de contrarier St Thomas , & d'être d'une opinion différente de la sienne.

Montagne , ce sage & éloquent Ecri-

que les Anciens ; car dans un autre endroit il avertit qu'on ne doit exiger de lui que des choses probables & vraisemblables. *Ut si probabilia dicantur , nihil ultra requiratis.* Cicer. Tusc. Quæst. Lib. I. Ciceron pensoit n'être point assez instruit pour décider de la nature des choses : aujourd'hui le plus simple pedant se vante de résoudre les plus épineuses difficultés.

(1) Voyez les Oeuvres Philosophiques de Plutarque.

(2) *Garriebam plane quasi peritus , & nisi in Christo Salvatore nostro viam tuam quærerem , non peritus , sed periturus essem. Jam enim cæperam velle videri sapiens , plenus pœna mea ; & non stebam insuper , & instabar scientia.* August. Confess. Lib. VII. Cap. XX.

vain, a soutenu presque hautement le Pyrrhonisme. Je conseilloy, dit-il, en Italie à quelqu'un qui étoit en peine de parler Italien, pourvu qu'il ne cherchât qu'à se faire entendre sans y vouloir autrement exceller, qu'il employât seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, Latins, François, Espagnols ou Gascons; & qu'en y ajoutant la terminaison Italienne; il ne faudroit jamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou Toscan, ou Romain, ou Vénitien, ou Piémontois, ou Napolitain, & de se joindre à quelqu'une de tant de formes. Je dis de même de la Philosophie. Elle a tant de visages & de variétés, que tous nos songes & rêveries s'y trouvent. L'humaine fantaisie ne peut rien concevoir en bien & en mal, qui n'y soit. Nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum. Et j'en laisse plus librement aller mes caprices en public, d'autant que bien qu'ils soient nés chez moi & sans patron, je sais qu'ils trouveront leur retation à quelque humeur ancienne, & ne faudra quelqu'un de dire, Voilà d'où il le print (1).

Gassendi n'a pas soutenu le Pyrrhonisme aussi ouvertement que Monta-

(1) Essais de Michel de Montaigne, Liv. II. Chap. XII.

gne ; mais il n'a pas laissé que de lui fournir des armes redoutables dans la plupart de ses Ouvrages (1). Ce Savant ne pouvoit souffrir qu'on voulût décider hardiment ; il croyoit que l'on devoit toujours proposer les questions d'une maniere modeste , & qui montrât qu'on sentoît que les choses qu'on soutenoit étoient vraisemblables , & non pas évidentes (2).

Bernier , disciple de ce grand homme , après avoir philosophé pendant quarante ans , avouoit qu'il doutoit de bien des choses , & qu'il y en avoit plusieurs dont il ne doutoit plus , parce qu'il désespéroit de pouvoir jamais y rien comprendre (3).

(1) Gassendi reproche avec raison à Descartes d'avoir eu recours à la supposition d'un Esprit malin , qui pouvoit l'avoir trompé dans tout ce qu'il avoit apperçu. *Pourquoi , dit-il à ce Philosophe , avoir fait intervenir une Divinité trompeuse ? La faiblesse de l'esprit humain & les ténèbres dont la Nature l'a entouré , suffisoient assez pour fonder tous vos doutes.* Et vide ut necesse fuerit quo tibi ipsi faceres fidem , fingere Deum deceptorem , aut nescio quem malum genium delusorem , cum visum fuisset sufficere humanæ mentis caliginem , solamve Naturæ imbecillitatem causari. Object. quint. in Medit. Renat. Cartes. p. pet. Gassend. pag. 4. Edit. Amstelodam. ex typographia Blaviana , M. DC. LXXXV.

(2) Gassendi , Operum Tom. I. pag. 4. & varia alia loca.

(3) Plus on spécule sur les choses naturelles ,
Tome II. N

138 LETTRES CABALISTIQUES,

Le fameux Huet, Evêque d'Avranches, Prélat aussi illustre par sa science que par sa piété, a fait un Ouvrage excellent pour prouver uniquement l'incertitude des connoissances humaines (1). Il l'a divisé en trois parties. Dans la I. il soutient qu'il est impossible que l'esprit humain puisse être assuré d'une manière évidente de la vérité. Dans la II. il examine quelle est la façon la plus saine d'étudier & de s'appliquer à la Philosophie. Dans la III. il réfute les Savans qui ont voulu décider avec trop de hauteur.

La Mothe-le-Vayer a adopté ouvertement le Pyrrhonisme. Il n'est rien de si sensé que les raisons qu'il apporte pour autoriser son sentiment, il les

plus on découvre qu'on y est ignorant. Il y a trente à quarante ans que je Philosophe, fort persuadé de certaines choses; & voilà que je commence d'en douter. Bien pis, il y en a dont je ne doute plus, désespéré de pouvoir y rien comprendre. *Abrégé de la Philosophie de Gassendi, &c. par M. Bernier, Tom. 7. pag. 1. Ce dernier Tome contient les doutes de Bernier.*

(1) Ne temere vagaretur hæc Disputatio, certisque concludatur terminis, trifaria distribuenda est, ac probandum ante omnia veritatem ab humana mente firmissime, clarissime, cognosci posse accurate deinde explicandum quænam tutissima videatur ac legitima philosophandi ratio, resellenda demum argumenta Adversariorum. *Huet. de Imbecillitate Mentis humanæ, Pref. pag. 8.*

fonde même sur les principes du Chris-
 tianisme. » La Sceptique Chrétienne ,
 » dit-il , me donne des défiances de
 » tout ce qui se propose en Physique ,
 » & tant s'en faut que j'y veuille passer
 » pour un grand maître ès arts , que
 » rien ne me paroît plus vain que ce ti-
 » tre , quand je considère qu'à peine se
 » trouve-t'il un homme qu'on puisse jus-
 » tement nommer maître en une seule
 » profession. La mienne est de tâcher à
 » m'instruire en proposant mes doutes ,
 » & non pas mes résolutions. Vous sa-
 » vez que l'inscription du Temple con-
 » sacré au Dieu de la Science , étoit
 » toute Sceptique , puisque cet . . . ,
 » qu'on y lisoit , est une particule qui
 » nourrit nos défiances , qui marque
 » notre incertitude , & qui ne conclut
 » jamais avec détermination. C'étoit
 » sans doute pour nous apprendre que
 » rien ne peut être plus agréable au Ciel
 » de la part des hommes , què leurs
 » doutes Philosophiques , leur ignoran-
 » ce raisonnée , & leur modestie à ne
 » rien décider de ce que l'esprit humain
 » a droit de contester. En effet , y a-t'il
 » chose aucune si appertement fausse ,
 » qu'on ne puisse revêtir de quelque
 » vraisemblance ? Je viens de conside-
 » rer avec horreur un lieu de Plutarque
 » rempli de blasphème , où il s'est ima-

140 LETTRES CABALISTIQUES,

» giné avoir fort bien démontré que tou-
 » te la Religion des Juifs n'étoit rien
 » que des Bacchanales. Avouons - le
 » franchement, il n'y a que les vérités
 » révélées, comme sont celles de notre
 » Croyance, qui doivent captiver notre
 » esprit, & que nous devions embrasser
 » inébranlablement. Tout le reste est su-
 » jet à tromperie, & notre raison ajou-
 » tant à l'erreur des sens sur lesquels el-
 » le se fonde, sa mauvaise façon de dis-
 » courir & de tirer des conséquences,
 » ne nous peut rien donner de bien con-
 » tant. Mais puisque j'ai touché ce mot
 » de l'infidélité & du mauvais rapport de
 » nos sens, qui composent les princi-
 » paux moyens de l'époque, permettez-
 » moi que je vous recite en riant ce que
 » j'ai lu de même dernièrement dans le
 » second des Livres que Pétrarque a
 » faits touchant les *Remedes contre l'une*
 » & *l'autre Fortune*. Il assure qu'un hom-
 » me de son tems, ne pouvant souffrir le
 » chant des rossignols, se levoit la nuit
 » pour les chasser avec des gaules & des
 » pierres. Il dit qu'il faisoit même arra-
 » cher les arbres où se retiroient ces ai-
 » mables oiseaux, pour les éloigner de
 » sa demeure; & ce qui est encore plus
 » extravagant & plus digne de confide-
 » ration, ce même homme, dit Pétrar-
 » que, ne trouvoit point de Musique

» si agréable que le chant des grenouil-
 » les qu'il entendoit avec grand plaisir
 » au bord d'un étang où il s'étoit logé.
 » En vérité, cet exemple de la bizarre-
 » rie de nos sens & de la diversité de
 » nos sentimens , dont nous sommes
 » tous également jaloux & idolâtres ,
 » est trop illustre pour n'en pas orner
 » notre Sceptique , & je crois même
 » que je ne puis finir cette Lettre par
 » un plus bel endroit. Il faut pourtant
 » que j'y ajoute qu'en des sujets pareils
 » à celui qui nous vient d'entretenir ,
 » nous n'avouons pas assez ingénûment
 » notre foiblesse. Nous voulons paroître
 » savans par-tout , & nous mainten-
 » drions s'il nous étoit possible que la
 » Nature n'a point de plus grande éten-
 » due en ses effets , qu'est celle de no-
 » tre petite connoissance. O ! que le gé-
 » nie de Socrate étoit bien différent de
 » celui qui nous possède ! Il le détour-
 » noit seulement , disent tous les An-
 » ciens , & jamais ne l'incitoit à rien en-
 » treprendre ; c'est-à-dire qu'il lui don-
 » noit assez de mouvement & de lumie-
 » res pour nier à propos , mais que ja-
 » mais il ne lui inspiroit la hardiesse d'af-
 » surer ses pensées , ni d'établir ses opi-
 » nions avec trop d'affirmation. Aussi
 » dit-on que ce même génie étoit Sa-
 » turnien , & non pas Martial ; ce qui

142. LETTRES CABALISTIQUES,

» signifie qu'il portoit véritablement So-
 » crate à la contemplation des choses ,
 » sans pourtant les lui faire défendre
 » avec cette contestation & cette opi-
 » niâtreté qui accompagne toujours les
 » Dogmatiques (1). «

Des-Cartes , le restaurateur de la bonne Philosophie , le destructeur des chimères scolastiques , a fondé toute sa Philosophie sur le doute. Il connoissoit si parfaitement combien de faussetés il avoit regardé pendant un tems comme des vérités évidentes , qu'il crut ne pouvoir venir à bout de découvrir le vrai , qu'en commençant par douter de tout. Il poussa le Pyrrhonisme presque aussi loin que Pyrron même : & si dans la suite il se détermina en faveur de certaines opinions avec un peu trop d'attachement , ce fut un défaut dans lequel le jeta l'esprit systématique qu'il avoit reçu du Ciel , & qui brille même dans les endroits où il a donné dans l'erreur (2).

(1) *La Mothe le Vayer*, Oeuvres, Tom. II. pag. 666. de l'Edit. in-fol.

(2) Animadverti jam ante aliquot annos quam multa ineunte ætate falsa pro veris admiserim , & quam dubia sint quæcunque istis postea super extruxi , ac proinde funditus omnia semel invita esse exertenda , atque a primis fundamentis denuo inchœandum , si quid aliquando firmum & mansurum cupiam in scientiis stabilire ; sed ingens opus esse videbatur. *Renati Descartes Meditat. de prima Philosophia* , &c. Medit. I. pag. 5.

Locke, le plus grand, le plus sage & le plus modeste des Philosophes, conseille à ceux qui veulent faire quelque progrès dans les Sciences, de ne point chercher à connoître bien des choses, que l'on voit être, après les avoir examinées, au-dessus de la conception humaine. *Si nous en usions de la sorte, dit-il, nous ne serions peut-être pas si empressés par un vain desir de connoître toutes choses, à exciter incessamment de nouvelles questions, à nous embarrasser nous-mêmes, & à engager les autres dans des disputes sur des sujets qui sont tout-à-fait disproportionnés à notre entendement, & dont nous ne saurions nous former des idées claires & distinctes; ou même (ce que peut-être n'est arrivé que trop souvent) dont nous n'avons absolument aucune idée (1).*

Puisque les plus grands génies que l'Univers ait produits, ont eu si peu de certitude & ont témoigné tant de doute, peux-tu me condamner, sage & savant Abukibak, de suspendre mon jugement, même dans les choses qui me paroissent les plus claires? Le faux fait si bien prendre la figure du vrai, & le vrai la ressemblance du faux, qu'il est

(1) Locke, Essai philosophique sur l'Entendement Humain, Avant-Propos, pag. 3.

344 LETTRES CABALISTIQUES,
presque impossible d'être sûr de con-
noître la vérité. Les préjugés de l'édu-
cation, les fausses préventions, l'amour
propre, le zèle de la Religion, la su-
perstition, la crainte, l'amitié, enfin tou-
tes les passions, semblent à l'envi les
unes des autres s'empresse à nous sé-
duire.

Foibles mortels que nous sommes,
nous voulons décider hardiment les
questions les plus épineuses, & nous
ne réfléchissons pas que dans les actions
les plus simples où nous croyons être le
plus autorisés, d'autres mortels, aussi
vains que nous, nous condamnent hau-
tement, & sont condamnés par d'autres
à leur tour ! Quels sont ceux des trois
qui ont raison ? Tous également en ap-
pellent au bon sens, à la lumière natu-
relle, à la tradition, & même à la révé-
lation. Un Jésuite à Rome encense une
statue sur un Autel, un Protestant à
Geneve brise & détruit toutes les ima-
ges, un Luthérien à Strasbourg les con-
dame tous les deux, & il tient un mi-
lieu entr'eux. Il a des images dans son
Eglise ; mais il ne les encense pas. Un
Anabaptiste de son côté, se moque de
ces trois premiers. Et pourquoi ne croi-
rois-je pas qu'ils se trompent peut-être
tous les quatre, puisqu'ils prétendent
avoir également pour eux la raison, la

LETTRE XXXIII. 145
révélation & la tradition ? est-ce que j'ai
reçu des talens au-dessus des autres
hommes , pour pouvoir distinguer les
choses beaucoup plus clairement qu'eux ?
Si je n'ai pas plus de lumieres qu'eux ,
en vertu de quoi prétendrois-je être
leur Juge ?

Je te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE XXXIII.

(1) Ben Kiber , *au sage Cabaliste*
Abukibak.

IL me paroît, sage & savant Abukibak , que les hommes abusent du nom de la fortune , & qu'ils l'employent ordinairement mal à propos ; il semble qu'ils veuillent imputer au hazard la plupart des choses qui arrivent. Je crois qu'on devroit être très-réservé à se servir de certaines expressions qui tendent à diminuer & à supprimer en quelque maniere la liberté que Dieu a accordée à tous les hommes.

L'erreur qui établit la fortune com-

(1) Dans la Lettre suivante on verra la réfutation de celle-ci.

146 LETTRES CABALISTIQUES,
 meun être réel , qui pousse & détermine
 les événemens indépendamment d'aucune
 cause primitive & intelligente , n'est pas
 nouvelle. Les Anciens croyoient que le
 concours & la disposition des circons-
 tances qui occasionnoient nécessairement
 certains accidens , étoient indépendans
 des ordres du Ciel ; c'est-là ce qu'ils
 appelloient *Fortune* , *Destin* , *Sort* , &c.
 Tous ces mots étoient synonymes , &
 signifioient à peu-près la même chose.
 Virgile soumet Jupiter aux destinées.
Ne craignez rien (1) ; dit ce Dieu à Vé-
 nus , *le sort de votre Fils & des Troyens*
est immuable. Tout le pouvoir qu'avoit
 Jupiter , c'étoit de connoître la desti-
 née des hommes , c'est-à-dire , s'ils se-
 roient heureux ou malheureux ; mais il
 ne pouvoit changer leur sort : aussi
 n'offre-t'il à Vénus que de (2) *lui révé-*

(1) Parce metu , Cytherea : manent immor-
 tuorum

Fata tibi, cœtes urbem & promissa Lavini
 Mœniâ , sublimemque feres ad sidera cœli
 Magnanimum Æneam

Virgil. Æneid. Lib. I.

(2) Hic tibi favor enim quando hæc te cura re-
 mordet :

Longius & volvens fatorum arcana movebo.

Id. ibid.

ler les secrets des destinées. Juvenal s'explique aussi clairement, & d'une manière encore plus forte au sujet de la fortune. *Si elle veut* (1), dit-il, *elle fera un Consul d'un Rhéteur, & un Rhéteur d'un Consul.* Qu'étoit Ventidius ? Tullius qu'étoit-il devenu ? Peut-on s'empêcher après cela, de considérer avec étonnement les miracles cachés du destin ?

Les Historiens les plus illustres n'avoient pas des idées plus saines & plus orthodoxes que les Poètes. Tacite dit (2) *que la fortune sert souvent autant que la prudence aux Généraux.* Dans un autre endroit il la représente comme indéterminée sur le parti qu'elle prendra entre Galba & Vitellius ; il semble qu'il veuille insinuer que le sort des plus grands-Princes dépend de ses caprices. Paterculus va encore plus loin. La pré-

(1) Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul ;

Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.

Ventidius quid enim ? Quid Tullius ? anne aliud quam

Sidus & occulti miranda potentia fati.

Juven. Sat. VII.

(2) Vix quieto agmine nunc eluctantibus patuit quantum discriminis ad eundem foret, ni Vitellium retro fortuna verisset. Quæ Flavianis ducibus non minus sæpe quam ratio affuit. Tacit. Histor. Lib. 3. Cap. LIX. pag. 370. Edit. Lips. 1715.

148 LETTRES CABALISTIQUES,
 voyance la plus sage est inutile, lorsqu'elle n'est pas secondée par la fortune ; elle aveugle ceux qu'elle veut rendre malheureux, & c'est vainement qu'on cherche à éviter le sort qu'elle nous réserve. *Les Devins*, dit cet Historien (1), *avoient averti César de se garantir des dangers qui le menaçoient le jour des Ides de Mars. Son épouse Calpurnia, épouvantée par des songes, le prioit instamment de rester pendant cette journée renfermé chez lui. Tous ces avis furent inutiles, on ne sauroit résister au destin, ni changer la fortune ; elle prive du jugement les personnes qu'elle veut perdre.*

Plusieurs Modernes ont adopté en partie les sentimens des Anciens ; ils ont regardé la fortune comme l'arbitre du bien & du mal qui arrive à tous les hommes. Les Spinosistes suivent tous cette opinion : selon eux, la volonté (2) ne

(1) Nam & Haruspices præmonuerant, ut diligentissime Iduum Martiarum caveret diem, & uxor Calpurnia, territa nocturno visu, ut ea die domi subsisteret, orabat, & libelli conjurationem nuntiantes dilati ab eo, neque protinus lecti erant. Sed profecto ineluctabilis fatorum vis cujuscunque fortunam mutare constituit, consilia corrumpit. Velleii Paterculi Hist. Roman. Lib. 2. pag. 262. & 263. Edit. Lips. 1712.

(2) Voluntas non potest vocari causa libera, sed tantum necessaria.

Demonstratio.

Voluntas certus tantum cogitandi modus est, si-

peut point être appelée une cause libre, mais seulement nécessaire, parce que la volonté n'est qu'un mode de la pensée, qu'une pensée est toujours déterminée par une autre, & qu'il faut donc qu'une première cause détermine nécessairement toute la suite de nos idées.

Leibnitz n'a pas été fort éloigné de ce sentiment, & un savant Physicien de nos jours l'a soutenu fortement, quoiqu'il ait tâché d'adoucir ses expressions le plus qu'il a pû. *Il est question*, dit-il (1), *de choisir entre A. & B. & vous*

cuti intellectus, adeoque (per prop. 28.) unaquæque volitio non potest existere, neque ad operandum determinari, nisi ab alia, causa determinetur, & hæc rursus ab alia, & sic porro in infinitum. Quod si voluntas infinita supponatur, debet etiam ad existendum & operandum determinari a Deo, non quatenus substantia absolute infinita est, sed quatenus attributum habet, quod infinitam & æternam cogitationis essentiam exprimit (per prop. 23.). Quocumque igitur modo, sive finita, sive infinita concipiatur, causam requirit, a qua ad existendum & operandum determinetur; adeoque (per definit. 7.) non potest dici causa libera, sed tantum necessaria vel coacta.

(1) Inter A. & B. tibi eligendum est. Dices te, sepositis omnibus, posse eligere unum aut alterum. Eligis A. quare? Quia volo, refers. Sed quare vis A. & non vis B. Iterum respondes, quia volo; Deus mihi dedit facultatem hanc. Sed quid hoc significat, volo me velle, aut volo quia volo? nihil præter hoc, volo A. Sed quæstioni nondum satisfactum est; quare non vis B? Quia habeo fa-

150 LETTRES CABALISTIQUES;

dites que toutes choses mises à pari , vous êtes le maître de choisir l'un ou l'autre. Il vous plaît de choisir A. D'où vient ? C'est que je le veux , repondez-vous. Mais par quelle raison prenez-vous A. & non pas B ? Vous repliquez : c'est que Dieu m'a accordé la faculté de choisir à ma volonté , & que je le veux ainsi. Mais aprenez-nous , je vous prie , ce que signifie : Je veux parce que je veux. Ces mots ne disent autre chose , si ce n'est je veux A. Mais vous ne repondez point à ma demande. D'où vient ne voulez-vous point B. ? Parce que je suis libre de me déterminer pour A. & non point pour B. Est-ce sans raison que vous vous refusez B. ? Si à cette dernière question vous repondez A. me plaît parce qu'il me plaît , cela ne signifiera rien. On doit dire certainement A. me plaît , à cause de quelque raison qui me le fait paroître préférable à B. Sans cela, le néant produiroit un effet,

cultatem me determinandi ut libet. Sed facultas indeterminata est ; quare tibi placet hanc determinare ad A. non ad B. an sine ulla ratione rejicis B ? Si dicas mihi placet A. quia placet , aut omnino hoc nihil significat , aut ita intelligi debet , mihi placet , quia datur ratio me ita determinandi ; aliter nihil esset causa effectus. Ad quam conclusionem reducuntur ii qui hanc sententiam defendunt. G. J. 's Gravesande Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens, Cap. XII. pag. 58.

LETTRE XXXIII. 151

Et votre détermination seroit causée par lui : cela est absurde, il faut que tout effet doive avoir sa cause ; vous n'avez donc point une liberté d'indifférence.

En rapportant le sentiment de ce Physicien sur la liberté, je suis bien éloigné de soupçonner qu'il ait pensé à favoriser l'irréligion. Pour connoître sa probité & sa vertu, il ne faut que lire ses Ouvrages ; le caractère de l'honnête homme s'y découvre par-tout. Mais la matiere de la fatalité, ou si l'on veut, de la détermination absolue, est si épineuse, que bien de grands hommes ont donné à ce sujet dans des opinions erronées, & n'ont pas examiné toutes les conséquences qu'on pouvoit tirer du principe qu'ils admettoient ; car enfin, si l'homme est absolument déterminé, si toute sa prudence doit céder à ce que lui réserve la fortune, si son sort dépend d'une cause primitive, s'il n'a pas la liberté entière, si malgré l'équilibre apparent dont il jouit, un poids dont il ignore la nature, le fait nécessairement pencher d'un côté, tous les crimes ne doivent plus être imputés qu'à la cause primitive de sa détermination. Son destin étoit d'être voleur, il suit les ordres de sa prédestination, il ne sauroit surmonter la fortune qui lui étoit réservée, & pour me servir des termes du savant Physicien que j'ai cité

152 LETTRES CABALISTIQUES,
seulement, dans chacune (1) de ces déter-
minations le contraire étoit impossible.
Ainsi, on ne doit point le punir d'un cri-
me ; qu'une force majeure l'a contraint
de commettre ; ses forfaits sont ceux de
la fortune , & non pas les siens.

Quels désordres n'entraîne point une
pareille opinion ? Outre qu'elle est con-
traire au bien de la Société , elle détruit
entièrement la bonté de Dieu , elle fait
un Tyran de cet Etre miséricordieux ,
& ravale les hommes jusqu'à les égaler
à de simples machines ; déterminées
dans tous leurs mouvemens par le Mo-
teur absolu de leurs mécaniques res-
sorts. Permits que je place ici , sage &
savant Abukibak , les magnifiques vers
de Voltaire.

(*) Ha ! sans la liberté que feroient donc nos
ames ?

Mobiles agités par d'invisibles flammes ,

Nos vœux , nos actions , nos plaisirs , nos
dégouts ,

De notre être en un mot rien ne feroit à nous.

(1) *Neceffitatem tamen in determinationibus volun-
tatis humanae dari affirmo , non quidem absolutam aut
fatalem, sed talem ut in singulis determinationibus con-
trarium impossibile fit.* 's Graves. ibid. pag. 59.

(*) Voltaire, *Epître sur la liberté*, pag. 15.
Edit. d'Amsterd. 1738.

d'un

LETTRE XXXIII. 153

D'un Artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensans , mûs par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés ,
Vils instrumens d'un Dieu qui nous auroit
trompés.

Comment sans liberté serions-nous ses images ?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages ?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser,
Il n'a rien à punir , rien à récompenser.
Dans les cieus , sur la terre il n'est plus de
justice ,

Caton fut sans vertu , Catilina sans vice ,
Le destin nous entraîne à nos débordemens ,
En ce cahos du Monde est fait pour les méchans.
L'oppressé insolent , l'usurpateur avare ,
Cartouche , Mirivis , ou tel autre barbare ,
Plus coupable enfin qu'eux le calomniateur ,
Dira : Je n'ai rien fait , Dieu seul en est l'auteur
Ce n'est pas moi , c'est lui qui manque à ma
parole ,

Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole.
C'est ainsi que le Dieu de justice & de paix
Seroit l'auteur du trouble & le Dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diroient-ils rien de pis , s'ils adoroient le
Diable ?

La connoissance que la révélation
nous a donnée de la nature de Dieu ,
Tome II. O

154 LETTRES CABALISTIQUES ,
rend le dogme de la fatalité , ou si l'on aime mieux , de la détermination absolue encore plus odieux. Car enfin les Payens , en faisant la fortune auteur de tous les maux qui arrivoient dans le monde , n'outragoient qu'un Etre aveugle ; ils n'imputoient tant d'actions barbares & cruelles , tant de vols , tant de meurtres , tant de pillages , tant d'adulteres , tant de mensonges , tant de folies & d'impiétés , qu'à un concours de circonstances déterminées par un principe sans connoissance. Mais, aujourd'hui que l'on convient qu'il n'y a point de fortune qui ne soit dirigée par quelque cause intelligente , on est obligé , malgré les faux-fuyans qu'on apporte pour éviter d'avouer que Dieu est la cause du mal , de soutenir cette affreuse opinion : en niant qu'on veuille l'admettre , on ne se sauve qu'à la faveur d'un jeu de mots. Le dogme de la prédestination absolue conduit là , il attribue à l'Etre , souverainement bon & souverainement juste , les cruautés les plus grandes & les injustices les plus criantes.

Ceux qui combattent la liberté d'indifference , sentent bien les difficultés insurmontables qu'on leur oppose : ils comprennent combien est contraire à la nature de Dieu d'être l'auteur du mal , ils cherchent tous les moyens

possibles , pour se mettre à l'abri des reproches qu'on peut leur faire sur une opinion aussi condamnable. Jovianus Pontanus , soutenant la détermination absolue & la fatalité des destins , crut trouver un moyen de se tirer d'affaire , en soutenant que la fortune (1) n'étoit pas Dieu , puisque Dieu étoit toujours stable , toujours juste , toujours bon ; au lieu qu'elle étoit capricieuse , bizarre , injuste , faisant du bien aux méchans , accablant de maux les honnêtes gens. Il prétendoit que la fortune n'étoit point aussi la nature (2) , cette der-

(1) Quomodo enim Deus erit , si hæc (*fortuna*) sæpe , tam sæpe , tam inconsiderate , tam etiam inique , atque ex inopinato extollit ignavos , loqupletat immeritos , vexat , atque affligit infon-tes , bonos in calamitatem adducit ac servitutem , pravos statuit in solio , liberat a periculis perversos , moderatos & honestos viros laboribus , periculis , ærumnis , ac miseriis conficit ? Tyrannorum hæc sunt , non Dei , cujus est summa bonitas , absoluta justitia , rectissimum judicium , æquissima rerum omnium dispensatio. *Jovian. Pontan. de Fortuna. Lib. I. fol. 129.*

(2) Naturam quoque non esse eam (*fortunam*) hæc ipsa liquido satis docent , quod fortuna ipsa quidem inconstans est , inordinata , varia , repentina , incerta , contra vero quid natura ipsa ordinatius , constantius , certius ? Cujus is ordo , ea lex , ac regula , ut non nisi certis , constitutisque e principis suo tempore , suis progressionibus , mensurisque tum universa proveniant , tum etiam sim-

156 LETTRES CABALISTIQUES,
 niere conservant toujours l'ordre &
 l'arrangement, étant sans cesse asservie
 aux mêmes loix ; l'autre au contraire, se
 plaissant dans le desordre & la confusion.
 Ces deux principes posés, Pontanus
 concluait que la fortune étoit une cer-
 taine force naturelle (1) & irraisonnable.
 Cela est absurde ; car c'est attribuer la
 décision de tout ce qui arrive dans l'uni-
 vers à un principe aveugle. Est-il proba-
 ble que Dieu, ayant créé les hommes
 raisonnables, ait cependant voulu faire
 dépendre leur sort d'une force, ou d'un
 élanement irraisonnable ? A quoi ser-
 voit-il donc qu'il leur donnât la raison ?
 Il eût mieux fait d'en faire des bêtes,
 conduites par le seul instinct.

Convenons donc, sage & savant
 Abukibak, que l'opinion qui prive

gula quarumcumque ipsa rerum, effectuum,
 operum author est & causa. Pergit natura ordine
 suo, graditur suis passibus, dispensat actiones suas
 cum temporibus, viribus, opibusque suis utitur
 cum mensura & penso, non fluitat, non nutat,
 stabilis est in officio suo, sibi que semper constat.
Id, ibid.

(1) Non inquam defuere fortunam qui asserant
 irrationalem quandam esse naturam, nec aliud illam
 denique, quam natura impetum quemdam, hoc est
 ratione carentem agitationem natura quandam, in iis
 ipsis videlicet, quæ nec rationi subjiciantur natura,
 neque hominum electionibus ac consiliis. *Id. ibid. fol.*
 150.

LETTRE XXXIV. 157

l'homme de la liberté d'indifference , & qui l'assujettit au destin , ou à une détermination nécessaire , est insoutenable , quelque moyen qu'on cherche pour la rendre probable.

Je te salue , sage & savant Abukibak ;
donnes-moi de tes cheres nouvelles.

LETTRE XXXIV.

Abukibak , *au studieux ben Kiber.*

JE pense , ainsi que toi , studieux ben Kiber , que l'opinion de ceux qui prétendent que la fortune n'est qu'un concours aveugle de certaines circonstances inévitables est absurde. Il est même contraire aux lumieres naturelles de faire dépendre tous les biens & les maux qui arrivent dans l'Univers , d'une *force majeure & irraisonnable* ; c'est rendre l'ordre & l'arrangement la suite du hazard. Le principe des Epicuriens , qui prétendoient que le monde étoit une de ses productions , n'étoit gueres plus faux que le sentiment des partisans de la fortune. Il est aussi impossible que le hazard soit chargé de l'entretien de l'ordre , qu'il l'est qu'il puisse produire ce

158 LETTRES CABALISTIQUES ,
 qui demande absolument un Créateur
 intelligent. Je rejette avec toi l'erreur
 des Anciens & de certains Modernes,
 je ne donne rien au hazard , & je pense
 que rien n'arrive qui ne soit réglé &
 ordonné par la Providence divine. Je
 n'admets d'autre fortune que la volonté
 de Dieu. S. Augustin autorise mon sen-
 timent ; il paroît même qu'il étoit fâ-
 ché d'avoir employé dans ses Ouvrages
 le terme de *hazard* (1). Je me repens ,
 dit-il dans ses rétractations au sujet des
 trois Livres qu'il avoit écrits contre les
 Académiciens , de m'être servi si souvent
 du mot de fortune , quoique je fusse bien
 éloigné de vouloir désigner par ce nom une
 Déesse. J'entendois seulement les cas for-
 tuits qui nous arrivent , ou qui produi-

(1) *Sed in eisdem tribus Libris meis, non mihi place-
 toties me appellasse fortunam, quamvis non aliquam
 Deam voluerim hoc nomine intelligi, sed fortuitum re-
 rum eventum, vel in rebus corporis nostri, vel in ex-
 ternis bonis aut malis, unde & illa verba sunt, quæ
 nulla Religio dicere prohibet, forte, forsan, forsitan,
 fortasse, fortuito; quod tamen totum ad divinam Pro-
 videntiam revocandum est, hoc etiam ibi non tacui,
 dicens: Etenim fortasse, quæ vulgo fortuna nomi-
 natur, occulto quodam ordine regitur, nihilque
 aliud in rebus casum vocamus, nisi cujus ratio
 & causa secreta est. Dixi quidem hoc, verumtamen
 pœnitet me sic illic nominasse fortunam, cum videam
 homines habere in pessima consuetudine, ubi dici de-
 bet, hoc Deus voluit, dicere hoc voluit fortuna. S. Aug.
 Hipponensis Episcopi Retractionum Lib. 1. Cap. I.
 num. 2. Edit. Paris. 1679.*

L E T T R E X X X I V . 159

sent des differens évenemens qui nous sont étrangers. Quoiqu'il ne soit défendu dans aucune Religion de nommer le hazard , le destin , la fortune , le sort : cependant on doit ramener toutes ces expressions à la Providence divine ; c'est ce que j'ai dit formellement dans ce même Ouvrage. Voici les termes dont je me suis servi : Ce que l'on nomme fortune , est conduit & dirigé par un ordre secret , & nous ne donnons le nom de hazard qu'aux évenemens dont nous ignorons la cause cachée. Malgré cet éclaircissement , je suis mortifié de m'être servi du mot de fortune , sur-tout lorsque je songe que les hommes ont la mauvaise coutume de dire , la fortune a voulu une telle chose au lieu de dire Dieu l'a ainsi ordonné.

Après avoir établi avec S. Augustin , studieux ben Kiber , non-seulement que la fortune ne règle pas le sort des hommes , qu'il n'y a aucun hazard , & que le pouvoir des destins est une vision chimérique des Poëtes , je suis bien éloigné de croire à cette liberté d'indifférence dont tu parois si fort le partisan. S'il est vrai , comme il l'est évidemment , qu'il n'arrive rien sans la volonté & la permission de Dieu , il s'ensuit nécessairement que nous sommes prédestinés , & qu'une détermination immuable règle toutes nos actions.

160 LETTRES CABALISTIQUES ,

Car la préscience de Dieu ne peut-être fautive ; cela est impossible , contraire à la nature de Dieu : il faut que ce que l'Etre suprême a prévu arrive nécessairement. Or , il a prévu toutes les choses de toute éternité , tout lui ayant été également connu dans tous les tems , & son essence n'admettant aucun accroissement de connoissance & de perfection : donc toutes les choses deviennent absolument nécessaires , & les hommes sont déterminés au bien , au mal , suivant qu'il a plu à Dieu , en les créant , de les ranger dans le nombre des prédestinés , ou dans celui des damnés. Saint Augustin ne cherche point à adoucir ses expressions dans une matiere aussi délicate ; il dit (1) en termes précis *qu'avant la création du ciel & de la terre , Dieu avoit prédestiné par ses jugemens secrets un grand nombre d'hommes à la mort éternelle.* Le même Pere de l'Eglise examine dans plusieurs autres endroits les mysteres de la prédestination absolue (2). *D'où vient dit-il , les enfans qui*

(1) *Attamen mors peccatorum pessima illorum, inquam, quos antequam faceres cœlum & terram secundum abyssum judiciorum tuorum occultorum, semper autem iustorum, præscivisti ad mortem æternam: quorum dinumeratio nominum & meritorum pravorum apud te est.* August. Lib. Soliloq. Cap. XXVII. num. 4.

(2) *Cur ergo in regnum Cœlorum, non accepto re-*
n'ont

n'ont pas reçu le Baptême , n'entreront-ils pas dans le Royaume des Cieux ? Dèpendoit-il d'eux de naître d'un pere & d'une mere Chrétiens , plutôt qu'infidèles ? D'ailleurs , si l'on fait attention aux parens , il arrive quelquefois que les enfans des Chrétiens sont privés du Baptême par des morts subites & imprévues , au lieu que quelques-uns des Payens sont ap-
lés à la possession des plus grands biens ,

generationis lavacro , parvulus nullus intrahit ? num quidnam ipse sibi parentes infideles , vel negligentes , de quibus nasceretur . . . Si parentum adtenderis mala , sunt illa quorum filii repentinis mortibus sine Christi Baptismate perierunt , bona verum illa , quorum filii per Christianorum aliquam potestatem ad sacramenta Ecclesiæ pervenerunt , & tamen providentia Dei , cui nostri capelli numerati sunt , sine cujus voluntate non cedit passer in terram , quæ nec fato premitur , nec fortuitis casibus impeditur , nec ulla iniquitate corrumpitur , ut renascantur ad hæreditatem cœlestem non consulit omnibus parvulis filiorum suorum , & nonnullis consulit etiam parvulis impiorum ? Iste infans , de fidelibus conjugatis ortus , lætitiæ parentum susceptus , matris vel nutricis somnolentia suffocatus , fit extorris & expers fidei suorum : ille infans de sacrilego stupro nascitur , crudele timore matris exponitur , alienorum misericordi pietate colligitur , eorum Christiana solitudine baptizatur , fit æterni consors , & particeps regni. Ista cogitent , ista considerent , his audcant dicere Deum vel acceptorem in sua gratia personarum , vel remuneratorem præcedentium meritorum. S. August. ad Sixtum , Edit. Paris 1679. opera & studio Monachorum Ordinis S. Benedicti à Congregatione S. Mauri , Epist. 194. Tom. II. pag. 725.

162. LETTRES CABALISTIQUES,

parce qu'une occasion favorable pour eux les fait passer sous la puissance de quelque Chrétien. La Providence de Dieu qui connoît le nombre de nos cheveux, sans la volonté duquel le plus petit oiseau de la terre ne meurt point, qui n'est pas sujette aux loix du destin, qui n'est jamais conduite par la fortune, & qui ne sauroit commettre rien d'inique, n'a pas voulu que tous les enfans des justes fussent sauvés, & a voulu faire miséricorde à plusieurs de ceux des impies. Un jeune garçon né d'un mariage légitime, qu'une mere ou qu'une nourrice étouffe malheureusement pendant la nuit, est réprouvé, & la foi de ses parens ne lui sert de rien. Un autre enfant, formé par l'adultere, exposé en naissant par la cruauté de sa mere, est élevé par des gens charitables qui ont pitié de son sort, & le font baptiser : quoiqu'étranger, il est reçu dans le corps & devient citoyen du Royaume céleste. Que ceux, qui disent que Dieu est obligé de donner ses grâces à tout le monde, & de récompenser le mérite de toutes les bonnes actions, pensent à ces choses, & les considèrent attentivement ! Il faut avouer (1)

(1) *Nimiae vanitatis & cæcitatibus sunt, si etiam his consideratis nondum dignantur exclamare nobiscum : O altitudo divitiarum, sapientiæ & scientiæ Dei ! quam inscrutabilia sunt judicia ejus & investigabiles viæ ejus ! Non itaque misericordiæ*

qu'après les avoir murement examinées , ils seront bien aveugles ou bien orgueilleux , s'ils ne s'écrient avec nous : O ! grandeur des richesses de la science & de la sagesse divine ! Combien impénétrables ne sont pas ses jugemens ? Qu'ils cessent donc de combattre les miséricordes gratuites de Dieu & qu'ils n'ayent plus la folie de vouloir trouver à redire à ses décisions , & de condamner sa conduite , parce que dans le même cas , dans la même occasion il sauve l'un & damne l'autre. Que répondront les adversaires de la prédestination absolue , à l'exemple que l'Ecriture nous fournit dans Rebecca ? Elle étoit enceinte de deux enfans : l'aîné fut prédestiné dès le ventre de sa mere à être le serviteur du cadet. Ces deux enfans n'avoient pu avant leur naissance faire aucun bien

gratuitæ Dei pertinacissimâ adversentur insania. . . nec de inscrutabilibus judiciis ejus audeant judicare : cur enim in una eademque causa super alium veniat misericordia ejus , super alium maneat ira ejus.

Qui enim sunt isti qui respondeant Deo ? quando quidem ille Rebeckæ habenti geminos ex uno concubitu Isaac patris nostri , cum illi nondum nati nihil egissent boni vel mali , ut secundum electionem propositum ejus maneret , electionem scilicet gratiæ , non debiti , electionem qua eligendos facit ipse , non invenit , non ex operibus , sed ex vocante dicit , minori servitutum esse majorem. Id. ibid.

164 LETTRÈS CABALISTIQUES ,
*ou aucun mal , & cependant Dieu répand
sur l'un des graces dont il prive l'autre.*

Cette dernière preuve de S. Augustin , studieux ben Kiber , est plus essentielle que la première , puisqu'elle est puisée dans le Livre qui regle la foi de toutes les différentes Sectes Chrétiennes , celle de la réprobation des enfans morts sans Baptême étant réjettée par les Protestans.

Ce Pere de l'Eglise est encore aussi précis dans plusieurs autres endroits sur la prédestination absolue & sur la détermination nécessaire des hommes. Je pense que la raison & la bonne Philosophie se réunissent ensemble pour autoriser son sentiment : car enfin y a-t'il rien de si absurde , que d'admettre un Dieu qui apprend aujourd'hui ce qu'il ignoroit hier ? C'est pourtant-là que conduit le dogme de la liberté d'indifférence. Ou Dieu à prévu tout ce qui devoit arriver , ou il ne l'a pas prévu. S'il l'a prévu , sa nature parfaite ne permet pas qu'il se puisse tromper ; & s'il ne l'a pas prévu , il ne connoît donc pas l'avenir , il y a des choses qui lui sont cachées.

La préscience , repondent les partisans de la liberté d'indifférence , ne contraint point la volonté ; Dieu connoît quel parti elle prendra , sans la for-

cer à le prendre. A cela je reponds, studieux ben Kiber, ce que dit le Physicien dont tu m'as parlé dans ta Lettre (1). *Il n'est pas question de savoir si la prescience nous pousse indispensablement à une action malgré nous. Contraindre la volonté est une contradiction, il s'agit seulement de décider si le contraire de ce que Dieu a prévu, peut arriver. Or, comme cela est impossible, ce que Dieu a prévu devient nécessaire, puisque sa prévoyance est infallible.*

Ce n'est pas Dieu qui nous pousse au mal, c'est nous qui nous y portons. Dieu a prévu que nous nous y porterions, cela arrivera sûrement; mais c'est notre faute qui fonde sa prévoyance infallible, & non pas sa prévoyance infallible qui cause notre faute. Je fais sûrement qu'un homme qui prendra de l'arsenic s'empoisonnera; je vois certainement que ceux qui en mangeront mourront: suis-je la cause de leur

(1) Respondent præscientiam hanc non cogere voluntatem, neque esse causam determinationis; sed de his non agitur, voluntas non cogitur. Sed ubi Deus quid prævidet, quomodocunque de divina præscientia ratiocinemur, contrarium esse non potest; id est, est impossibile, & ideo necessarium illud est, quod fuit prævisum: hæc enim est ipsa necessarii definitio. G. J. 's Gravesande Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens, Cap. XII, pag. 60.

mort ? De même Dieu connoit de tout tems qu'un homme commettra une mauvaise action. Il ne se trompe point ; il ne sauroit se tromper. Cet homme la commettra certainement, mais ce n'est point la prescience de Dieu qui contrainst sa volonté ; il n'y a aucune fatalité qui influe sur sa conduite. *Ceux qui admettent la fatalité*, dit (1) le même Physicien, *n'attribuent pas nos actions à nos idées, dans lesquelles seules réside la persuasion ; mais à une cause mécanique, laquelle entraîne en même-tems avec soi la détermination de notre volonté de manière que nous n'agissons pas parce que nous le voulons, mais que nous voulons parce que nous agissons. C'est-là la vraie différence entre la liberté & la fatalité. Je m'étonne, studieux ben Kiber, que tu n'aies pas pris garde à la distinction que fait ce Physicien : tu te ferois apperçu que ceux qui nient la liberté d'indifférence, sont bien éloi-*

(1) Qui fatum admittunt, non ideis nostris, in quibus solis persuasio querenda est, actiones nostras, tribuunt, sed causæ mechanicæ, quæ eadem causa etiam nostræ voluntatis determinatorem secum trahit ; ita ut non agamus, quia volumus, sed velimus, quia agimus : hæcque est distinctio inter libertatem & fatum. G. J.'s *Gravésande Introductio ad Philosophiam, Metaphysicam & Logicam continens*, Cap. XII. pag. 11.

gnés de croire que ce soit Dieu qui nous predestine au mal , qui nous incite aux mauvaises actions. On peut reprocher ces erreurs aux partisans de la fatalité ; mais les autres n'attribuent nos actions bonnes ou mauvaises qu'à nos idées , dans lesquelles seules réside la persuasion. S. Augustin pense la même chose que ce Philosophe , & l'on ne peut condamner le Moderne ; sans faire le procès à l'Ancien. *Quoique Dieu , dit ce Pere de l'Eglise (1) , prévoie quelles seront nos volontés , il ne s'ensuit pas de-là que nous n'ayons plus de volonté ; car lorsque vous voulez devenir heureux & que vous travaillez*

(1) Quamobrem quamvis præsciat Deus. nostras voluntates futuras , non ex eo tamen conficitur ut non voluntate aliquid velimus , nam & de beatitudine quod dixisti , non abs reipso beatum fieri ita dixisti , quasi hoc ego negaverim ; sed dico cum futurus es beatus , non te invitum , sed volentem futurum. Cum igitur præscius Deus sit futuræ beatitudinis tuæ , nec aliter aliquid fieri possit quam ille præscivit , alioquin nulla præscientia est , non tamen ex eo cogimur sentire , quod absurdissimum est & longe a veritate seclusum , non te volentem beatum futurum : sicut autem voluntatem beatitudinis , cum esse cœperis beatus , non tibi aufert præscientia Dei , quæ hodieque de tua futura beatitudine certa est ; sic etiam voluntas culpabilis , si qua in te futura est , non propterea voluntas non erit , quoniam Deus eam futuram esse præscivit. S. Aug. de libero Arbitrio, Lib. 3. Tom. I. pag. 613. num. 7. Edit. Paris. 1679.

168 LETTRES CABALISTIQUES,
*pour cela, ce n'est pas malgré vous. Il étoit
pourtant sûr que vous le deviendriez & que
vous travailleriez à l'être, si Dieu avoit
prévu que vous le seriez, puisque la pré-
voyance de Dieu ne sauroit être fautive.
Il seroit pourtant ridicule de conclure de-
là que c'est malgré vous que vous serez
heureux : or, tout de même que la volonté
d'être heureux ne vous est point enlevée
par la prescience, de même l'inclination
que vous avez au péché ne vous est point
donnée, parce que Dieu a prévu que
vous auriez cette mauvaise inclination.*

Voilà, studieux ben Kiber, où il faut
rapporter la distinction que fait s'Grave-
sande entre la fatalité & la volonté. Ne
condamnes donc plus aussi aisément
ceux qui soutiennent qu'il n'est point
de liberté d'indifférence, & pense,
ainsi que Saint Augustin, que quoique
Dieu ne soit pas l'auteur du mal, il est
cependant certain qu'il y a une prédes-
tination absolue qu'il est impossible aux
hommes d'éviter ; l'expérience confir-
me tous les jours la vérité de cette opi-
nion. Je te salue.

Porte-toi bien.



LETTRE XXXV.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak.

IL arriva hier , sage & savant Abukibak , dans nos infernales demeures , un Roi Indien ; il étoit accompagné de plus de deux cens de ses sujets , qu'on avoit immolés sur son tombeau. Parmi ces victimes infortunées , & dévouées à la grandeur & à la majesté du Trône , il y avoit des femmes , des enfans , des hommes dans l'âge viril & des vieillards. Le successeur du Monarque mort avoit cru devoir lui composer une maison , dans laquelle se trouvaient tous les domestiques qui le servoient pendant sa vie.

Juges , sage & savant Abukibak , de la surprise de ce Roi , lorsqu'il arriva dans ce séjour. Celle de ses esclaves fut beaucoup moindre : ils ne s'attendoient pas d'avoir dans ce monde un sort plus heureux que dans l'autre ; ils pensoient d'être éternellement destinés à se soumettre aveuglement aux volontés d'un Tyran cruel , barbare , orgueilleux , insolent , & qui ne regardoit les hommes

que comme des créatures que la Nature avoit produites uniquement pour le servir, & pour être le jouet de ses caprices. Dès que ce Monarque Indien eut passé la fatale porte de nos prisons, il devint aussi humble & aussi rampant qu'il étoit vain & orgueilleux peu de tems auparavant. Il se jeta aux genoux de Belzébut, il le pria de vouloir ne point le placer dans le même endroit que les autres. *N'aurez-vous point d'égard, lui disoit-il, noble & puissant Belzébut, au rang que j'occupois dans le monde? Ne ferez-vous aucune distinction entre moi & ces misérables esclaves qu'on a immolés pour*

» *me servir? J'en ferai une très-confide-*
 » *rable, répondit Belzébut, & je vais*
 » *te mettre dans un lieu bien plus in-*
 » *commode que celui que je destine*
 » *pour ces Indiens, dont tu as causé la*
 » *mort, & que tu as persécutés & trai-*
 » *tés inhumainement pendant toute ta*
 » *vie. Dis-moi, misérable, est-ce que*
 » *tu te figurois d'être d'une espece dif-*
 » *férente de celle des autres hommes?*
 » *Remarquois-tu en toi quelque parti-*
 » *cularité, qui dût te faire croire que*
 » *tu n'étois pas semblable en tout au*
 » *dernier de tes sujets? Avois-tu qua-*
 » *tre yeux, six bras, huit jambes? Ton*
 » *corps étoit-il organisé d'une maniere*
 » *plus parfaite que le sien? Ton esprit*

» étoit-il plus pénétrant ? Dévoilois-tu
 » les myſteres de la Nature ? Connoiſ-
 » ſois-tu les ſecrets qui ſont cachés aux
 » autres mortels ? Parles. Tu ne réponde
 » point , la honte & la confuſion te
 » couvre le viſage. Il falloit être hon-
 » teux lorſque tu vivois , des excès où
 » tu te portois ; cela t'aurois été utile.
 » Dis-moi , Prince orgueilleux , d'où
 » vient n'as-tu jamais daigné réfléchir
 » ſur toi-même ? Tu avois tous les
 » moyens de connoître la vertu , il dé-
 » pendoit de toi de la trouver , & tu
 » n'as pas voulu la chercher. Tu t'es
 » livrés tout entier à ta vanité & à tes
 » plaiſirs. Tu te regardois comme une
 » Divinité, tu insultois par ton faſte les
 » Dieux que tu ſervois , & auxquels tu
 » t'égalois dans le fond du cœur. Toute
 » la Nature ſembloit avoir été créée
 » uniquement pour t'obéir. Un objet
 » t'incommodoit-il , on l'éloignoit de
 » tes yeux ; un homme , quelque ver-
 » tueux qu'il fût , n'avoit-il pas le don
 » de te plaire , on le chaffoit , croyois-
 » tu avoir quelque léger ſujet de te
 » plaindre d'un de tes ſujets , une mort
 » prompte te délivroit d'un mortel
 » odieux. Mais toi , en privant les au-
 » tres de la vie , étoit-il poſſible que tu
 » fuſſes aſſez inſenſé pour te figurer que
 » la tienne ſeroit éternelle ? Les mala-

172 LETTRES CABALISTIQUES,

» dies auxquelles la Nature t'avoit assu-
 » jetti , ne te rappelloient-elles pas ton
 » état naturel ? La raison , le bon sens ,
 » si tu avois voulu les écouter , ne te
 » crioient-ils pas sans cesse : *Roi ! La*
 » *mort ne respecte point les Souverains ,*
 » *elle viendra un jour t'arracher de ton*
 » *Trône ; tout ton pouvoir & ta gran-*
 » *deur ne sauroient l'arrêter ? Tu n'es ,*
 » *ainsi que les autres hommes , qu'un foi-*
 » *ble mortel , que le moindre déränge-*
 » *ment peut détruire dans un instant.*
 » *Une goutte d'eau qui tombe dans le*
 » *cerveau ; un peu d'air , renfermé dans*
 » *les entrailles ; une pierre presque insen-*
 » *sible , placée dans les reins ; cinquante*
 » *autres maux menacent tes jours. Crois-*
 » *tu que tu ayes le pouvoir de t'en garan-*
 » *tir ? As-tu le moyen , lorsque tu en es ar-*
 » *teint , d'y apporter des remèdes assurés ?*
 » *Sais-tu te rendre une santé plus vigou-*
 » *reuse , que celle que tu possédois avant ta*
 » *maladie ? Si tu n'as ni ce pouvoir , ni*
 » *cette science , pense donc que tu es hom-*
 » *me , & juges combien la vie doit être*
 » *chère à un autre , par le cas que tu fais*
 » *de la tienne. Quoi ! tu sacrifies des*
 » *gens , sur lesquels tu n'as d'autres avant-*
 » *age que ceux que t'as donnés le ha-*
 » *zard ; tandis qu'eux en ont plusieurs*
 » *de bien plus respectables , & qu'ils ne*
 » *doivent qu'à eux-mêmes ! Le sort te fit*

» *naître Roi : l'étude , l'application , la*
 » *constance , la fermeté , le courage , les*
 » *rendit bons & vertueux. Autant que la*
 » *vertu est au-dessus de la naissance , au-*
 » *tant un sujet sage & rempli de probité ,*
 » *est au-dessus d'un Roi qui n'a d'autre*
 » *mérite que sa grandeur.*

» Voilà les discours que te faisoient la
 » raison & la lumière naturelle ; mais tu
 » fermois tes oreilles pour ne point les
 » ouir. Tu étois aussi insensé qu'un hom-
 » me , qui , marchant dans un chemin ra-
 » boteux & entouré de précipices , fer-
 » meroit les yeux , & craindroit d'être
 » éclairé par le soleil. Tu n'es pas le seul
 » Prince , qui ait agi d'une manière aussi
 » absurde. L'amour propre aveugle ai-
 » sément ceux qui sont sur le Trône , &
 » dans le lieu où je vais t'envoyer , tu
 » trouveras un grand nombre de ces Ty-
 » rans superbes & cruels. Mais avant
 » d'aller te charger des fers qui te sont
 » destinés , il faut que tu subisses le sort
 » de ceux , qui , comme toi , ont mé-
 » prisé les autres hommes. Tu dois ré-
 » pondre à toutes les questions qu'on
 » te fera , & écouter les reproches de
 » tous ceux qui ont droit de se plaindre
 » de ta conduite. Vous , Esclaves , con-
 » tinua Belzébut , demandez à votre
 » ancien maître, aujourd'hui votre égal,
 » & même votre inférieur, tout ce que
 » vous haïrez. «

174 LETTRES CABALISTIQUES,

Je profiterai, répondit un Vieillard, de la liberté que vous m'accordez. Dis-moi donc, poursuivit-il en s'adressant au Monarque Indien, pourquoi, après m'avoir disgracié deux ans avant ta mort, et banni de ta ville capitale, n'as-tu ordonné qu'on me fit mourir que dans le moment que tu allois expirer ? Le Vieillard ayant cessé de parler, Belzébut dit au Souverain : » réponds sans mentir, » car nous avons le droit de lire dans » les cœurs. Et si tu déguises ta pensée, pour te punir de tes mensonges, » j'ordonnerai qu'on te fasse avaler dix » tasses de plomb fondu. » Je te bannis, repartit le Roi, honteux de l'aveu qu'il étoit obligé de faire, parce que ta vertu m'étoit à charge depuis long-tems. Lorsque je te choisis pour mon Ministre, j'avois cru trouver un homme qui iroit toujours au-devant de mes souhaits ; cependant tu avois quelquefois la fermeté de me représenter les fautes dans lesquelles je tombois. Cette liberté, que je regardois comme une audace insupportable, t'attira ma haine. Je résolus de me défaire de toi ; mais je n'osai pourtant te faire mourir, parce que je craignois de déplaire à une de mes favorites qui te protegeoit. En faveur de l'amour que j'avois pour elle, je te laissai la vie, je t'exilai sous de vains prétextes, et tant

que je vécus , je consentis que tu vécusses tranquille dans la retraite ; mais lorsqu' je sentis que ma mort approchoit , il me vint dans l'esprit qu'ayant été le témoin de toutes mes foiblesses , que m'ayant connu plus particulièrement qu'aucun autre de mes sujets , dès que je serois mort , tu ne manquerois pas de flétrir ma mémoire , & de découvrir ce que la crainte t'obligeoit à tenir caché pendant que je vivois. J'ordonnai qu'on t'immolât sur mon tombeau , pour me servir de premier Ministre dans ce monde.

» Tu n'avois donc point d'autre raison , dit Belzébut , pour chasser de ton palais le plus honnête homme qu'il y eût. Hé quoi ! misérable , tu étois aussi méchant que le plus mauvais des Diables mes sujets. Tu ne te contentois pas d'aimer le vice , tu haïssoit la vertu , uniquement parce que tu n'en pouvois souffrir l'éclat. Regardes quel étoit ton caractère , tu persécutois & tu détestois les gens de probité , non parce que tu craignois que leurs bonnes qualités pussent te nuire , mais à cause des reproches secrets que ta conscience te faisoit , en te rappelant la différence qu'il y avoit de ta façon de penser à la leur. Tu connoissois si clairement que ta conduite étoit in-

176 LETTRES CABALISTIQUES,

» juste , tyrannique , insupportable , que
 » la crainte qu'on ne divulgât un jour
 » toutes tes mauvaises actions , te fit ré-
 » soudre à donner la mort à ce Vieil-
 » lard. Il est vrai que tu dis que tu ne
 » lui avois laissé la vie que par complai-
 » sance pour une de tes favorites ; tu
 » faisois donc pour une maîtresse ce que
 » tu n'aurois pas fait par un principe
 » d'honneur & de probité. Je vais ,
 » pour te combler de confusion , te fai-
 » re connoître si celle que tu idolâtrois
 » aussi éperdument , méritoit ta ten-
 » dresse. Réponds-moi , Fatime , con-
 » tinua Belzébut en s'adressant à une des
 » femmes qu'on avoit immolées. Ai-
 » mois-tu ce Roi véritablement ? » Non ,
 dit la favorite , je le haïssois au contraire.
*Et comment aurois-je pu avoir pour lui
 une véritable tendresse ? Je connoissois tous
 ses défauts , sa cruauté m'épouvan-
 toit , son orgueil m'étoit insupportable , sa mau-
 vaise foi me faisoit horreur. Mais je me
 contraignois , je tâchois de surmonter ma
 haine. La vanité d'être aimée du Souve-
 rain m'aidoit à vaincre mon dégoût , le
 sceptre chez lui me tenoit lieu de toutes les
 vertus , j'aimois cette pompe vaine , qui
 suit toujours les Monarques , ce pouvoir
 absolu , dont il me faisoit la dépositaire ,
 & cette foule de courtisans qui l'environ-*
 noit ,

noit, & qui me respectoit par rapport à
 lui. Si ces grandeurs, ces honneurs & ces
 biens avoient pû lui manquer, je l'eusse
 abandonné dans l'instant. » Tu lui jurois
 » cependant, reprit Belzébut, un amour
 » & une fidélité éternelle. « Il falloit
 bien, repliqua Fatime, que je le trom-
 passe. Je ne pouvois conserver sa tendresse
 que par ma dissimulation. Combien de
 fois, s'il avoit pû lire dans mon cœur,
 lorsque je l'accablois de caresses, y auroit-
 il vu le mépris le plus grand & l'aversión
 la plus forte ? Quelquesfois même j'avois
 peur de n'être point assez maîtresse de
 mes mouvemens, je craignois qu'il ne dé-
 mêlât la vérité à travers les artifices que
 j'employois : j'avois alors recours à une
 maladie imaginaire, j'attribuois ma tris-
 tesse & mon chagrin à des maux que me
 causoit la haine que j'avois pour lui.

» Si tu haïssois autant le Roi que tu
 » le dis, repliqua Belzébut, pourquoi
 » as-tu voulu être mise au nombre des
 » femmes qu'on a immolées sur son
 » tombeau ? Il auroit dépendu de toi
 » de conserver ta vie, puisqu'en mou-
 » rant il avoit ordonné qu'on te laissât
 » maîtresse de ton sort «

Le même motif, répondit Fatime, qui
 m'avoit obligé à me contraindre lorsque je
 vivois, m'a déterminée à mourir. Un Bon-

178 LETTRES CABALISTIQUES ,

ze m'avoit persuadée qu'en m'immolant sur le tombeau du Roi défunt , je redeviendrois encore sa favorite dans ce Monde. Cette idée s'étoit emparée de mon imagination. Je croyois d'être encore servie après ma mort par une foule d'esclaves , de voir une Cour brillante s'empresse à prévenir mes desirs. L'ambition & la vanité ne m'ont pas laissé balancer sur le choix du parti que j'avois à prendre , d'un côté persuadée de l'assurance que le Bonze me donnoit en mourant , je redevenois favorite d'un Souverain , de l'autre , en vivant j'étois réduite à l'état d'une simple particulière. J'avois la douleur de voir une autre femme occuper auprès du nouveau Roi celui que j'avois eu auprès du défunt. Trouvez-vous extraordinaire que j'aye voulu être immolée ? Ah ! si j'avois su ce qui m'arrive , je me serois bien gardée de mourir.

Je suis charmé , dit le Monarque Indien , en jettant un regard terrible sur Eatime , que le Bonze dont tu te plains , t'ait séduite & trompée. Il m'a vengé de ta perfidie & de ta dissimulation. Il a » augmenté ton suppliee , repartit Bel- » zébut , au lieu de te servir ; car cette » femme , de la mort dont tu te félicites , fera le principal instrument de » ta punition. J'ordonne qu'elle soit

» enchaînée avec toi dans le même ca-
 » chot , afin qu'elle te reproche fans
 » cefse tes crimes , & que tes peines
 » & tes fupplices foient accrus par ce
 » que tu eus de plus cher autrefois ,
 » Quant à elle , elle trouvera dans ta
 » compagnie & dans ta vûe la punition
 » de fon ambition démefurée. Abandon-
 » née de ces grandeurs auxquelles elle
 » immoloit toute fa haine , elle la ral-
 » lumera à préfent , & cette antipathie
 » lui rongera éternellement le cœur.
 » Déteftez-vous donc mutuellement ;
 » & faites dans les Enfers ce que vous
 » auriez fait fur la terre , fi vous vous
 » étiez mieux connus.

- » Le Vieillard fera condamné à une
 » peine plus douce , en faveur des bon-
 » nes qualités qu'il eut ; mais pour le
 » punir d'avoir cherché à conferver fa
 » faveur par le fecours de la concubine
 » de fon Souverain , & d'avoir rava-
 » lé la vertu & la probité jufques à
 » les faire ramper devant une orgueil-
 » leufe favorite , il fera obligé tous les
 » huit jours d'aller vous voir pendant
 » un quart d'heure dans votre cachot ,
 » & de confiderer quel étoit le maître
 » dont il s'eftimoit heureux d'avoir la
 » confiance , & quelle étoit la créature
 » qu'il avoit choifie pour l'aider à la
 » conferver. ic pp

Dès que Belzébut eut prononcé cet arrêt , il fut mis en exécution.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en *Belzébut*.

LETTRÉ XXXVI.

Bén Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE continue toujours , sage & savant Abukibak , à m'appliquer , le plus qu'il m'est possible , à la recherche de tout ce qui peut orner mon esprit. Je lis les Ouvrages des plus grands Philosophes , & pour délasser quelquefois mon imagination , fatiguée par l'application , je parcours les relations des plus célèbres voyageurs. Rempli d'idées Philosophiques , je m'en sers utilement à examiner les mœurs , les loix , les coutumes & les Religions des différens peuples.

Il y a quelques jours que je tombai , en ouvrant un Livre , sur la croyance de la Métempfycofe , reçue chez tous les Indiens. Je vis avec plaisir que les hommes , à quelque chose près , pensent souvent de la même manière , quoiqu'il paroisse d'abord qu'ils ont des sen-

timens très-oppoſés. Ne ſemble-t'il pas qu'entre la façon de penſer d'un Européen & celle d'un Indien , ſur l'état des ames après la mort , il y ait une différence infinie ? Cependant , ſi l'on conſidere attentivement l'opinion de l'un & celle de l'autre , on verra qu'elle ſont très-reſſemblantes , qu'elles admettent les mêmes principes , & qu'elles viſent au même point.

Les Indiens prétendent que les ames , qui , en ſortant de ce Monde , ſont entièrement purgées de toutes les ſouillures , vont dans un ſéjour délicieux , où elles reſtent pendant toute l'éternité ; voilà le Paradis des Européens. Ils diſent encore que celles à qui il reſte quelques taches , retournent animer d'autres corps , juſques à ce qu'elles ſoient parfaitement pures & nettes ; voilà le Purgatoire. Ils ajoutent que ſuivant les crimes qu'elles ont commis , elles paſſent dans des corps plus ou moins commodes & honorables ; voilà les différens degrés de ſouffrance qu'il y a dans le Purgatoire. Voyons à préſent ſi l'eſſet que produit la croyance des Indiens , eſt le même que celui qu'opere celle des Européens.

La crainte d'une punition , momentanée à la vérité , mais cependant très-rigoureuſe , oblige beaucoup de gens

182 LETTRES CABALISTIQUES,

à se contraindre. Elle est utile à la Société, à ce que prétendent les Européens. *Un homme, disent-ils, qui croit qu'une certaine faute ne sera point punie, ne craint gueres de la commettre.* Les Indiens retirent la même utilité de la croyance de la Métempsychose. Un péché, qui met un Italien, ou un Espagnol pour deux ans en Purgatoire, oblige un ame Siamoise de passer dans le corps d'un perroquet, ou d'un canari. Une faute, qui est punie en Europe par mille ans de Purgatoire, force un Indien à devenir consécutivement deux ou trois fois cheval de poste, ou hardielle de fiacre. Il reste à savoir si la crainte de ce dernier supplice ne doit point produire autant de frayeur, que celle du Purgatoire.

Un homme, qui décidera cette question du premier coup d'œil, prononcera sans doute en faveur du système Européen : mais s'il l'approfondit, s'il en pénètre toutes les parties, il verra que l'Indien est pour le moins aussi capable d'effrayer l'imagination. Quand une ame est en Purgatoire, il est mille moyens pour la soulager ; les prières des Moines, les aumônes qu'on leur fait, les indulgences, &c. toutes ces choses diminuent, & même finissent le tourment qu'elle souffre. Pour

dix ou douze écus, il est peu de Prêtres qui ne prennent sur eux de la délivrer de ses peines, ou du moins les rend-t'il si légères, que leur rigueur est très-aisée à supporter.

Supposons qu'une ame soit condamnée à rester pendant dix ans au milieu des flammes, six Litanies, trois Pseaumes Pénitentiaux diminuent la moitié de l'ardeur de ses flammes. Le gain d'une ou deux indulgences, appliquées à l'ame patiente, font encore un plus grand effet. Si à tous ces soulagemens on ajoute ceux que peuvent procurer une Grande-Messe, voilà une ame, qui au milieu des flammes n'en sentira presque point l'ardeur; elle sera dans le feu le plus violent, comme un poulet qu'on fait réchauffer au Bain-Marie, & qui n'est pénétré que d'une chaleur douce & humide. Cette punition devient alors bien légère, & n'est gueres capable d'épouvanter par la crainte qu'elle doit inspirer.

Mais l'ame d'un Indien, qui passe dans le corps d'un cheval de poste, ne peut esperer aucun soulagement. Les Brames prioient en vain Samonocodom, ils offriroient inutilement dix moutons en sacrifice, l'impitoyable postillon n'en donneroit pas un coup de fouet de moins, & son éperon ne peut

184 LETTRES CABALISTIQUES ;
être émoussé par le chant de tous les
Bonzes. Il faut que l'âme effuye dans
son entier la peine où elle a été con-
damnée.

Pour être délivré du Purgatoire In-
dien , il n'est qu'un seul moyen , c'est
celui de vivre en honnête homme lorf-
qu'on est dans ce Monde. Un Euro-
péen, qui pendant sa vie a mérité de
brûler pendant dix ans , s'il est riche ,
s'embarrasse peu de son sort après sa
mort : il prend seulement la précaution
d'ordonner dans son testament un nom-
bre de prieres. Il faudra bien que le
feu du Purgatoire s'éteigne pour lui ,
chaque Grande-Messe produit autant
d'effet qu'une pompe , qui jette dans
un quart-d'heure trois cens sceaux
d'eau.

Consideres, sage & savant Abukibak,
que le sentiment des Indiens est cent
fois plus utile au bien de la Société ,
puisqu'il soumet également les riches &
les pauvres aux peine de la Métempy-
cose , & qu'en Europe le Purgatoire
n'est à craindre que pour ceux qui sont
dans l'indigence. On diroit qu'on a
dans le lieu expiatoire les mêmes mœurs
& les mêmes maximes qu'en France.
Dans ce pays un homme , qui a des tré-
sors considerables , est assuré d'être
beaucoup plus respecté , chéri & re-
cherché ,

cherché , qu'un autre qui n'a pour lui que la vertu & le mérite. Un pauvre misérable, qui n'a pas de quoi faire boire & chanter les Prêtres , effuye nécessairement les dix ans de peines auxquelles il a été condamné , pendant qu'un Fermier-général pour la somme de mille livres , employées en Pseaumes , Messes & Antiennes , obtient une rémission pour dix mille ans. Cela est absurde , & je n'hésite pas à dire que si la croyance du Purgatoire est utile au bien de la Société , il falloit l'établir à la manière des Indiens , & le placer dans le corps de certains animaux.

Si l'on introduisoit cette croyance en Europe , on verroit bien-tôt la tranquillité & la paix succéder aux troubles & à la discorde ; les divisions qui agitent depuis si long-tems les Théologiens , cesseroient sans doute. Lorsqu'un Jésuite injurie , outrage , calomnie quelqu'adversaire de la Société , il regarde cela comme une peccadille ; s'il commet cent fois la même faute , il est assuré après sa mort de n'en être point puni. Chacun de ses confreres lui fait présent de deux ou trois *Oremus* pour le moins ; & le voilà en Paradis. Il traverse le feu du Purgatoire avec autant de vitesse , & avec aussi peu de dommage , que ces polissons qui sautent au travers de ces

feux qu'on allume dans les jours de réjouissance. Il faudroit qu'il fût bien timide ou bien imbécille pour se contraindre & pour ne pas épancher sa bile, puisqu'il a si peu à craindre.

Si une ame, sortant du College de Louis le Grand, ou de la Maison Professe, alloit s'enfermer dans le corps de quelque miserable rosse; & si le même Réverend Pere, qui pendant trente années a persécuté nombre d'honnêtes gens à Paris, s'y promenoit pendant quinze attelé avec quelqu'autre de ses confreres au timon d'un Fiacre, on verroit alors les Jésuites plus modérés. Chaque fois que quelques-uns d'eux passeroient sur le Pont-neuf, & qu'ils verroient les cochers des Fiacres fouetter impitoyablement leurs rosses, ils ne manqueroient pas de dire: *Soyons honnêtes gens, évitons de médire, de déchirer à tort & à travers tous ceux que nous n'aimons point, de mentir effrontément. Peut-être que l'ame de notre Pere Caraffe est dans le corps de ce cheval blanc, & celle du Pere Maimbourg dans celui de ce gris pommelé. Qui sait si celle du cocher n'a pas autrefois animé le corps de quelque Janséniste. A la façon impitoyable dont il traite ces pauvres animaux, je serois tenté de le croire. Il agit sans doute par les mouvemens secrets & par les impres-*

LETTRE XXXVI. 187.

fions d'une haine, dont il ignore la source & l'origine. C'est-là cette réminiscence, dont Platon a parlé si souvent. Evitons donc de devenir cheval de Fiacre, & craignons sur-tout de ne tomber entre les mains de quelques postillons ou cochers, dont les ames ayent été autrefois Jansénistes. Songeons que le crédit, que les prières de toute notre Société ne pourroient nous garantir d'un seul coup de fouet, ni nous procurer une poignée d'avoine. Si nous voulons éviter la Métempsychose, soyons honnêtes gens. Il est vrai que cela semble être incompatible avec l'habit que nous portons : mais enfin que ne doit-on pas tenter de faire pour éviter le sort qui nous menace ?

La croyance de la Métempsychose ne seroit pas moins utile aux Jansénistes qu'aux Jésuites : elle produiroit sans doute sur les premiers le même effet que sur les derniers. Un *Appellanti* & *Réappellanti*, qui verroit un dogue enchaîné dans sa loge, à qui l'on donneroit des coups de vergè dès qu'il voudroit abboyer pendant le jour, ne manqueroit pas de dire : *Il y a sans doute dans le corps de ce dogue l'ame de quelque Janséniste outré. Je vois que les mouvemens de ce chien & les peines qu'il essuye, sont conformes au Purgatoire que les gens désintéressés établissent pour mes*

Confreres. Ce dogue a la permission d'aboyer pendant la nuit , parce qu'alors ses aboyemens mettent en sûreté la maison du maître ; mais il ne se contente pas de japper pendant les ténèbres , il hurle sans nécessité pendant le jour. Les Jansénistes font la même chose. On leur permet d'écrire , lorsqu'il s'agit de défendre les droits de la Couronne & de l'Etat : sur ce prétexte ils attaquent souvent des gens qui ne pensent point à détruire les privilèges de la Nation , ils abusent de la bonne cause, & la font servir à leurs passions. On a beau leur défendre d'écrire , & les attacher comme ce dogue , ils conservent toujours leur humeur querelleuse , & il faut pour les faire taire , la verge à la main les punir & les châtier. Sans doute que la Divinité permet qu'ils soient traités après leur mort de la même manière. Et puisque par les regles de la Métempsychose une ame impure , en sortant d'un corps , va animer celui de l'animal auquel elle a le plus ressemblé , les Jansénistes sont destinés à multiplier l'espece doguine. Un homme qui raisonne ainsi , tâche certainement d'éviter le supplice qu'il appréhende. Voilà donc encore la Métempsychose plus utile aux Bénédictins , aux Oratoriens , aux Chanoines Réguliers , &c. que le Purgatoire , & plus nécessaire à la tranquillité pu-

blique. Voyons à présent si elle seroit moins profitable aux Prêtres & aux Moines, qui vivent des revenus qu'ils ont fondés sur la croyance du Purgatoire.

Les Courtisans, les Magistrats, les hommes d'affaires, les bourgeois, les payfans même, laissent quelques legs dans leurs testamens, pour faire prier Dieu après leur mort. Ce feu expiatoire les épouvante, ils n'ont garde de mourir avant d'avoir pris la précaution de consigner une somme pour leur délivrance. Les Européens agissent sur ce qui concerne le Purgatoire, comme les Corsaires Espagnols, ou Italiens, qui vont combattre contre les Turcs. Pour prévenir tous les accidens, ils mettent toujours en dépôt une certaine somme pour servir à leur rançon, au cas qu'ils soient faits esclaves. Les Indiens agissent d'une manière aussi prudente, ils vont même plus loin : sans attendre après leur mort, ils donnent dès leur vivant aux Bonzes & aux Brames des trésors considérables, pour les engager à prier les Dieux, pour qu'ils ne passent point dans le corps de quelque animal, obligé à supporter beaucoup de peines & de fatigues.

La Métempsychose seroit donc plus

utile & plus lucrative aux Ecclésiastiques que le Purgatoire , puisqu'elle leur attireroit les dons & les présens d'un millier de personnes , dès le tems même qu'ils vivent : au lieu qu'ils ne les reçoivent qu'après leur mort. Il n'y a pas de doute , sage & savant Abukibak , qu'un homme qui fait qu'après le trépas les prieres des Moines sont aussi infructueuses qu'elles sont utiles pendant la vie , ne se repose point sur les hérétiques du soin de le délivrer des peines qui l'attendent dans l'autre Monde. Je me figure que s'il avoit plû aux Papes d'établir le dogme de la Métempfycose , au lieu de celui du Purgatoire , on verroit un nombre de personnes partager régulièrement leur revenu avec des gens , qui en échange des louis , des guinées & des ducats , leur rendroient des Oraisons & des Antiennes.

Convenons donc, sage & savant Abukibak , que les Ecclésiastiques Européens ont mal connu leurs intérêts : mais convenons aussi qu'ils ont visé au même but que les Prêtres Indiens. Les uns & les autres ont voulu se rendre respectables , en faisant croire aux hommes que leurs prieres & leur médiation auprès de la Divinité étoient très-puissantes & très-efficaces ; ils ont prétendu

s'enrichir , jugeant avec raison qu'il n'est point de revenu plus fixe & plus durable que celui qui est fondé sur la superstition & sur la crédulité des hommes. Ils ont également trouvé des dupes & des imbécilles , & ils sont parvenus à leurs fins.

Peut-on demander des preuves plus fortes & plus visibles de la conformité & de la ressemblance de la façon de penser de la plupart des hommes ? On peut en Europe les diviser en général en deux classes ; la première contient les fourbes , la seconde renferme les dupes & les ignorans. Qu'on parcoure toutes les nations des autres parties du Monde , il faudra toujours les ranger sous ces deux classes.

Je te salue , sage & savant Abukibak.



L E T T R E X X X V I I .

*Le Silphe Oromafis, au Cabaliste
Abukibak.*

JE traversai , il y a quelques jours , la ville de Rome. J'aperçus dans la place de S. Pierre deux Ecclésiastiques qui examinoient avec beaucoup d'attention les beautés de la colonnade dont cette place est presqu'entourée. Je ne doutai pas qu'ils ne fussent étrangers , je descendis légèrement auprès d'eux pour écouter leur conversation.

» Les hommes , disoit l'un de ces
» Abbés , sont bien bons & bien cré-
» dules. S'ils s'avisent jamais d'arra-
» cher le bandeau qui leur couvre les
» yeux , l'état que nous avons embrassé
» vous & moi , perdrait bien de son
» prix. Il en est des Ecclésiastiques à-
» peu-près comme des Juges, des Avo-
» cats & des Procureurs : ils vivent
» également , ainsi que les derniers ,
» des sottises d'autrui. Les Parlemens,
» les Conseils de judicature ne gagnent
» qu'à proportion des procès qu'ils dé-
» cident , & la Cour de Rome remplie

L E T T R E X X X V I I . 193

» les coffres plus ou moins , selon la
 » quantité d'Indulgences , de dispenses
 » & de permissions qu'elle négocie.
 » Combien n'a-t'il pas fallu qu'elle ait
 » profité pendant plusieurs siècles de
 » l'imbécillité & de la superstition de
 » tous les peuples de l'Europe , pour
 » subvenir aux frais qu'a coûté la bâ-
 » tisse de l'édifice superbe que vous
 » voyez ? Je crois que je puis encore
 » pousser plus loin le parallele des Ec-
 » clésiastiques & des Juges : car de mê-
 » me que les Magistrats subalternes se
 » ressentent de la grande quantité des
 » procès , les simples Prêtres & les
 » Moines trouvent leurs avantages par-
 » ticuliers dans ceux de la Cour de
 » Rome.

» J'ai acheté , depuis que je suis ici ,
 » une Bulle pour ériger deux Autels
 » privilégiés dans mon Eglise : je comp-
 » te que dans six mois j'aurai regagné
 » mon argent ; elle ne me coûte que
 » cinquante écus. Il faudroit que je
 » fusse bien malheureux , pour ne pas
 » retirer trente pistoles par an de mes
 » deux Autels. La Bulle leur octroie
 » des Indulgences plénieres trois fois
 » par semaine. Mes Paroissiens sont de
 » bonnes gens : je n'ai , graces à Dieu ,
 » parmi eux ni Huguenots , ni Jansé-
 » nistes : je suis assuré qu'il n'y en aura

200 LETTRES CABALISTIQUES,

» sottises qui ont été reçues autrefois
» avec tant d'applaudissement , le se-
» roient encore aujourd'hui , pourvû
» qu'on fût les offrir aux esprits sous la
» forme & la figure que les situations
» exigent.

» A quelque chose près , tous les
» hommes sont dans tous les siècles éga-
» lement fots & superstitieux. Je con-
» viens qu'il est des tems , où il y a un
» plus grand nombre de gens éclairés
» que dans les autres. Nous sommes
» aujourd'hui dans le cas , les Belles-
» Lettres ont arraché le bandeau à quel-
» ques particuliers , que l'étude & la
» science a garantis des attaques de la
» superstition ; mais qu'est-ce que le
» nombre de ces personnes , eu égard à
» celui qui pense d'une manière directe-
» ment contraire à la leur ? Vous di-
» siez seulement que les trésors Ecclé-
» siastiques diminuoient par le peu de
» zèle & de ferveur des Grands : elle
» regagne d'un côté ce qu'elle perd de
» l'autre. Depuis qu'on a établi les Con-
» grégations , dont les Jésuites sont direc-
» teurs , combien de Bulles , d'Indul-
» gences & de permissions ne débite-
» t'elle pas ? Par ce moyen , & dans les
» Congrégations différentes , il y a des
» personnes de tous les états : dans la
» plus petite ville des Provinces la So-
» ciété

» ciété en a souvent établi trois ou qua-
 » tre ; la Congrégation des Messieurs , la
 » Congrégation des Dames , la Congrè-
 » gation des Bourgeois , la Congrégation
 » des Artisans , la Congrégation des Pay-
 » sans , dix autres encore , que je ne
 » nomme point , & qui toutes , par le
 » canal des Jésuites , travaillent à aug-
 » menter sans cesse les trésors , & sur-
 » tout le pouvoir de la Cour de Rome.
 » Pensez-vous que si l'on prêchoit les
 » Croisades dans ces assemblées , &
 » qu'on y fit valoir avec chaleur l'ag-
 » grandissement du Catholicisme , il ne
 » se trouvât pas beaucoup de gens qui
 » se laissent duper aujourd'hui , com-
 » me on a dupé autrefois les premiers
 » Croisés ? Vous vous tromperiez , si
 » vous croyez le contraire : & pour
 » vous désabuser de cette erreur , faites
 » attention à ce qui s'est passé en Fran-
 » ce sur la fin du dernier siècle. La
 » Cour de Rome , par le moyen des
 » Jésuites , ne fit elle pas prêcher une
 » Croisade en France contre les Pro-
 » testans ? Ne vit-on pas dans ce tems-
 » là le pere abandonner son fils & le
 » deshériter , sous le prétexte de la Re-
 » ligion ; le fils chasser son pere de ses
 » biens , s'emparer de ses terres , &
 » l'obliger d'aller en Hollande , ou en

202 LETTRES CABALISTIQUES ,

» Angleterre vivre de quelques aumônes
 » ou de quelques bienfaits mandiés ,
 » tandis que lui , par le droit de Catho-
 » lique , ou plutôt de Croisé contre le
 » Protestantisme , étoit comblé d'hon-
 » neurs , & au milieu de l'infamie & du
 » crime se regardoit comme un défenseur
 » du Ciel outragé ! Hé quoi ! Ne trou-
 » vez-vous pas qu'il faut être cent fois
 » plus fou , plus fanatique , plus aveu-
 » gle , pour détruire ses parens , ses con-
 » citoyens , ses amis , ses compatriotes ,
 » que pour aller combattre des Turcs
 » & des Barbares ? C'est pourtant ce
 » qu'on a fait dans ces tems , où vous
 » croyez que le crédit de la Cour de
 » Rome , des Ecclésiastiques & des
 » Prêtres soit fort diminué. Je le re-
 » pete encore , tant qu'on saura faire
 » agir adroitement les ressorts de la su-
 » perstition , on conduira toujours les
 » hommes où l'on voudra. Ils sont faits
 » pour être les esclaves de ceux qui
 » veulent leur commander , & person-
 » ne n'a plus d'envie ni d'inclination à
 » gouverner , que les Ecclésiastiques.
 » Vous êtes jeune , lorsque vous au-
 » rez un peu plus d'expérience , vous
 » ferez parfaitement convaincu de la vé-
 » rité de mon opinion. Cependant, souf-
 » frez que je vous dise que vous vous

LETTRE XXXVII. 103

» expliquez quelquefois trop librement,
 » vous découvrez aisément le fond de
 » votre cœur , cela peut nuire à votre
 » fortune. Les Prélats , les Abbés , les
 » Prêtres veulent bien dominer : mais
 » ils sont fâchés qu'on découvre leur
 » manœuvre secrète. Ils ne pardonnent
 » jamais à ceux qui tentent de les dé-
 » masquer : à plus forte raison à un de
 » leurs Confreres , que son intérêt pro-
 » pre doit obliger au silence & à la re-
 » tenue. Vous voyez que je vous parle
 » naturellement , tâchez de profiter de
 » mes conseils. Servez - vous habile-
 » ment des sottises des hommes , met-
 » tez-les à profit : mais gardez-vous de
 » divulguer devant des profanes l'usage
 » que vous en faites.

A ces mots , sage & savant Abuki-
 bak , ces deux Ecclésiastiques prirent le
 chemin du Pont S. Ange , & moi , je
 continuai ma route.

Je te salue, en *Jabamiah* , & par *Ja-
 bamiah*.



L E T T R E X X X V I I I .

Ben Kiber , au sage Cabiliste Abukibak.

DE puis que mon esprit , sage & savant Abukibak , n'est plus occupé à la recherche des découvertes Chymiques , j'emploie mes momens de loisir à réfléchir sur les foiblesses humaines. Je contemple avec étonnement les erreurs & les égaremens où les plus grands génies sont tombés quelquefois : j'examine ce qui a pû les aveugler jusqu'à ne point appercevoir ce dont les plus simples & les plus grossiers ont été frappés , & je reconnois que les préjugés de l'esprit systématique sont les sources ordinaires , desquelles découlent les opinions les plus erronées.

Quelque génie qu'ait un homme de Lettres , rarement se dépouille-t'il entièrement de certaines préventions qu'il a sucées , pour ainsi dire , avec le lait ; il lui reste toujours un penchant secret pour les premières impressions de l'enfance , & sans qu'il s'en apperçoive , il cherche ordinairement à se tromper lui-même. Il attribue à la raison & aux notions natu-

relles ce qui ne vient que des préjugés qui agissent comme imperceptiblement, & qui déterminent sa volonté, sans qu'il paroisse y avoir la moindre part.

Lorsqu'il arrive, par un cas assez rare, que les premières impressions de l'enfance sont entièrement effacées, qu'un homme est venu à bout de se dépouiller entièrement des préjugés, & que suivant la méthode de Descartes, après avoir long-tems combattu contre l'impression que lui ont faites certaines idées, reconnoissant combien il y en avoit de fausses, il les a rejetées, il se livre aux mouvemens de l'esprit systématique. Aux premières erreurs dont il a eu tant de peine de se dépouiller, il en succede de nouvelles, qui ne sont ni moins fortes, ni moins grossières, & qui n'ont d'autre avantage sur les premières, que celui d'être cent fois plus difficiles à guérir, par la fausse ressemblance que leur donne avec la vérité un enchaînement subtil de raisons étudiées, compassées avec soin, & arrangées avec ordre.

C'est à l'esprit systématique que les hommes doivent attribuer toutes les disputes, qui, pendant tous les tems & dans toutes les Religions, ont causé tant de divisions parmi les Théologiens, & c'est aux préjugés qu'ils doivent imputer les malheurs, les meurtres, les massacres

206 LETTRES CABALISTIQUES ,
qui suivent ces disputes. Le peuple s'égorge pour des questions auxquelles il n'entend rien , parce qu'il est persuadé qu'il doit soutenir par le fer & par le feu les sentimens des Chefs de sa Religion.

Si tous les hommes , à qui le Ciel a accordé du génie , pouvoient en faire un assez bon usage pour connoître ces vérités , malgré le grand nombre de ceux qui feroient privés des mêmes secours , on pourroit espérer de voir tôt ou tard les peuples connoître leurs véritables intérêts , & détester enfin des maximes & des coutumes si pernicieuses. Le nombre des gens qui penseroient d'une manière sage & équitable , étant considérable , les instructions qu'ils donneroient à leurs compatriotes , serviroient à les éclairer. Mais combien se trouve-t'il de personnes , qui dans les choses qui regardent les disputes de Religion , puissent profiter des lumieres qu'elles ont reçues , & ne point se laisser offusquer par leurs préjugés ? Pour deux ou trois Philosophes qui verront la vérité à découvert , il se trouvera trente personnes , qui , quoique douées de beaucoup d'esprit , suivront le torrent de la superstition , ou adoptant avec feu un nouveau système dont la singularité leur plaira , le soutiendront avec toute l'opiniâtreté possible , dussent tous les hommes de

l'Univers s'égorger mutuellement.

Lorsque je dis, *savant Abukibak*, que les gens qui ont beaucoup de génie, sont très-souvent la dupe de leurs préjugés & de leurs faux raisonnemens, je suis autorisé par l'expérience & par des exemples que tous les siècles fournissent en abondance. Il n'en est aucun qui n'ait produit quelque grand homme, rempli d'esprit, & même de probité, qui cependant a donné dans les plus grands travers. Sans te citer une foule d'autorités, je me contenterai de celle que me fournit l'Empereur Julien. Ce Prince fut sobre, chaste, généreux & *savant*. Quelle passion ridicule n'eut-il pas pour les faux Dieux du Paganisme? Il fut aussi zélé pour le culte de Junon, de Minerve & de Vénus la dévergondée, que l'Evêque de Montpeillier l'est pour celui de M. Paris, & le Général des Jésuites pour la gloire de S. Ignace.

Je ne crois pas, *sage & savant Abukibak*, que tu voulusses, pour détruire cette objection, avoir recours à ce que certains Pères de l'Eglise ont dit de Julien, & le faire passer, ainsi qu'eux, pour un furieux, un lâche & un insensé. Rien n'est si faux que le portrait que ces Auteurs ont fait de ce Prince. On est étonné que St Cyrille ait osé avancer une infinité de fois que Julien étoit un

homme sans cœur. Un sage Ecrivain moderne a repris avec beaucoup de liberté ce Pere de l'Eglise du mensonge qu'il avoit publié. Après avoir justifié cet Empereur de tous les crimes imaginaires que beaucoup d'Auteurs Ecclésiastiques lui ont imputés par un faux zele, il dit en parlant de sa mort : *Sa fin seule, quand le reste de ses actions n'y est en rien contribué, lui pouvoit acquérir cette grande réputation. Car la façon douteuse dont en parle Saint Gregoire, fondé sur quelques bruits qu'on fit alors courir, & sur les raisons que nous avons dit qu'il avoit de le décrier même après sa mort, ne nous peut pas empêcher de déferer au témoignage de deux Historiens qui parlent de ce qu'ils ont vu. Ammian principalement, qui passe pour un Auteur digne d'être cru en tout le reste de ces Livres, qui n'a rien pardonné à Julien, comme nous avons fait voir, & qui l'a même taxé de sévérité contre les Chrétiens, ne doit pas être rejeté ce me semble, en cette narration. Il le représente courant sans sa cuirasse à la première allarme des ennemis, parmi lesquels il reçut le coup dont on n'a jamais su le véritable auteur. Aussi-tôt qu'il eut repris un peu de force par le premier appareil de sa playe, il demande son cheval & ses armes pour aller à la mêlée, & fait paroître un courage de Général, qu'Ammian*

Julien ne peut s'empêcher de comparer à celui d'Epaminondas au combat de Mantinée. Les propos qu'il tint ensuite touchant le mépris de la mort, le regret seul qu'il témoigna de celle d'Anatolius, la véhémence avec laquelle il reprit ceux qui pleuroient autour de lui, & son dernier entretien avec Priscus & Maximus sur le sujet de l'immortalité de nos âmes, sont des preuves d'une vertu à qui il n'a manqué que la foi pour être tenue bienheureuse (1).

Après qu'un homme d'un courage aussi mâle & d'un génie aussi grand, a été le protecteur, le soutien, le restaurateur des folies les plus évidentes, & a cru servir utilement le genre humain, en empêchant la ruine du Paganisme, peut-on refuser d'avouer que les personnes qui ont le plus d'esprit, sont la dupe de leurs préjugés & de leurs faux raisonnemens? Car enfin, je ne pense pas qu'on puisse rien inventer d'aussi extravagant que l'étoit la Religion que Julien soutenoit avec tant de zèle. Sans être Philosophe, il suffisoit de raisonner un instant sans pré-
vention, pour en connoître le ridicule; cependant de grands hommes, des gé-

(1) La Mothe le Vayer, de la Vertu des Payens, dans ses Œuvres, pag. 697. Tom. II. Edition in-folio.

210 LETTRES CABALISTIQUES ,
nies du premier ordre ne s'apperçoivent
pas des choses qui pouvoient frapper , &
qui frappoient même les personnes les
plus simples.

Avouons donc de bonne foi , sage Abu-
kibak , que dans bien des cas l'autorité
des plus savans personnages doit être
comptée pour peu de chose , & même
pour rien , dès qu'elle est contraire à ce
que nous dicte la droite raison. Si l'on
établiroit ce principe, on détruiroit bien
des erreurs , qui ne sont appuyées que
sur le fondement qu'elles ont été adop-
tées, reçues & crues par de grands hom-
mes.

Quelques gens se recrient en vain con-
tre cette servile & aveugle subjection.
On croit leur répondre d'une manière
sans réplique , en leur disant : *Préten-*
dez-vous savoir davantage que St Chry-
sostôme ? Croyez-vous être meilleur Phi-
losophe qu'Aristote ? Pensez-vous plus
sensément que le divin Platon ? Après ce-
la , c'est inutilement qu'on a la raison de
son côté , il faut se taire : Aristote a par-
lé , Saint Chrysostôme a décidé ; le bon
sens est un sot , & la raison une étour-
die. Lorsque je trouve des personnes qui
pensent d'une manière aussi absurde , je
souhaiterois avoir autant de bouches
qu'Argus avoit d'yeux , pour crier de
toutes ma force : *Les plus grands Ecri-*

vains se sont trompés quelquefois ; ils étoient hommes , & sujets aux foiblesses de l'humanité. Plusieurs Philosophes ont cru & ont adopté les plus grandes sottises : il y en a qui ont poussé leurs préjugés , jusqu'à se figurer qu'ils viendroient à bout d'autoriser toutes les folies du Paganisme , & de les faire regarder comme des choses très-respectables.

Pour connoître, sage Abukibak , quel a été l'aveuglement des grands génies qui ont défendu l'Idolâtrie , il faut en considérer le ridicule dans les Ecrits des Savans qui l'ont combattue. Je ne pense pas qu'on puisse tourner en ridicule l'absurde Religion des Payens d'une manière plus spirituelle & plus forte , que l'a fait St Augustin dans son Livre de la Cité de Dieu (1).

(1) *Voici ses propres termes.* Cum mas & femina conjunguntur , adhibetur Deus Jugalinus. Sic hoc ferendum. Sed domum est ducenda , quæ nubit , adhibetur Deus Domiducus. Ut maneat cum viro , additur Dea Manturna. Quid ultra quaeritur ? Parcatur humanæ verecundiæ : peragat cætera concupiscentia carnis & sanguinis , procurato secreto pudoris. Quid impletur cubiculum turba Numinum , quando & Paranympbi inde discedunt , & ad hoc impletur , non ut eorum præsentia cogitata , major sit cura pudicitiae , sed ut faminae , sexu infirmæ , novitate pavidæ , illis cooperantibus , sine ulla difficultate virginitas auferatur. Adest enim Dea Virginensis , & Deus Pater Subigus , & Dea Mater Premia , & Dea Pertunda , & Venus ,

Lorsque deux personnes se marient, dit ce Pere, elles demandent & implorent le secours du Dieu qui préside aux engagements. Passe encore pour ce premier Dieu ; mais lorsqu'on conduit la mariée chez elle, on invoque le Dieu conducteur. Le mari appelle la Déesse de compagnie : ce n'est encore rien que ces premières Divinités, & la chambre de la nouvelle épouse est remplie de Dieux qui

& Priapus. Quid est hoc ? Si omnino laborantem in illo opere virum ab Diis adjuvari oportebat, non sufficiebat aliquis unus, aut aliqua una ? Nunquid Venus sola parum esset, quæ ab hoc etiam dicitur nuncupata, quod sine ejus vi femina virgo esse non desinat ? Si ulla est frons in hominibus, quæ non est in Numinibus ? Nonne cum credunt conjugati tot Deos utriusque sexus præsentibus & huic operi instantes, ita pudore afficiuntur, ut & ille minus moveatur, & illa plus reluctetur ? & certe si adest Virginensis Dea, ut virgini zona solvatur ; si adest Dea Prema, ut subacta ne se commoveat, prematur, Dea Pertunda ibi quid facit ? Erubescat, eat foras ; agat aliquid, & maritus. Valde inhonestum est, ut quod vocatur illa, impleat quicquam, nisi ille. Sed forte ideo toleratur, quia Dea dicitur esse, non Deus ; nam si masculus crederetur & Pertundus vocaretur, majus contra eum pro uxoris pudicitia posceret maritus auxilium, quam Fecta contra Sivanum. Sed quid hoc dicam, cum tibi sit & Priapus nimis masculus, super cujus immanissimum & turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo & religiosissimo matronarum ? Augustin. de Civitate Dei, Lib. VI. Cap. IX. Tom. VIII. Edit. Paris.

viennent, non pas dans le dessein de l'aider à conserver dans les premières actions du mariage la pudeur & la bienséance ; mais pour l'empêcher de résister aux premières attaques. Cette foule de Divinités n'est occupée que du soin de la défloration d'une vierge, tout l'Olympe est en mouvement pour la perte d'un pucelage. La Déesse de la virginité, le Dieu qui préside au déduit, la bonne Junon, Vénus la dévergondée & Priape, n'ont garde de manquer à cette cérémonie. Il faut que ce soit une chose bien pénible & bien difficile que de faire passer une fille de l'état de vierge à celui de femme, puisqu'on a besoin du secours de tant de Dieux & de Déeses, qu'un seul de la troupe céleste ne peut suffire. Hé quoi ! Vénus, la puissante Vénus, sans la permission de laquelle une fille ne sauroit perdre sa virginité, ne pouvoit-elle pas elle seule venir à bout de cette entreprise. Comment est-il possible, s'il est vrai que les hommes ne soient point aussi effrontés que les Dieux, que les nouveaux mariés qui croient être regardés par tant d'augustes Divinités, n'aient pas honte de consommer leur mariage ? Je crois que les attaques de l'époux doivent être moins pressantes, & les défenses de l'épouse plus fortes. Une autre chose m'embarasse, c'est le rôle que joue la bonne

Déesse de la jouissance ; car la Déesse de la virginité est occupée à délier la ceinture de la mariée , le Dieu du déduit l'étend sur le lit pour faciliter à l'époux sa victoire , la bonne Junon a soin de la tenir couchée , pour que l'action ne demeure pas imparfaite ; que fait donc la Déesse de la jouissance ? Elle doit rougir d'être aussi inutile , puisque c'est l'époux qui remplit ses fonctions. Je m'étonne comment elle peut se résoudre d'être témoin de cette auguste cérémonie ; peut-être comme elle n'est qu'une Déesse , elle souffre patiemment qu'un autre prenne sa place. Si sa Divinité avoit été du genre masculin , le mari auroit eu pour le moins autant à craindre , que si le Dieu Sylvain eût assisté à ses nœces. Peut-être aussi n'auroit-il rien eu à redouter , & que cette Déesse masculinisée seroit aussi tranquille , que le redoutable Priape qui se trouve à la tête , & qui souffre paisiblement & sans donner des marques de concupiscence , que de sages & vertueuses matrones asséient les jeunes mariés sur ses genoux & sur son sceptre prolifique.

Quelques bigots , ou quelques critiques ridicules , trouveront peut-être mauvais que S. Augustin ait parlé d'une manière aussi libre ; mais les gens sensés qui réfléchiront qu'il écrivoit contre des erreurs grossières qu'on consacroit de

son tems sous le nom de cérémonies religieuses, verront bien qu'il a été obligé d'entrer dans un détail circonstancié, & de réfuter par de sanglantes railleries des extravagances & des impiétés, qui ne méritoient pas d'autres reponses. D'ailleurs, des plaisanteries vives & piquantes étoient les seules armes avec lesquelles il convenoit d'attaquer une croyance aussi absurde que celle, qui mettoit tout l'Olympe en mouvement pour une pareille affaire.

Voilà pourtant des erreurs & des folies, dont les plus ignorans se moquent au jourd'hui, & qui ont été soutenues & défendues autrefois avec beaucoup de feu par de grands génies, & par des personnes douées d'une vertu, à laquelle, pour me servir des termes de la *Mothe-le-Vayer*, *il n'a manqué que la foi, pour être tenue bienheureuse*. Dirait-on après cela, que les grands hommes doivent décider en dernier ressort de nos sentimens, & qu'il ne convient pas d'examiner ce qu'ils ont cru? Faudrait-il donc que j'honore la bonne Déesse Junon & la Gourgandine Vénus? *Non sans doute*, me repondra un Jésuite. *Hé pourquoi donc, mon Réverend Pere, puisque vous me dispensez de suivre le sentiment d'un Philosophe ancien, lorsqu'il*

216 LETTRES CABALISTIQUES,

est contraire à la raison, voulez-vous m'obliger d'encenser le croupion de Saint Ignace, l'os pubis de S. Regis, & le tibia de S. Stanislas? Parce qu'un Théologien moderne veut rendre à ses os le même service que Julien tâcha de rendre autrefois au Dieu Priape & au Dieu Sylvain, avez-vous des preuves convaincantes à me donner que les Savans d'aujourd'hui se livrent moins aux préjugés & à l'esprit systématique, que ceux d'autrefois? Je suis prêt à adopter vos sentimens; mais j'ajoute alors cessez d'exiger que je croie rien qui soit directement opposé à la lumière naturelle. C'est un présent que Dieu m'a donné lui-même pour me conduire. Je dois la consulter, ou je suis indigne d'avoir reçu un si grand bien, dont je ne fais aucun usage.

Je te salue, sage & savant Abukibak.



LETTRE XXXIX.

*Le Silphe Oromafis , au Cabaliste
Abukibak.*

JE voulais connoître par moi-même ,
il y a quelque tems , sage & savant
Abukibak , la maniere dont on parve-
noit dans l'Eglise aux différentes digni-
tés & aux grades que la vanité , plutôt
que la piété y a établi depuis plusieurs
siècles. Je volai à Paris , & descendis
dans un des principaux Séminaires.

J'appêrçus deux jeunes Abbés qui
parloient avec beaucoup de feu , & ce-
pendant fort doucement. Je compris
qu'ils craignoient que leurs discours ne
pussent être ouïs : leurs défiance aug-
menta ma curiosité , je me plaçai au mi-
lien d'eux pour entendre plus aisément
toute leur conversation. J'espère , di-
soit celui qui me paroissoit le plus âgé ,
qu'après bien des peines & des maux ,
je vais bien-tôt quitter cet affreux sé-
jour. Depuis plus de fix ans , je languis
dans cette maudite prison , & si je n'avois
pas eu le moyen de donner dix mille li-
vres à une Dame qui fait conduire une

affaire dans la perfection, j'aurois risqué de sortir du Séminaire, sans avoir été nommé par la Cour à aucun Bénéfice.

Vous êtes fort heureux, répondit l'autre Abbé, d'en avoir été quitte à si bon marché. En vérité, dix mille livres pour un Prieuré Royal de six mille l. de rente, on ne sauroit rien acheter à si bon compte. Je voudrois bien pouvoir être aussi fortuné que vous, mais je n'ose l'espérer. J'ai fait parler, il y a quelques tems, à la femme de chambre d'une Princesse; je lui ai promis trois mille écus, si je pouvois être sur la liste à la première nomination des Bénéfices. Je ne sais si cette tentative me réussira: si elle ne produit aucun effet, il faudra que j'aye recours à quelque autre expédient: car je ne suis pas moins ennuyé que vous de rester dans ce maudit Séminaire. C'est une chose bien terrible que pour avoir aujourd'hui un bénéfice, ce ne soit pas assez que d'avoir le moyen de l'acheter, & qu'il faille encore user de la plus fine & de la plus rusée hypocrisie.

Nous sommes, mon cher, répliqua le premier Abbé, dans un tems bien dur & bien difficile. Autrefois, pour obtenir des dignités dans l'Eglise, il suffisoit d'être parent de quelqu'un qui fût connu de la maîtresse du Souverain: un Frere-laï des Jésuites avoit le crédit de faire mettre son cousin sur la liste. On a

vû des tems , où une Danseuse de l'Opera pouvoit faire des Evêques : aujourd'hui tout a changé de face. Le Prince, véritablement pieux , entend qu'on ne nomme aux bénéfices que des gens dignes de les posséder. Le Ministre, aussi soigneux de sa gloire que de celle de son Maître, fait ce qu'il peut pour qu'on ne surprenne pas sa candeur & sa probité ; il apporte tous les soins possibles à n'être pas trompé. Il faut donc bien, malgré qu'on en ait, pour ne pas empêcher l'effet des ressorts cachés qu'on fait jouer, dissimuler & feindre une dévotion dont on est bien éloigné. Sans cela, quand ceux , qu'on paye pour faire notre éloge au Ministre , voudroient entreprendre de le tromper , ils ne pourroient y réussir : au lieu qu'il n'est rien de plus persuasif, pour prouver la sagesse , la retenue , la modestie d'un jeune Ecclésiastique , que de montrer qu'il est depuis cinq ou six ans renfermé dans un Séminaire , uniquement occupé de ses exercices de piété. Tel est le malheur de ces tems , il faut gagner à la sueur de son front & aux dépens de son embonpoint, un bénéfice que l'on paye, & qu'on n'obtient qu'à la faveur d'une ruse bien chère & bien conteuse.

On pourroit , si l'on vouloit , repartir l'autre Abbé , avec un peu de patience

220 LETTRES CABALISTIQUES ,
*éviter de donner une somme pour acquérir
ce qu'on auroit , en persistant d'édifier les
Supérieurs d'un Séminaire. Mais cela se-
roit peut-être un peu long , & plus que
long ,* repliqua l'Abbé qui avoit acheté
le bénéfice. Encore ne seroit-on par cer-
tain , après avoir bien souffert , d'être
récompensé ; car enfin , quelque bonnes
& pures que soient les intentions du
Prince & de son Ministre , il est pres-
qu'impossible qu'on ne leur en impose
très-souvent. On leur parle en faveur
de plusieurs personnes qui paroissent être
d'une grande piété , & qui donnent des
marques de leur zèle pour la Religion.
N'est-il pas naturel qu'ils pensent plutôt
à ces personnes , qu'à celles pour lesquel-
les personne ne leur dit rien ? Un Minis-
tre peut-il descendre dans le détail de
ce qui se passe dans des Communautés
Ecclesiastiques ? Comprenez , mon ami ,
qu'à mérite égal la recommandation dé-
termine toujours les faveurs de la Cour.
Et le meilleur moyen pour acquérir
cette recommandation , c'est l'argent :
avec ce métal précieux on trouve le se-
cret de gagner le cœur des personnes
les plus distinguées. Il n'y a que le plus
ou le moins qu'on en offre , qui déter-
mine le grade des personnes auxquelles
on peut s'adresser.

Vous savez qu'un Roi de Macédoine

étoit assuré de prendre une ville , dès qu'il pouvoit faire parvenir jusqu'à la porte un âne chargé d'or. Il en est des courtisans & des femmes de la Cour , comme des Gouverneurs des places fortes , qui vivoient du tems de Philippe. Les uns ont autant d'inclination que les autres pour les richesses , & dès qu'on a de l'or à donner , on doit être aussi assuré d'obtenir des bénéfices , que le Roi de Macédoine l'étoit de prendre des villes.

Les discours de ces deux Séminaristes , sage & savant Abukibak , me firent naître l'envie de savoir si l'on obtenoit les Evêchés par les mêmes moyens que les simples bénéfices. Je me transportai dans un Hôtel garni , j'entrai par le canon de la cheminée dans l'appartement d'un riche Abbé , arrivé depuis peu à Paris , de son Abbaye. Sa chambre étoit fermée , il n'y avoit aucun de ses domestiques , il étoit seul avec un Notaire , qui s'occupoit à compter des sacs d'argent. Après qu'on eut vu la somme qu'ils contenoient , l'Abbé dit au Notaire : *Monsieur , il est bon que je prenne quelques précautions pour la consignation que je fais dans vos mains ; car enfin , quoique je consente que vous remettiez à Madame la Maréchale les quarante mille livres , dès que j'aurai été nommé à un Evêché , je*

& la candeur de l'Evêque de Riès (1), le désintéressement de celui de Montpellier (2), la science de celui d'Auch (3), la fermeté & le courage héroïque de celui de Marseille (4); c'est demander l'impossible. Mais enfin, on veut à quelque prix que ce soit, tenter d'exécuter les choses les plus difficiles, & le Cardinal-Ministre se fait un point d'honneur de n'élever à l'Episcopat que ceux qu'il croit en être dignes. Il faut donc, mon cher Monsieur, vous accommoder au tems & aux situations, faire comme font vos compétiteurs, affecter une grande sévérité, & jouer le rôle d'un cagot, jusques à ce que vous soyez venu à bout de vos desseins. Alors vous pourrez agir sans vous contraindre, vous imitez le plus grand nombre de vos confreres qui font bonne-chere ont des équipages magnifiques, boivent d'excellent vin de Champagne, & voient quelquefois la fille, sans user même de trop de précautions.

(1) Il est de la Maison de Philippeaux.

(2) Mr de Colbert.

(3) Le Cardinal de Polignac.

(4) Mr de Belsunce, Evêque de Marseille, a donné pendant la Peste des marques d'un zèle digne des Apôtres. Il alloit lui-même secourir les Pestiférés & les assistoit de toutes les manieres. Sa bourse étoit toujours ouverte pour le soulagement des pauvres.

Les conseils que vous me donnez , répondit l'Abbé , sont fort bons : mais ils sont d'une exécution difficile. Voulez-vous que je m'enterre au milieu de Paris , & que semblable à Tantale , je meure de soif , sans que je puisse me désaltérer ? Connoissez-vous rien d'aussi gênant , rien d'aussi dur , rien d'aussi pénible que d'être à portée de goûter tous les plaisirs de la vie , & d'être obligé de s'en priver ? Il le faut cependant , puisque cela peut me nuire. Oh ! Evêché , Evêché ! que tu vas me coûter cher de toutes les manières ! Oui , Monsieur Grifonet , je vous jure sur mon honneur que je ne regretterois pas de donner mille écus de plus , & qu'il me fût permis d'être dispensé de la gêne & de la contrainte que suis obligé de m'imposer. Mais puisque cela est absolument nécessaire , il faudra bien que je prenne patience.

Vous pensez sagement , répliqua le Notaire. Vous devez agir d'une manière qui réponde aux bonnes intentions que Madame la Maréchale a pour vous. Je vous exhorte à vous observer le plus que vous pourrez , & je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous ; car je dois aller recevoir pour une Duchesse une consignation de quinze mille livres , qu'un Chanoine , à qui elle s'engage de faire donner une

226 LETTRES CABALISTIQUES ;
Abbaye , doit me remettre ce matin.
Vous voyez que je n'ai pas de tems à
perdre.

*Vous servez donc, Monsieur Grifonet ,
plusieurs Dames de la Cour ?* dit l'Abbé.
Oui , Monsieur , repartit le Notaire.
J'ai assez de pratiques , on a , graces à
Dieu , de la confiance à ma discrétion.
Vous savez que dans le commerce des
bénéfices le silence est très-essentiel.
C'est en vérité quelque chose de bien né-
cessaire aux Dames de la Cour , que le
trafic qu'elles ont trouvé le moyen de
faire des dignités Ecclésiastiques : sans
cet utile négoce , la plupart n'auroient
pas pour suffire pendant six mois aux
dépenses qu'elles font ; & la pension
qu'elles tirent de leurs époux , ne les
conduiroit pas à la moitié de l'année.
Il est vrai qu'elles se donnent bien de
la peine pour faire réussir les affaires
qu'elles entreprennent. Si vous saviez
tous les ressorts qu'elles font mouvoir
pour obtenir ce qu'elles demandent !
Elles ont à leur disposition des gens de
tous les differens états , des Prêtres ,
des Courtisans , des Evêques , des Jé-
suites , Monsieur l'Abbé , oui des Jé-
suites ; & lorsqu'il faut répondre de la
dévotion & de la pureté des mœurs de
certains Ecclésiastiques , pourvu qu'ils
ne soient pas Jansénistes , la Duchesse ,

chez qui je vais, a deux de ces Révérends Peres, toujours prêts à louer tous ceux qu'elle protege. Comment voulez-vous qu'avec tant de précautions & tant de peines on ne vienne enfin à bout d'obtenir ce qu'on demande? Il faudroit qu'un Ministre fût un Dieu, & qu'il pût lire dans le fond de tous les cœurs, pour s'empêcher de tomber dans les pieges qu'on lui tend. De dix Prélats, il y en a neuf qui se sont faits par le canal des femmes, & un par le vrai mérite. N'est-ce pas assez que la vertu ait un dixieme des bénéfices & des Evêchés? Ma foi, si ses droits étoient plus étendus, je me trouverois fort à plaindre, & je ne gagnerois pas trop ma vie. Mais je m'apperçois qu'il est près de midi, & je vais recevoir mes quinze mille livres.

A ces mots, sage & savant Abukibak, le Notaire sortit de la chambre de l'Abbé, & moi je retournai dans l'heureux séjour des Silphes.

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



L E T T R E X L.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

JE réfléchis souvent, sage Abukibak, sur l'orgueil & la présomption des gens de Lettres, ou plutôt des demi-Savans, qui jugent avec tant de hardiesse du mérite des Auteurs anciens, & décident de la manière la plus haute & la plus absolue de bien des choses, dont il seroit aisé de prouver qu'ils n'ont qu'une très-legere connoissance.

Pour prononcer sur la bonté d'un Ouvrage, il faut trois qualités essentielles: la première, connoître parfaitement le génie, les beautés & les finesses de la Langue de l'Auteur; la seconde être instruit des mœurs, des usages, des loix & des maximes de son siècle & de son pays; la troisième, se dépouiller de tous les préjugés qui ne nous laissent regarder favorablement que les coutumes & les goûts qui regnent aujourd'hui. Or, il est certain, sage Abukibak, que bien des Savans ont rarement ces deux dernières qualités, elles ne sont guères le partage que d'un petit nombre d'hommes de

Lettres choisis. Et quant à la première, il n'est personne au monde qui puisse, ni qui doivent se flater d'en être doné.

Je soutiens qu'il est impossible qu'une personne puisse assez bien posséder les Langues mortes, pour connoître toutes les beautés qui sont répandues dans les Ouvrages des Ecrivains Grecs & Latins. Nous jugeons de leur diction & de la pureté de leur langage, comme un Anglois qui entend le François, mais qui le parle très-mal, juge des finesses de cette Langue. Il en est mille & mille qui lui échappent dans les bons Auteurs, & auxquelles il n'est point sensible.

Mais, dira-t'on, un Savant distingue parfaitement la douceur & l'harmonie du style de Cicéron, de la dureté de celui de Valère Maxime; il sent les beautés de Virgile, & les défauts de Stace. Je conviens qu'en gros il connoît que le style de certains Auteurs est beaucoup plus correct que celui des autres; cependant il lui échappe toujours mille agrémens, que les contemporains de Cicéron trouvoient dans ses Ouvrages, & qui sont perdus pour nous autres.

Un Anglois, qui la plupart du tems écorche le François & qui estropie toutes les phrases, sent pourtant la différence du style de Voltaire & de celui de Chapelain; il goûte une satisfaction

230 LETTRES CABALISTIQUES,
en lisant les Ouvrages du premier , que
le second est bien éloigné de lui donner.
Dira-t'on pour cela que cet Anglois est
en état de juger parfaitement du mérite
d'un Auteur François , & de sentir toute
la finesse de son style ? Ce seroit-là
une absurdité que l'expérience dément
tous les jours. Il ne faut que consulter
un Anglois pour détruire un aussi faux
raisonnement.

Je connois assez bien , sage & savant
Abukibak , la Langue Italienne : je lis
avec plaisir le Tasse & l'Arioste ; mais
je me garderois bien de croire que j'ap-
perçois dans la diction de ces Poètes
toutes les beautés qu'un Romain y sen-
tira.

Un des plus habiles hommes que la
France ait eus , a parfaitement compris
le ridicule qu'il y avoit aux Modernes
de vouloir décider sur le mérite de la dic-
tion des Auteurs anciens. » Ceux , dit-
» il , qui entendent la seconde cause qui
» donne lieu aux jugemens téméraires
» dont nous nous plaignons , est que
» ceux mêmes qui entendent aujour-
» d'hui les Livres Grecs , ne peuvent
» pas connoître toutes les beautés du
» langage de Platon ; non plus qu'un Al-
» lemand qui fait passablement le Fran-
» çois , ne sent pas les délicatesses de
» ceux qui écrivent le mieux dans notre

» Langue. Et néanmoins nous nous mé-
 » lons de juger de son éloquence, tout
 » ainsi que nous ferions de celle de quel-
 » que Auteur qui se seroit servi d'un
 » idiome vivant, & que nous possede-
 » rions parfaitement. La Langue Lati-
 » ne & la Grecque sont des Langues
 » mortes, comme on nomme celles qui
 » ne se parlent plus, & il faut croire
 » qu'elles tiennent enseveli avec elles ce
 » qu'elles ont eu de plus exquis, de plus
 » fin, de plus gentil, lorsqu'elles étoient
 » en vigueur. C'est pourquoi je ne dou-
 » te point que nous ne languissions sou-
 » vent dans la lecture de certains lieux
 » de Platon, où les Anciens trouvoient
 » mille graces qui les ravissoient, & que
 » du même endroit d'où naissent sou-
 » vent nos dégoûts, ils ne tiraient des
 » satisfactions d'esprit que nous ne pou-
 » vons plus ressentir, parce qu'en qua-
 » lité d'étrangers, nous n'avons pas les
 » mêmes lumieres qui les éclairaient
 » dans leurs Livres. Je crois que per-
 » sonne ne contredira cette proposition,
 » si l'on considere que Cicéron qui avoit
 » appris le Grec dans Athenes, & dé-
 » clamé même en cette Langue devant
 » les plus célèbres Rhéteurs de Rho-
 » des, ne laissa pas d'avouer que de
 » son tems on ne connoissoit déjà plus
 » en quoi consistoit la principale force

242 LETTRES CABALISTIQUES ;

» de ces anciens Orateurs de Grèce ;
 » quoique leur gloire se fût conservée
 » toute entière , & sans être endomma-
 » gée par le tems. *Atticorum Oratorum* ,
 » dit-il , *ipsa vis ignota est , nota gloria*.
 » Qui est-ce , je vous prie , qui peut au-
 » jourd'hui discerner dans les Oraisons
 » de Démosthène ce qu'Eschine lui re-
 » prochoit qui n'étoit pas de pur Athé-
 » nien ? Que si les années ont eu le pou-
 » voir de nous couvrir quelques défauts
 » de ces beaux monumens de l'antiqui-
 » té , il est certain qu'elles nous ont aussi
 » caché une infinité de vertus qui n'y
 » sont plus reconnoissables. «

Il seroit à souhaiter , sage & savant
 Abukibak , que tous ceux qui dans ces
 derniers tems ont critiqué avec tant de
 hauteur les anciens Ecrivains , eussent
 voulu profiter des avis de la Mothe-le-
 Vayer (1) ; ils n'auroient point donné dans
 les défauts ridicules où ils sont tombés.
 N'est-il pas absurde qu'un homme , né à
 Paris plus de deux mille ans après la
 mort d'Homère , ait voulu critiquer &
 condamner la diction de ce Poëte , &
 lui reprocher non-seulement des ex-
 pressions basses & des termes rampans ;
 mais aller jusqu'à le comparer avec Cha-

(1) La Mothe-le-Vayer , Œuvres , Tom. II.
 pag. 9. de l'Édit. in-folio.

pélerin , & le ravalier assez pour lui préférer le plus mauvais & le plus dur des Poètes François.

Que diroient les Athéniens, s'il revenoit à la vie , & qu'ils lûssent dans les Ouvrages de Pérault les critiques que cet Auteur a faites sur bien des expressions de Platon , d'Homere & de Pindare , qui peut-être étoient pleines de cette grace , inconnue à ceux qui vivent aujourd'hui ? Que diroient-ils enfin , s'ils voyoient les reproches que Fontenelle a faits à Homere (1) ? Ne diroient-ils pas à juste titre de ce qu'il a osé avancer qu'Homere parloit Grec comme un homme , qui composeroit un Livre écrit en Picard , en Normand , en Provençal , & en Languedocien , parleroit François ?

Que des Savans ordinaires ayent dit des impertinences , je n'en suis pas étonné ; mais qu'un homme d'un génie aussi beau que celui de M. de Fontenelle , qu'un Ecrivain , qui s'est acquis à bon droit le titre de juge des Philosophes , ait été assez la dupe de ses préjugés & de son imagination , pour hasarder une critique aussi peu raisonnable , en vérité il y a dans une pareille faute de quoi

(1) Dans la Digression sur les Anciens & les Modernes.

234 LETTRES CABALISTIQUES,

surprendre les gens qui sont le plus accoutumés à réfléchir sur les foiblesses de l'humanité, auxquelles les Philosophes ne sont pas moins sujets que les autres.

Ce n'est pas seulement des finesses du langage des Auteurs Grecs, qu'il est impossible que les Savans modernes puissent décider, les Latins sont dans le même cas que les Ecrivains d'Athenes. Quoique la langue Latine soit encore assez usitée, on ne la parle point avec cette perfection où elle étoit portée à la Cour d'Auguste. On peut comparer les Auteurs qui écrivent aujourd'hui en Latin, à des gens, qui dans le fond du Nord écrivent en François. Il y a toujours dans leurs Ouvrages quelque chose de dur & d'étranger, les finesses du langage dont ils se servent, ne leur sont point assez connues. Dans le tems même où les Romains, maîtres du monde, avoient porté leur langue dans les pays les plus éloignés, ne voyons-nous pas que leurs Auteurs ont reproché à des Espagnols, & à d'autres Etrangers qui avoient écrit en Latin, de n'avoir point assez de pureté, & d'ignorer cette urbanité Romaine, que des personnes, nées dans le sein de l'Italie, & nourries dès leur tendre enfance au milieu des gens qui la pos-

étoient , étoient seules capables d'acquiescer ?

Je ne doute pas , sage & savant Abukibak , que cette foule de Docteurs , de Professeurs , de Régens , de Pédans qui pensent égaler Cicéron , ne se récrient contre mon sentiment ; qu'ils ne soutiennent qu'on peut parler en Latin aujourd'hui aussi correctement que du tems d'Auguste. Pour les désabuser de leur erreur , je les renvoye à la Mothe-le-Vayer : il leur prouvera que non-seulement ils ne peuvent écrire parfaitement , mais qu'il est absurde qu'ils veuillent s'ingérer de critiquer certains passages des Auteurs Latins. S'ils examinent avec soin les sentimens sensés de ce sage Ecrivain , ils se désabuseront de leur sottise vanité. Réfléchis , je te prie , savant Abukibak , sur ce qu'il dit , après avoir parlé des Auteurs Grecs. Voici ses propres termes.

» Ce que nous disons au sujet du
» Grec , se peut encore soutenir à l'é-
» gard du Latin , bien qu'il soit beau-
» coup plus familier que l'autre. Car je
» tiens pour assuré que les Romains ont
» vu une infinité de choses dans leurs
» grands Auteurs , que nous n'apper-
» cevons plus à présent ; sur-tout aux
» Ouvrages de l'une & l'autre éloquen-
» ce , poétique & oratoire. Et cela

236 LETTRES CABALISTIQUES,
 » étant ainsi, on ne sauroit trop blâ-
 » mer ceux qui se donnent la licence de
 » corriger Cicéron & Virgile, en ce
 » qui touche même le langage & la pu-
 » reté de leur diction. Celui que vous
 » connoissez, qui valoit beaucoup en
 » François, me sembloit le plus ridicu-
 » le des hommes, autant de fois qu'il
 » se mêloit de reprendre le *Quos ego*,
 » que Virgile fait prononcer à Neptu-
 » ne courroucé, n'y remarquant pas,
 » disoit-il, la construction Grammati-
 » cale assez entiere. Il trouvoit de mê-
 » me à redire au premier vers du IV.
 » Livre de l'*Eneide*, où l'adverbe *jam*
 » *dudum* étoit à son avis improprement
 » employé & hors de sa légitime signi-
 » fication, vû le peu de tems qui s'é-
 » toit passé depuis la premiere entre-
 » vûe de Didon & d'Enée. En vérité il
 » faut avoir fait banqueroute à la pudeur,
 » & j'ose dire au sens commun, pour en-
 » treprendre de semblables censures,
 » contre l'approbation de tant de sié-
 » cles, & d'autant d'hommes favans
 » qu'il y en a eu depuis Virgile jusqu'à
 » présent. Nous sommes téméraires jus-
 » qu'à ce point, de croire que nous
 » voyons plus clair que les anciens dans
 » leur propre pays; au lieu de recon-
 » noître ingénument & avec soumission
 » que nous n'y remarquons pas la moi-

» tié des beautés & des graces dont il
» est question , qui n'ont été bien dis-
» cernées que par les originaires , &
» souvent dans le même-tems où elles
» ont été produites (1). «

Ces sages avis de la Mothe-le-Vayer & la critique vive qu'il fait de l'orgueil & de la présomption des Savans en us, me rappellent ce Pédant dont parle Despréaux dans une de ses réflexions sur le *Traité du Sublime* de Longin , qui , pour expliquer ces mots Latins *obdurerat & percalluerat Respublica* , après avoir travaillé pendant long-tems à en rendre toute la force , ne crut pouvoir les mieux traduire que par ceux-ci , *la République avoit contracté un durillon*. Combien y a-t'il de Commentateurs , & de Commentateurs qui ont donné au Public avec emphase leurs Ouvrages , qui ont fait un grand nombre de remarques & de critiques aussi utiles & aussi justes , que la belle traduction du *durillon* ?

Si l'on vouloit faire un Recueil de toutes les impertinences & les inutilités que les Commentateurs ont insérées dans leurs Livres, on composeroit un Livre qui seroit aussi ridicule , que le fa-

(1) La Mothe-le-Vayer, Oeuvres , Tom. II. pag. 9.

278 LETTRES CABALISTIQUES,
meux Commentaire sur le *Chef-d'œuvre
d'un Inconnu*. Si d'un autre côté on
compiloit toutes les différentes criti-
ques que bien des Savans modernes
ont écrites sur les Ouvrages des an-
ciens, on feroit un Recueil qui servi-
roit à prouver jusqu'où peut aller une
imagination échauffée, qui se livre à
la passion & qui suit les préjugés.

Peut-on rien voir de plus fou que ce
Vénitien, qui avoit traduit dans un au-
tre Latin les *Métamorphoses d'Ovide*, de
peur que son fils, en apprenant la Fable,
ne corrompît sa Latinité? Grand Dieu!
qui ne gémiroît, ou plutôt qui n'écla-
teroit de rire, en voyant un homme
né dans ces derniers tems, condamner
le langage d'un des plus polis Cour-
tisans de la Cour d'Auguste, & se figu-
rer de parler beaucoup mieux le Latin
que lui! Pierre Victorius & Lambin
n'approuvoient point aussi la diction de
ce Poëte: ces Savans avoient le goût
plus délicat que les Romains les plus
aimables & les plus spirituels. Scaliger
s'est moqué d'eux avec juste raison;
mais il auroit pû le faire d'une manière
plus vive. Il faut, pour me servir des
termes de la Mothe-le-Vayer, avoir
fait banqueroute à la pudeur & au sens
commun, pour décider d'une manière
aussi impertinente sur des matieres.

LETTRE XLII. 239

dont il est évident qu'on n'a qu'une médiocre connoissance. Je ne désespere pas qu'un de ces jours quelque Auteur moderne n'entreprenne de prouver que les Vers de Virgile sont forcés, & ceux d'Horace fades & sans sel (1).

Je te salue, sage & savant Abukibak.

(1) La chose est arrivée. Voyez les *Lettres* qui font mention du Pere Hardouin, dans les Volumes suivans de cet Ouvrage.

LETTRE XLI.

*Le Silphe Oromasis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE t'instruis dans ma dernière Lettre, sage & savant Abukibak, d'une conversation dont j'avois été le témoin. Je te ferai part aujourd'hui de ce que j'ai entendu dans un autre, d'un goût bien différent de la première.

En volant au-dessus de la ville de Paris, j'aperçus dans un des bosquets des Tuilleries deux femmes qui me parurent jolies. Je fus curieux d'ouïr leurs discours, je descendis auprès d'elles. Je vis qu'elles étoient d'un âge assez différent :

240 LETTRES CABALISTIQUES,
l'une pouvoit avoir trente-cinq ans , &
l'autre dix-sept ou dix-huit. La plus
âgée disoit à la jeune : Vous ne voulez
pas me croire , vous vous en repenti-
rez , & vous connoîtrez trop tard que
vous avez été la dupe de votre cœur.
A quoi vous serviront tous ces beaux
sentimens que vous m'étalez ? A rien ,
ma chere enfant , qu'à vous faire mourir
un jour de faim , si vous persistez dans
votre résolution , & si vous continuez
d'être entêtée de ce ferluquet d'Officier..
Renvoyez-le à son Régiment , vous lui
rendrez un bon service ; aussi bien que
fait-il ici à Paris ? Je suis assurée que
les affaires de sa Compagnie sont aussi
délabrées que celles de sa bourse.

» Tu parles de cela fort à ton aise ,
» repaît la jeune personne : mais enfin
» j'aime le Chevalier. Il m'est impossi-
» ble de passer une journée sans le voir ,
» comment veux-tu que je puisse pren-
» dre sur moi de le congédier ? Quand
» je voudrois le faire , mon cœur n'y
» consentiroit jamais , & ma bouche
» ne pourroit lui prononcer un arrêt
» aussi cruel. «

Ha , ha ! reprit la plus âgée , vous
voilà montée sur le grand ton. Morbleu !
Votre cœur est un sot , & votre bouche
une pécore. Laissez-moi-là tous ces
grands mots , & consultez un peu le bon

sens. A quoi vous sert l'amour du Chevalier ? A vous ruiner , loin de vous enrichir. Il faut la plupart du tems que vous lui donniez de l'argent pour payer ses créanciers. A peine les appointemens que vous recevez de l'Opera , quelque considerables qu'ils soient , peuvent-ils suffire à votre dépense. Dites-moi , que deviendriez-vous , ma chere enfant , si vous perdiez votre voix ? Tout le monde aujourd'hui vous applaudit , chacun cherche à vous plaire , une simple fluxion de poitrine , un enrouement peut écarter tous ces adorateurs. Dès le moment que vous n'êtes plus au Théâtre , que vous n'y brillez point , vos plus grands charmes s'évanouissent ; l'appas enchanteur est détruit , il ne reste plus qu'une fille , telle qu'il en est dix mille à Paris. A quoi vous auroit servi la tendresse de votre cher Chevalier ? A vous empêcher de ramasser dans le bon tems de quoi pouvoir subsister pendant le mauvais. Quel secours pourriez-vous tirer de lui ? Il vous laisseroit à Paris , & s'en retourneroit fort tranquillement à son Régiment , monté sur son cheval Anglois , des prouesse duquel il vous entretient les trois quarts du jour.

» S'il m'arrivoit , répondit la jeune
» personne , un malheur pareil à celui
» que tu me fais prévoir , je compte

242 LETTRES CABALISTIQUES,

» assez sur l'amour du Chevalier pour
 » être assurée qu'il ne m'abandonneroit
 » point. Quoiqu'il ne soit pas excessi-
 » vement riche, il ne laisse pas que d'a-
 » voir du bien; il est Seigneur d'une
 » petite terre, je m'y retirerois avec
 » lui. »

Est-il permis, répliqua la plus âgée, que vous vous repaisiez de pareilles chimères? Ah! ma chère enfant, que vous connoissiez encore peu les hommes, & que dans la suite vous penserez d'une manière bien différente! Si vous saviez quel fond l'on doit faire sur les protestations des amans, vous ne vous flatteriez pas d'une ressource aussi imaginaire. Voyez, pour vous détromper, ce que sont devenues toutes les femmes qui ont quitté l'Opera. Il n'en est aucunes qui ne fussent dans un état pitoyable, si elles avoient eu la foiblesse de suivre les mouvemens de leurs cœurs, & si elles eussent compté sur les promesses de leurs amans. Si elles ont de quoi vivre, c'est aux sages précautions qu'elles ont prises, qu'elles en font redevables. Ce Fermier-Général, en faveur de qui je vous parle, & à qui vous refusez de sacrifier votre grêle d'Officier, peut dans six mois de tems vous mettre dans une situation à vous passer de tout le monde. Il est excessivement ri-

che , il est généreux , il vous aime ,
que pouvez-vous demander davantage ?

» Ah ! ma chere , répondit la jeune
» personne , cet homme est si laid , que
» quand même je n'aimerois pas le Che-
» valier , je crois que je ne pourrois ja-
» mais prendre sur moi de l'écouter. Je
» n'ai jamais vu de figure aussi ignoble ,
» il semble qu'on ait habillé quelque
» Cocher , ou quelque Suisse , avec les
» habits d'un Seigneur. La parure & la
» magnificence ne servent qu'à rendre
» plus ridicule ce Fermier-Général. «

Je conviens , repartit l'autre femme ,
que Monsieur le Comte de Pillorfeldin
n'est pas fort beau , & qu'il n'a pas les
allures fort aimables ; on se ressent tou-
jours un peu de son premier métier.
Avant que M. Pillorfeldin fût Comte ,
il avoit été simple Fermier-Général ;
avant d'être Fermier-Général , Inspec-
teur des Douanes ; avant d'être Inspec-
teur des Douanes , Commis ; avant
d'être Commis , Rat-de-Cave ; avant
d'être Rat-de-Cave , Palefrenier d'un
homme d'affaires. Mais , ma chere en-
fant , cela ne doit ni te dégoûter , ni te
surprendre : cette gradation est l'échelle
avec laquelle on monte le plus vite &
le plus aisément au faite des grandeurs.
Si l'on alloit s'embarrasser de pareilles
vétilles , on tomberoit dans un cas fort

épineux ; il faudroit exclure tous les gens d'affaires de l'Opera , & franchement ils font un des plus fixes & des plus liquides revenus des couliffes. Il faut oublier les choses qui font passées , prendre un Comte & un Marquis faits depuis deux jours , comme s'ils descendoient des premieres familles de l'Europe. A quoi sert la Noblesse en amour ? C'est le meuble le plus inutile que je connoisse. Les titres ne rendent pas un amant , ni plus beau , ni plus aimable : ils ne lui communiquent aucune vertu secrette , qui le fasse aimer de préférence à un autre.

Sur toutes les Lettres de Noblesse qui furent expédiées par les Rois de la premiere race , on ne trouveroit pas chez un Marchand le crédit d'une robe de velours , ou d'une cornete de dentelle d'Angleterre. Avec le seing d'un Fermier - Général je garnirai dans un quart-d'heure dix garderobes des plus belles nippes. A te dire vrai , tu aurois assez besoin d'avoir à ta disposition un pareil seing ; on ne sauroit avoir des habits plus simples que ceux que tu as , & en moindre quantité. Je voudrois bien voir dans tes mains un petit billet construit de cette façon : *Monsieur Gevaudan , vous donnerez à la porteuse du présent billet jusqu'à la concurrence de*

vingt mille livres en marchandises qu'elle jugera à propos de prendre dans votre boutique, dont je me charge de vous tenir compte: PILLORFELIN. Ah! mon cher cœur, il me semble que je suis actuellement dans le magasin de Monsieur Gevaudan, & que sur un grand bureau je fais étendre diverses pieces d'étoffes d'or. N'en avez-vous point, Monsieur Gevaudan, dont le fond soit ponceau? *Pardonnez-moi, Mademoiselle. Charlot, apportez cette piece qui est au troisieme pillier.* Ha! voilà qui est bon, Monsieur Gevaudan: allons, coupez-en trente aunes, & vingt-huit de celle au fond verd & à grand ramage. C'est ainsi que je me nipperois, & que...

» Que tu es folle! dit en éclatant de
 » rire la jeune personne, & en inter-
 » rompant son amie. Laissez-là Mon-
 » sieur Gevaudan & ses pieces d'étoffes.
 » Je trouve cependant que si j'étois
 » tentée de faire quelque infidélité au
 » Chevalier, ce seroit en faveur de la
 » parure & des nippes; mais enfin je
 » sens que je l'aime encore mieux que
 » les pieces d'étoffe d'or de Monsieur
 » Gevaudan. Ainsi, ma chere, le Fer-
 » mier-général n'avancera rien.

En vérité, répliqua l'amie, si l'on attaquoit le cœur de votre cher Chevalier par des offes aussi tentantes que

celles què je vous fais de la part de M. Pillorfelin, il ne balanceroit gueres à vous sacrifier. » Lui! repartit la jeune
 » personne: il me sacrifieroit? Ah! je
 » vois bien que tu ne le connois pas.
 » Sais-tu qu'il a perdu pour moi bien
 » des profits qu'il eût pû faire en res-
 » tant à son Régiment? Il n'est perfon-
 » ne d'aussi généreux que ce garçon,
 » c'est dommage qu'il n'ait pas plus de
 » bien.

Que vous êtes bonne! répondit la plus âgée. Vous croyez tous les contes que vous débitez un petit Fat, qui peut-être dit la même chose tous les jours à trente femmes différentes. Si quelqu'un lui offroit de quoi acheter un Régiment, à condition qu'il ne vous verroit de sa vie, il jureroit cent fois qu'il vous fuirait comme la peste. Il me semble de lui entendre dire: *Je sens, Monsieur, que ce que vous exigez, est très-raisonnable. Il ne convient gueres qu'un jeune homme, qui veut acquérir dans le monde une certaine réputation, se livre à des filles de Théâtre. Tôt ou tard ces sortes d'inclinations deviennent pernicieuses. Je vous proteste, Monsieur, que dès ce moment, oui, que dès ce moment, je renonce non-seulement à l'Actrice que vous me défendez de voir; mais à toutes les Actrices de l'Univers. Je comprends parfaite-*

ment que le sacrifice n'est pas grand : je voudrois que vous en exigeassiez de plus considerables , pour vous montrer mon obéissance & ma soumission. Voilà comme parleroit à coup sûr votre cher Chevalier. Et vous , lorsqu'on vous offre une fortune brillante , à peine daignez-vous écouter ce qu'on vous dit. Vous vous livrez à votre folle passion , vous refusez de croire une personne de vos amies , à qui l'usage & l'expérience ont appris à connoître ce qui peut vous être utile. Allons , parlez-moi franchement. Je vois que mes discours commencent à faire quelque impression sur votre esprit , & que vous reconnoissez votre sottise ; mais qu'une fausse honte & une gloire assez mal entendue vous obligent de soutenir vos premieres démarches. Ma chere enfant, n'ayons jamais de honte de réparer nos bévues. Vous avez fait une folie , hé bien, les plus courtes sont les meilleures : une faute est à demi-guérie, lorsqu'on la reconnoît. Parlez-moi donc . . . Vous ne répondez point ?

» Que veux-tu que je te dise ? re-
» prit la jeune personne. Je sens bien
» que je ne deviendrai jamais riche,
» avec le Chevalier. Quelquefois
» quand je vois les autres femmes mi-
» ses superbement , & enrichies aux

248 LETTRES CABALISTIQUES,

» dépens de leurs amans , je réfléchis
» que si je voulois écouter Monsieur
» Pillorfelin , je serois vêtue comme
» elles. Mais en même-tems je pense
» à mon amant , & je voudrois trou-
» ver un moyen , s'il étoit possible....

J'entends , j'entends, dit l'amie , interrompant la jeune personne. Vous voudriez , s'il étoit possible , allier Monsieur Pillorfelin avec le Chevalier , & avoir l'un , sans perdre l'autre. Malepeste ! Vous n'êtes pas aussi novice que vous me le paroissiez , & depuis huit mois de tems que vous êtes à l'Opera , vous vous êtes terriblement formé l'esprit & le jugement. Je conviens que votre dessein est fort bon , il n'est rien de si gracieux que d'unir l'agréable à l'utile. Je vous aurois d'abord proposé cet expédient : mais j'ai craint qu'il n'eût pour vous des suites fâcheuses. Savez-vous bien , mon cher cœur , qu'il est besoin d'avoir une grande prudence pour ménager deux amans à la fois , sur-tout lorsqu'un paye , & que l'autre vit *gratis* & aux dépens de son rival ? Des Actrices , après vingt ans de profession , ont échoué quelquefois dans cette entreprise. Il faut une si profonde dissimulation , une retenue si affectée , il faut enfin être si maîtresse de ses mouvemens,

mens , que je ne saurois croire que vous puissiez être capable de tromper Monsieur Pillorfellin , sans qu'il s'en apperçoive.

» Mon Dieu ! ma chere , repliqua la
 » jeune personne , l'amour & le desir
 » d'avoir des nippes & des bijoux font
 » bien faire des choses. Ce sont deux
 » grands motifs pour obliger une fem-
 » me à s'observer dans toutes ses dé-
 » marches. D'ailleurs , j'obtiens
 » bien du Chevalier, sous quelque pré-
 » texte spécieux , qu'il ne me voye
 » plus chez moi ; ainsi je pourrois y
 » recevoir en liberté Monsieur Pillor-
 » felin. La seule chose qui m'embar-
 » rasse , c'est de trouver un endroit
 » où je puisse voir le Chevalier. «
 Ho ! si ce n'est que cela , répondit la
 plus âgée , nous ne serons pas fort en
 peine. Je vous offre ma maison ; elle
 sera d'autant moins suspecte , que Mon-
 sieur Pillorfelin , voyant combien je
 m'intéresse pour lui , & m'ayant l'obli-
 gation d'être bien avec vous , n'auroit
 garde de soupçonner que je voulusse
 me prêter à vos infidélités.

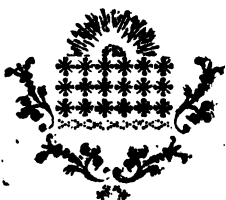
» Hé quoi ! dit la jeune personne en
 » riant , pourras-tu te résoudre à trom-
 » per ton cher ami le Fermier-géné-
 » ral ? « Lui ! mon ami , répondit la
 Tome II. Y

250 LETTRES CABALISTIQUES,

plus âgée. Par ma foi je ne l'aime , ni ne l'estime. Mais il est riche , il est généreux , & nous avons , vous & moi , assez besoin de sa bourse. Voilà la source , le motif & le but des services que je veux bien lui rendre. Quand nous l'aurons foulagé d'un certain nombre de pistoles , s'il vous ennuie trop , je vous aiderai à vous en débarrasser , & je me charge de lui signifier son congé.

Ces deux femmes , sage & savant Abukibak , étant sorties du bosquet où elles étoient , craignant d'être entendues , changèrent de discours : & moi je revolai dans notre heureux séjour.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



LETTRE XLII.

*Le Silphe Oromasis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

PArmi les Princes, sage & savant Abukibak, qui ont eu le bonheur après leur mort d'être reçus dans l'heureuse demeure des Silphes, Henri IV. tient un rang distingué. Ce bon Roi est presque aussi chéri des Esprits aériens, qu'il le fut des véritables François. Il a conservé sa gaieté, son enjouement, & son affabilité; il est enfin tel qu'il étoit lorsqu'il fut sur la terre.

Quelques grandes qu'aient été les vertus d'Henri IV. il eut cependant bien de la peine à obtenir le bonheur dont il jouit. L'Ange accusateur lui reprocha des défauts essentiels: il l'accusa d'avoir aimé le jeu avec une passion démesurée, il lui reprocha fortement son inclination pour les femmes. *Un Prince, dit-il, qui pendant toute sa vie s'est abandonné au vice de l'impureté, est-il digne de respirer un air aussi pur que celui qu'habitent les Silphes? Si l'amour est une foiblesse qui peut quelquefois être pardonnée, on ne sauroit l'ex-*

252 LETTRES CABALISTIQUES

cufer dans un homme âgé , qui étoit marié , à qui Dieu avoit fait tant de graces, & qui devoit à fa bonté un Royaume qu'il lui avoit confervé par un miracle extraordinaire. Henri IV. a aimé toujours , & de toutes les manieres ; il a eu des defirs paffagers qui ne l'attachoient que pour une nuit. Il a eu des inclinations qui ont duré pendant plusieurs années ; & lorsqu'il a trouve des Beautés qui le touchoient vivement , il s'oublioit lui-même & faisoit des folies cent fois plus extravagantes que celles qu'on a reprochées à Hercule. Ce Héros de la Fable fila auprès d'Omphale , & lui , il se travestit un jour en paysan & chargea un fardeau de paille sur sa tête , pour pouvoir aborder la belle Gabrielle d'Etrées.

Ne voilà-il pas une action bien digne d'un Roi , & d'un Roi , qui par ses travaux devoit avoir appris à regner , que de se déguifer en manant & d'oublier son caractère , pour y substituer à la place celui d'un porte-faix ? S'il est des foiblesses en amour qui soient excusables , ce ne sont pas celles qui nous font perdre entièrement la pudeur , qui violent les regles les plus simples de la bienséance , & qui nous exposent à recevoir les affronts les plus sanglans. Henri IV. en a essuyé plusieurs , pour s'être livré en aveugle à ses passions. Combien de fois n'est-il pas tombé aux ge-

L E T T R E X L I I . 257

noux de la Marquise de Verneuil , & n'a-t-il pas éprouvé les dédains de cette fiere créature , qui souvent joignit les injures au mépris ? Est-ce-là la conduite d'un Roi , digne de commander aux hommes ? Comment peut-il exiger de gouverner les autres , lorsqu'il sait si peu se conduire ? Et comment un Souverain peut-il punir les vices & les débauches , quand il s'y livre entierement ? Henri IV. mérite d'aller dans l'humide séjour des Ondins , où la quantité de thé élémentaire qu'on lui fera boire , tempèrera cette ardeur criminelle immodérée dont il a toujours été dévoré. Elle auroit dû cependant être diminuée par les chagrins qu'il avoit reçûs des femmes ; car celles qu'il avoit épousées , ne le rendirent pas fort heureux. L'une le deshonora par ses débauches , l'autre le tourmenta par sa jalousie , par sa mauvaise humeur , par ses manieres hautaines ; & celles qu'il aima comme simples maîtresses , ou lui furent infidelles , ou lui donnerent mille chagrins par les peines & les inquiétudes qu'elles lui causerent. Tant d'obstacles & tant de soins pénibles étoient des avis secrets que le Ciel donnoit à Henri IV. pour le faire rentrer en lui-même. Il n'en fit aucun cas , de même que des avis que lui donnerent ses plus zelés favoris. Ses débauches étoient si visibles & si scandaleuses , que l'Eglise fut obligée de

254 LETTRES CABALISTIQUES,

lui représenter plusieurs fois le tort qu'il se faisoit, & le mauvais exemple qu'il donnoit à ses sujets.

Il faut avouer, sage & savant Abukibak, que ces accusations étoient très-graves, & que si Henri IV. n'eût pas eu d'aussi grandes vertus que celles dont il fut doué, il auroit été condamné à rester dans l'humide séjour des Ondins, peut-être même à habiter dans les demeures ténébreuses des Gnomes. Mais l'Ange protecteur représenta avec beaucoup de force le courage héroïque, la générosité, la bonté, la probité de ce Prince, & tant de grandes qualités obtinrent aisément de la Divinité le pardon de quelques fautes où la foiblesse avoit plus de part que la malice & l'irreligion. Le même Ange observa aussi qu'on avoit outré les reproches qu'on avoit faits à Henri sur son incontinence, & qu'il falloit rejeter bien des crimes imaginaires qu'on lui imputoit, & dont il n'avoit jamais été coupable.

Je ne sais si tu as jamais pris garde, sage & savant Abukibak, à l'affectation de quelques Ecrivains, mal-intentionnés pour la gloire de Henri IV. Ne pouvant lui reprocher que son inclination pour les femmes, ils ont outré les choses le plus qu'il leur a été possible; ils ont raconté cinquante contes absurdes, qui

n'ont pas même l'apparence de la vérité. Un illustre favori de ce Prince a défendu vivement sa gloire contre ses calomnieux, qui, se ressentant encore du poison que la Ligue avoit répandu dans le cœur de bien des François, tâchoient en vain de flétrir la mémoire du plus illustre Prince que la France ait vu sur le Trône.

Quelques Auteurs Protestans, piqués du changement de Henri, ont aussi cherché des prétextes pour épancher leur bile : ils n'en ont pu trouver d'autre que celui qu'ont choisi les derniers partisans de la Ligue.

C'est juger de la vérité d'un fait par le récit d'un ennemi intéressé à le déguiser que de vouloir ajouter foi à ce que la plupart des Historiens ont écrit de la grande incontinence d'Henri IV. Je fais, sage & savant Abukibak, qu'il aima beaucoup les femmes : les bâtarde qu'il eut de plusieurs, en sont des marques évidentes ; mais elles ne lui firent point faire toutes les extravagances que rapportent certains Historiens. Il les aima, il est vrai, sans pourtant en être l'esclave ; c'est ce qu'on voit clairement dans l'*Apologie* que Monsieur de Sully a faite de ce bon Prince, en réfutant certains Ecrivains qui ne lui avoient point rendu justice. » Quand ils se mettent, dit il, sur les discours

256 LETTRES CARALISTIQUES,

» des gaillardises & joyeusetés de ce
» tant doux & débonnaire Prince, ils
» les exagèrent tellement & les invecti-
» vent de sorte par de si menfongeres &
» fallacieuses circonstances, par tant de
» dommageables & penicieuses conse-
» quences, les flétrissent de tant de pas-
» sions, perturbations vicieuses, hon-
» teuses, infâmes, voir exécrables &
» scandaleuses, qu'il semble, à les en-
» ouir parler avec telle audace, impu-
» dence, effronterie & témérité, qu'ils
» aient été les scrutateurs des cœurs &
» des pensées, . . . ou qu'ils eussent été
» ses Peres Confesseurs & grands-Pen-
» tenciers. . . . Et sur-tout ont ils été
» tant téméraires, que de nommer au
» rang de ses maîtresses une, de laquelle
» les qualités, l'éminence, les vertus &
» la sagesse l'avoient toujours averti,
» quand bien il y eût pensé, de la tenir
» pas pour telle, & partant mériteroient
» grande punition ces imposteurs d'E-
» crivains d'en avoir ainsi parlé. Ils di-
» sent en d'autres lieux que les femmes
» avoient pris un tel empire sur lui, à
» cause que le vice lui étoit naturel &
» tourné en habitude par le long usage,
» grande accoutumance avec des gens
» pervers, & s'étoit rendu tant éper-
» dument amoureux de quelques-unes
» de ces Beautés, qu'il n'avoit plus
» d'autre

» d'autre volonté que les leurs , & que
 » cette tache étoit causé que toutes les
 » affaires les plus importantes étoient
 » expédiées par leur entreprise , &
 » qu'elles n'étoient esconduites d'aucu-
 » nes choses qu'elles pussent desirer. Ils
 » ajoutent si fréquemment tant d'autres
 » inepties & fadaïses , que toutes ces
 » impostures téméraires étant trop lon-
 » gues à réfuter par ce présent discours
 » (fait à autre intention) nous ren-
 » voyerons ceux qui voudront voir
 » leurs calomnies au jour , à tous les
 » propos qui en sont tenus dans le cours
 » de ces *Mémoires* , par lesquels il se
 » connoitra comment & pour quelles
 » raisons le Roi ne se fut jamais résolu
 » d'épouser une femme de joie , qu'el-
 » les ne disposoient d'aucunes affaires ,
 » & qu'il avoit des serviteurs , les-
 » quels , par son commandement , leur
 » savoient bien dire leurs vérités , même
 » en sa présence , & les esconduire &
 » refuser des choses qu'ils jugeoient in-
 » justes & dommageables à l'Etat , aux
 » affaires & revenus du Roi , ou à son
 » peuple , & falloit qu'elles passent par-
 » là (1). «

Dans ce passage , sage & savant Abukî-
 bak , je découvre deux choses essentièl-

248 LETTRES CABALISTIQUES,
les à la gloire d'Henri IV. & à la confusion de ses ennemis. La première, c'est que les femmes l'ont touché, sans lui ravir l'usage de sa raison. La seconde, c'est sa bonté, sa douceur & sa complaisance. Combien y a-t'il peu de Monarques qui veuillent permettre qu'on leur représente leurs défauts, & qu'on les empêche de commettre de plus grandes fautes que celles dans lesquelles ils sont déjà tombés ?

Je ne trouve rien de si rare, mais, en même-tems de si grand, qu'un Roi qui souffre d'être repris par ses véritables amis. Les Monarques les moins dignes de l'estime du Public, ont toujours assez de vanité pour croire qu'on doit les regarder comme des Dieux, dont il n'est jamais permis de condamner les actions : ils veulent que leurs sottises soient approuvées, que leurs impertinences soient louées, que leurs crimes soient mis au nombre des vertus. Henry IV. au comble de la gloire, vainqueur de ses ennemis, ayant foudroyé ses sujets révoltés, chassé honteusement les Espagnols, jouissant d'une réputation qui le mettoit au-dessus de tous les Monarques qui l'avoient précédé, & l'assuroit qu'il y en auroit bien peu qui l'égaleront dans les siècles à venir, écoutoit avec douceur les avis de ses favoris, & profitoit de

leurs instructions. L'éclat du Trône ne l'éblouissoit point, il avoit l'affabilité & la cordialité d'un simple particulier, son cœur n'étoit point incapable d'une véritable amitié, il entroit avec ses favoris dans les détails les plus circonstanciés de toutes ses affaires, il leur découvroit jusques à ses plus secretes pensées. On s'en apperçoit par bien des faits qu'on trouve dans les *Mémoires de Sulli*. La conversation qu'il eut avec Rôni sur le choix qu'il devoit faire d'une femme, est originale. » Si l'on obtenoit, lui disoit-il, » les femmes par souhaits, afin de ne me » ressentir point d'un si hazardeux marché, j'en aurois une, laquelle auroit » entr'autres bonnes parties sept conditions principales; à savoir, beauté en la personne, pudicité en la vie, complaisance en l'humeur, habileté en l'esprit, fécondité en génération, éminence en extraction, & grands Etats en possession. Mais je crois, mon Ami, que cette femme est morte, voire peut-être n'est pas encore née, ni prête à naître; & partant voyons un peu ensemble quelles filles ou femmes, dont nous ayons oui parler, seroient à désirer pour moi, soit dehors, soit dedans le Royaume. Et pour ce que j'y ai déjà (selon mon avis) plus

» pensé que vous, je vous dirai pour le
 » dehors que l'Infante d'Espagne, quel-
 » que vieille & laide qu'elle puisse être,
 » je m'y accommoderois, pourvu que
 » j'épousasse avec elle les Pays-Bas,
 » quand ce devroit être à la charge de
 » vous redonner le Comté de Bethune.
 » Je ne refuserois pas non plus la Prin-
 » cesse Reibelle d'Angleterre, si, com-
 » me l'on publie que l'Etat lui appar-
 » tient, elle en avoit été seulement dé-
 » clarée présomptive Héritière : mais il
 » ne me faut pas attendre à l'une ni à
 » l'autre ; car le Roi d'Espagne & la
 » Reine d'Angleterre sont bien éloignés
 » de ce dessein-là. L'on m'a aussi quel-
 » quefois parlé de certaines Princesses
 » d'Allemagne, desquelles je n'ai pas
 » retenu le nom : mais les femmes de
 » cette région ne me reviennent nulle-
 » ment, & penserois, si j'en avois épou-
 » sé une, devoir avoir toujours un lot
 » de vin couché auprès de moi ; outre
 » que j'ai oui dire qu'il y eut un jour une
 » Reine en France de cette Nation, qui
 » la pensa ruiner, tellement que tout cela
 » m'en dégoûte. L'on m'a parlé aussi de
 » quelque une des sœurs du Prince Mau-
 » rice ; mais outre qu'elles sont tou-
 » tes Huguenottes, & que cette allian-
 » ce me pourroit mettre en soupçon à

» Rome & parmi les zelés Catholiques ,
 » elles sont filles d'une Nonnain , &
 » que quelque autre chose que je vous
 » dirai une autre fois , m'en aliène la vo-
 » lonté. Le Duc de Florence a aussi
 » une niece , que l'on dit d'être assez
 » belle : mais étant d'une des moindres
 » maisons de la Chrétienté qui porte ti-
 » tre de Prince , n'y ayant pas plus de
 » soixante ou quatre-vingts ans que ses
 » devanciers n'étoient qu'au rang des
 » plus illustres bourgeois de leur ville ,
 » & de la même race de la Reine Mere
 » Catherine qui a tant fait de maux à la
 » France , & encore plus à moi en par-
 » ticulier , j'appréhende cette alliance ,
 » de crainte d'y rencontrer aussi mal
 » pour moi , les miens & l'Etat (1). «

Ces dernières réflexions d'Henri IV.
 sage & savant Abukibak , ne lui servirent
 de guères dans la suite , puisqu'il épousa
 cette même Princesse de la Maison de
 Medicis , qu'il avoit rejetée. Voilà à
 quoi aboutissent souvent toutes les réso-
 lutions humaines , elles sont aussi-tôt dé-
 truites que formées. Dans un tems on
 pense ce à quoi on ne pense pas dans
 un autre , & l'on oublie jusqu'aux maux
 qu'on avoit eu la précaution de prévoir.

(1) Mémoires de Sulli , Tom. II. pag. 112.

Les chagrins qu'Henri IV. craignois d'essuyer en époussant la Princesse de Medicis , ne manquerent pas de lui arriver. Elle ne put souffrir les tendresses qu'il avoit pour ses maîtresses, elle en témoigna un dépit extrême, qui causa des brouilleries domestiques. Elle se porta même plusieurs fois à des dédains & des contrariétés d'autant plus fâcheuses pour Henri IV. qu'elles retardoient l'exécution des grands desseins qu'il avoit conçus. Tel est le plus souvent le sort des plus grands hommes. Pendant que la fortune les comble de bonheur au-dehors, elle les accable dans l'intérieur de leur famille.

Porte-toi bien, sage & savant Abukibak.



LETTRE XLIII.

Ben Kiber , au sage Cabaliste Abukibak.

JE viens de lire un Livre , sage & savant Abukibak , rempli d'excellentes choses , écrites avec une sincérité & une noble hardiesse , dignes d'un véritable Philosophe. Ce Livre est intitulé *Histoire Critique de la Philosophie*. L'Auteur traite de son origine , de ses progrès & des diverses révolutions qui lui sont arrivées , jusques dans ces derniers tems. Il expose d'abord quel étoit l'état de la Philosophie avant les Grecs , il examine les opinions des Egyptiens , & développe d'une manière précise , claire & intéressante les difficultés qui se rencontrent dans des faits qui semblent à demi-ensevelis dans la nuit des tems. Après avoir cherché la Philosophie jusques dans son origine , il la suit pas à pas , & remarque soigneusement tout ce qui a servi à sa perfection. Il observe le tems de la naissance des différentes Sectes , il entre dans un détail savant & rempli d'érudition , de leurs principaux sentimens. Il en réfute plusieurs en grand maître ,

il donne la force à quelques-uns par les nouvelles raisons dont il les appuie , & par la clarté avec laquelle il les explique. Il trace d'une main sûre & hardie le portrait de tous les plus célèbres Philosophes, il les représente, non pas tels que la passion, les préjugés, la haine ou la prévention les ont peints bien souvent ; mais tels qu'ils ont été réellement. Il juge de leurs mœurs, de leur probité, de leur caractère aussi impartialement, qu'il décide sagement du prix & du mérite de leurs Ouvrages. A ces portraits particuliers il en joint de généraux, qui ne sont pas d'un moindre prix ; tel est celui qu'il fait des premiers hommes qui s'appliquèrent à l'étude de la Philosophie.

» Il est aisé de voir, dit-il, . . . que la
 » Philosophie dans les premiers siècles
 » étoit toute différente de ce qu'elle est
 » aujourd'hui. Elle tenoit d'un côté à
 » la Religion, & de l'autre à la Politique ; elle s'élevoit au gouvernement
 » des Etats, & à ce qui devoit occuper les plus grands génies, au bonheur
 » des peuples ; elle formoit des professions graves, importantes, pleines de
 » ressources, dignes d'occuper toute la
 » vie d'un homme raisonnable. Ceux qui
 » s'y dévouoient, n'étoient point des
 » ames mercénaires, des Savans querelleux, & d'une imagination rembrun-

» nie , plus propre à avilir , suivant l'ex-
 » pression des Anciens , qu'à faire aimer
 » cette divine Pallas , qui par un don
 » singulier des Dieux est venue habiter
 » sur la terre. De-là naïssoient plusieurs
 » avantages , qui doivent à nos yeux
 » accréditer les Philosophes barbares.
 » Nés , pour ainsi dire , au milieu des
 » connoissances , ils n'étudioient point
 » selon leur goût & leur caprice , mais
 » par autorité de l'Etat. Le soin impor-
 » tun de pourvoir à leur subsistance , &
 » plus importun encore dans les com-
 » mencemens , ne leur cauïoit aucune
 » distraction. Assez riches des bienfaits
 » publics , ils ne pouvoient exercer , ni
 » la Banque , ni le Commerce , ni au-
 » cune de ces professions lucratives ,
 » que Platon appelloit agréablement
 » *l'Art de voler le bien d'autrui suivant*
 » *les loix*. Le privilège d'étudier étoit
 » même réservé à certaine familles choi-
 » sies , & très-jalouses d'un si noble
 » avantage. Le fils docile recevoit avec
 » respect les instructions de son pere ,
 » & les transmettoit sans aucun chan-
 » gement à sa postérité. Ainsi , les dog-
 » mes ne se corrompoient point , ne
 » souffroient aucune altération , & l'on
 » disoit qu'après Dieu , la mémoire étoit
 » la chose du monde la plus sacrée & la
 » plus respectable , parce qu'elle per-

ble qu'un Tyran. Ils sont cependant également Souverains ; mais le premier est un Monarque Philosophe , & le second un Roi simplement. Ce n'est donc pas le Trône qui illustre les Souverains , mais la vertu , ainsi que les autres hommes. » Qu'il me soit permis , dit l'Auteur dont je parle , de citer ici un trait , non pour l'honneur qui m'en peut revenir de m'être familiarisé avec les plus grands hommes de ce siècle , mais par le rapport qu'il peut avoir à l'*Histoire de la Philosophie*. Ayant passé en Angleterre avec feu M. le Duc d'Aumont , qui joignoit à tant de talens supérieurs une générosité presque inconnue dans notre siècle , je fus prié de diner chez l'illustre M. Neuwton ; & comme c'est l'usage en Angleterre de boire sur la fin du repas à la santé des Rois & des Princes , que les Philosophes ordinairement ne connoissent & ne fréquentent gueres , M. Neuwton , plus judicieux , me porta la santé de tous les honnêtes gens , de quelque pays qu'ils fussent. *Nous sommes tous Amis* , m'ajouta-t'il , *parce que nous tendons unanimement au seul but digne de l'homme , qui est la connoissance de la vérité. Nous sommes encore tous de la même Religion , parce que menant*

» une

[L E T T R E X L I I I . 27¹

» *une vie simple & nous conformant aux*
 » *bienfaisances , nous tâchons sincèrement*
 » *de rendre à l'Etre Suprême le culte*
 » *que nos foibles lumieres nous persuadent*
 » *lui devoir plaire davantage. Les té-*
 » *moins de ce discours furent M. Hal-*
 » *ley , M. de Moive & M. C... tous*
 » *Mathématiciens du premier ordre.*
 » *Erasme, qu'on doit regarder comme*
 » *le modele des esprits doux & mo-*
 » *dérés , des amis de la paix , Erasme ,*
 » *dis-je , après avoir rapporté les der-*
 » *nieres paroles de Socrate prêt à boire*
 » *la ciguë , paroles si nobles & si tou-*
 » *chantes , le félicite sur-tout , Quod*
 » *bonam spem conceperit fore ut Deus*
 » *pro sua bonitate boni consulturus esset ,*
 » *quod studuisset bene vivere (1). «*

Je ne doute pas , sage & savant Abukibak , que tu ne sois charmé de la liberté noble & hardie qui regne dans le passage que je viens de te citer. On aime à voir les grands hommes encourager par leur exemple tous ceux qui s'appliquent aux sciences , & leur faire sentir combien leur état est au-dessus de celui que leur assignent l'ignorance & la fausse grandeur. Il y a plusieurs endroits dans cet Ouvrage aussi beaux ,

(1) Hist. Crit. de la Philosophie , Tom. II,
 pag. 264.

274 LETTRES CABALISTIQUES ;

aussi frappans & aussi intéressans. L'Auteur a su mêler adroitement l'agréable à l'utile , & il divertit en instruisant. Cependant , son Livre a trouvé des ennemis redoutables : les Ecclésiastiques se sont élevés contre lui , il n'a pas tenu à eux qu'ils ne l'aient accablé , parce qu'ils ont cru qu'il n'avoit point eu assez de respect pour leurs erreurs & pour leurs opinions ; ils l'ont regardé comme un esprit dangereux. Tu fais qu'aujourd'hui , sage Abukibak , l'ambitieux Clergé exige que l'on baise les fers dont il charge tous ceux sur lesquels il peut étendre ses droits. Quel supplice pour des personnes qui font usage de leur raison , que celui d'être obligé de gémir sous le poids insupportable de l'hypocrisie , de la superstition , de la mauvaise foi & de l'ambition de gouverner ! Encore , si les Ecclésiastiques , tranquilles & d'accord entr'eux , ne se rendoient point méprisables par la manière dont ils tâchent de se détruire , de se supplanter & de s'aggrandir aux dépens de leurs confreres , on pourroit se contraindre à garder le silence. Mais quel est l'homme qui pourroit se taire , voyant ces disputes indécentes & ces haines mortelles , occasionnées par les différens partis formés & fomentés par les Ecclésiastiques ? L'Auteur de l'*Hif-*

LETTRE XLIII. 275

voire Critique de la Philosophie dépeint dans la perfection l'inutilité, ou plutôt le mal dangereux de ces guerres Théologiques, & je crois ne pouvoir mieux finir ma Lettre, que par ce passage rempli de réflexions sentées. » Quoique l'Empire, dit-il, eût souffert des secousses violentes depuis que les Paolesologues s'en étoient rendus les maîtres, il faut cependant avouer que jamais, peut-être on n'y avoit trouvé tant de gens habiles. Les disputes entre l'Eglise Grecque & la Latine, entre les Papes & les Empereurs, étoient alors plus vives & plus fréquentes que jamais, soit que les Grecs voulussent effectivement terminer le Schisme, ce que j'ai de la peine à croire de leurs subtilités & de leur dissimulation, soit qu'ils se servissent de ce prétexte pour engager les Princes du Rit Romain, & le Pape même à les secourir. Tout cela obligeoit de côté & d'autre d'entrer dans de longues discussions, & de conférer en présence des personnes les plus accréditées & les plus aguerries à la dispute; & il falloit bien pour cela étudier soigneusement l'Ecriture Sainte, recourir aux autorités des anciens Peres, ou trouver le moyen

276 LETTRES CABALISTIQUES ;

» de les détourner. C'est ce que plu-
 » sieurs Grecs ont fait avec succès, &
 » même au-delà de ce qu'on devoit at-
 » tendre de leur capacité. Je ne citerai
 » ici que ce qui s'est passé sous Michel
 » Paléologue & Grégoire X. au Con-
 » cile de Lyon, & sous Jean Paléo-
 » logue & Eugene IV. au Concile
 » de Florence. Je doute qu'on puisse
 » trouver des gens aussi artificieux, &
 » aussi éclairés sur leurs intérêts, que
 » l'étoient les députés de l'Eglise Grec-
 » que qui assisterent à ces deux Conci-
 » les. En effet, quelle utilité & quel
 » fruit en tira-t-on ? Chaque parti s'o-
 » pinâtra davantage dans son sentiment,
 » & les efforts qu'on fit de côté &
 » d'autre pour s'assurer la victoire,
 » rendirent irréconciliables ceux qui
 » avoient paru céder. Tel est le sort de
 » toutes les conférences de Religion,
 » & il semble que Dieu le permette
 » pour apprendre aux hommes que
 » c'est lui qui tourne les cœurs com-
 » me il veut, & que sans son secours,
 » ceux qui paroissent chercher à se réu-
 » nir, s'éloignent encore davantage (1).
 Quel bonheur pour l'Univers entier,

(1) Hist. Crit. de la Philosophie, Tom. III.
 pag. 214.

LETTRE XLIV. 277

Si les Prêtres de toutes les différentes Religions pouvoient être persuadés un jour de la vérité de cette dernière maxime !

Je te salue , sage & savant Abukibak.

LETTRE XLIV.

Ben Kiber , au sage Cabiliste Abukibak.

J'EXAMINE avec soin , sage & savant Abukibak , les differens caracteres des hommes. Je tâche de me dépouiller le plus qu'il m'est possible des préjugés que j'ai reçus dans mon enfance. Je ne me laisse point éblouir à des apparences trompeuses , & qui , semblables à ces clinquans qui brillent aux yeux lorsqu'on les examine de loin , perdent entierement leur prix & leur mérite dès qu'on les considere de près. Je ne regarde dans les hommes que la sagesse & la vertu. Sous quelque forme qu'ils me les offrent , je les respecte toujours. Un bourgeois vertueux , un payfan rempli de candeur & de bonne foi , me sont cent fois plus précieux qu'un Noble , descendu d'une race ancienne , & qui n'a devers lui d'autre

178 LETTRES CABALISTIQUES,

qualité que le bonheur d'être né de parens ; qui peut-être ne durent leur mérite ; ainsi que lui , qu'à d'autres parens qui se trouvoient dans le même cas.

Si l'on remontoit jusqu'à la première origine de bien des familles illustres par leur ancienneté , on verroit avec étonnement que cette illustration , qui n'a eu d'autre fondement que la faveur d'un Ministre , celle d'une maîtresse , ou quelquefois l'achat d'un morceau de parchemin , payé par une somme pillée à la veuve & à l'orphelin , s'est augmentée, sans que ceux qui y avoient tant d'intérêt , y prissent plus de part qu'à la gloire du Grand Mogol & aux victoires du Roi de Pégu.

Est-il rien, sage & savant Abukibak, de plus extraordinaire que d'avoir attribué aux familles les mêmes qualités qu'à ces arbres , qu'on est assuré de voir croître dans quelque terrain qu'on les plante , sans qu'il soit besoin de les cultiver ? Dès qu'une fois un particulier a anobli sa maison , il est certain que ses successeurs , pourvu qu'ils soient riches , iront toujours en augmentant , quelque peu de mérite qu'ils aient. Tel est le sort de la Noblesse ; dans quelque terre qu'elle soit plantée , il faut , tant qu'elle dure , qu'elle devien-

ne plus respectable ; sa véritable essence ne consiste que dans l'ancienneté.

Quelques vertus , quelques grandes qualités qu'ait un nouveau Noble , ce n'est qu'un *Gentilhomme de nouvelle fabrique* ; mais un stupide , un fat , un imbécille , né d'une ancienne race , c'est une personne respectable , c'est un *bon Gentilhomme*.

Je serois tenté , sage & savant Abukibak , de regarder les préjugés des Européens sur la Noblesse , comme étant aussi ridicules que ceux de certains Savans , qui n'estiment point les plus belles Editions de Thucydide , de Tacite , de Cicéron , &c. & qui ne veulent lire ces Auteurs que dans de vieux Manuscrits à demi-usés , effacés & déchirés. On a beau leur représenter la netteté , la justesse , la correction qui se trouvent dans les Editions imprimées , & les fautes , les mots effacés , les caractères presque inintelligibles dont fourmillent la plupart des Manuscrits : ce qui n'est point ancien n'a pour eux aucun appas. Cicéron n'est plus Cicéron , & Thucydide perd toutes ses graces , dès qu'il ne faut pas orner son nez d'une lunette , & se perdre la vue pour déchiffrer des Ouvrages transcrits depuis plus de huit ou neuf cens ans. Je crois , sage & savant Abukibak ,

280 LETTRES CABALISTIQUES ;

que ce respect servile & cette vénération pour l'ancienne Noblesse , qui n'a d'autre mérite que son ancienneté , sont des imaginations aussi folles , que celles de la passion & de l'entêtement pour les vieux Manuscrits. J'aurois même envie de les comparer à l'amour outré qu'ont les Hollandois pour les vieilles porcelaines ; un vase de terre , dont ils ne feroient aucun cas s'il étoit fait depuis une année , leur devient précieux dès qu'il l'est depuis cinquante ou soixante.

Quand je condamne aussi hautement les préjugés où l'on est sur la Noblesse, je ne prétends point cependant soutenir qu'elle doive être méprisée. Je voudrois seulement qu'on ne la considérât qu'autant qu'elle seroit ornée de plusieurs excellentes qualités , je souhaiterois qu'elle eût les mêmes avantages que la vertu lorsqu'elle l'accompagneroit, & qu'elle ne pût rien obtenir dès qu'elle seroit seule. Les Epicuriens ont fait pour principes des choses le *vuide* & les *atomes* : le premier de ces principes ne peut rien sans l'autre. Ne pourroit-on pas établir pour maximes fondamentales des honneurs qu'on accorde aux gens de distinction, la *Noblesse* & les *sentimens* ? Sans ces dernières qualités , la pre-

mière

miere feroit le véritable *vuide* des Epicuriens.

La coutume que je voudrois établir, paroît d'abord ramener les choses à leur premiere origine. Il semble que je veuille qu'il n'y ait presque d'autre Noblesse que celle qu'on acquiert personnellement & par les actions ; ce n'est pas-là cependant mon but. Si je détruisois absolument toutes les distinctions qui sont entre certaines familles par leur ancienneté, je tomberoîs dans un excès aussi vicieux que celui que je condamne. Il faut que dans des Etats bien policés il y ait des rangs differens, dont quelques - uns soient destinés à des gens qui aient reçu une éducation qui les mette en état de pouvoir exercer dignement les charges qu'on leur confie. Or, il est naturel que des personnes qui sont nées dans des familles qui depuis long-tems jouissent des emplois les plus considerables, soient plus propres à les remplir, y ayant été, pour ainsi dire, élevées, que des hommes à qui les fonctions en sont souvent entierement inconnues.

Il faut donc établir ce principe. La Noblesse est utile & respectable, lorsqu'elle est accompagnée de la vertu ; mais elle ne doit, ni ne peut donner aucun véritable relief au vice, à l'igno-

282 LETTRES CABALISTIQUES,
rance , à l'imbécillité , à la mauvaise
foi , &c. Tous ces défauts sont aussi
condamnables dans un Noble aux yeux
d'un Philosophe , que dans le plus petit
particulier.

Voici encore un autre principe , qui
me paroît aussi vrai que le premier. En-
tre deux Gentilshommes le mérite seul
doit décider de la préférence qu'on doit
leur donner : si l'on se détermine en
faveur de l'un , parce que sa race est
plus ancienne d'un siècle que celle de
l'autre , c'est-là une décision que je
compare à celle des Hollandois en fa-
veur de la vieille porcelaine. Voilà l'a-
mour ridicule pour de vieux Manu-
scrits. Je soutiens alors tout ce que j'ai
établi au commencement de ma Lettre,
& je crois être fondé à dire que la
Noblesse ne doit jamais entrer pour
rien dans les jugemens qu'on prononce
sur l'estime que mérite un galant hom-
me.

Je ne m'étonne point , sage & savant
Abukibak , que tant d'illustres Ecri-
vains se soient récriés contre les préju-
gés outrés où l'on étoit en faveur de
la Noblesse ; ils défendoient leurs pro-
pres causes. La Nature , en les avan-
tageant du côté de l'esprit & des qua-
lités du cœur , les avoit maltraités
du côté de la naissance ; n'étoit-il pas

naturel qu'ils souffrirent avec peine qu'on leur préférât des gens sur lesquels ils avoient tant d'avantages réels ? En vérité, je passe à tous les Savans les déclamations qu'ils ont faites contre la Noblesse, ils étoient en droit d'attaquer une chimere, sur l'autel de laquelle on brûloit un encens, qui n'auroit dû être destiné qu'à celui de la vertu.

- Si les Auteurs qui ont écrit contre le servile respect qu'on a pour les vieux papiers, pour les anciens contrats & pour les titres, avoient été en état & dans une situation à pouvoir connoître par eux-mêmes l'intérieur de ceux qui en retiroient tant de gloire, ils auroient attaqué encore avec plus de succès le phantôme redoutable qu'ils combattoient. Malheureusement la plupart d'entr'eux ne connoissant que le foible de la Noblesse, & fort peu le ridicule de bien des Nobles, ils faisoient des déclamations vagues, & ils se contentoient d'élever la vertu au-dessus de la puissance. Ils avoient sans doute raison ; mais ils eussent remporté des avantages bien plus considérables, si entrant dans un détail circonstancié, ils eussent pu dévoiler les caractères singuliers, & méprisables en même temps, des trois quarts des No-

284 LETTRES CABALISTIQUES ,
bles. Peu de Savans ont agi de cette
maniere , parce que peu se sont trou-
vés dans une situation à connoître la
Cour & le grand monde. Les uns ont
passé leur vie dans leur cabinet , les
autres ont ressenti tout le poids de l'in-
justice dont ils se plaignoient. L'obs-
curité de leur naissance les a empêchés
d'approcher de près les personnes d'un
certain rang ; quelques-uns , qui au-
roient pû être plus instruits des foi-
bles des Grands , ont cru devoir
mieux employer leur loisir , qu'à exa-
miner les folies & les sottises d'un nom-
bre de gens qui se figurent avoir ac-
quis le droit par leur naissance de pou-
voir être aussi ridicules qu'ils le jugent
à propos , sans qu'on soit en droit d'y
trouver à redire. Je pense cependant ,
sage Abukibak , que le tems qu'on
emploie à étudier les differens carac-
teres des hommes , quelque vicieux
qu'ils soient , est toujours bien em-
ployé. On apprend à haïr le vice , en
considérant toute sa laideur. La fré-
quentation , par exemple , d'un Petit-
maître est utile à un Philosophe , pour
lui faire connoître parfaitement le néant
de la vie de la plus grande partie des
gens du monde.

Je ne fais , sage & savant Abukibak ,
si tu as jamais daigné faire quelqu'at-

tention aux manieres grotesques & ridicules de ces personnes , à qui l'on accorde liberalement le titre d'*homme aimable* , d'*esprit enjoué* , de *caractere gracieux*. Tu aurois pû en tirer des raison bien fortes pour prouver la spiritualité de l'ame des singes. Je m'étonne que les Philosophes , qui ont soutenu que l'ame des bêtes étoit de même nature que celle des hommes , n'ayent pas fait d'abord cette objection à leurs adversaires : *Ou il faut que vous avouiez que l'ame d'un singe est spirituelle , ou il faut que vous conveniez que celle d'un Petit-maitre est matérielle. Puisque j'apperçois dans ces deux ames les mêmes qualités , les mêmes inclinations , les mêmes mouvemens , les mêmes passions , elles doivent avoir la même essence , & sont également , ou matérielles , ou spirituelles. Or , vous prétendez que celle du Petit-maitre est spirituelle ; donc celle du singe l'est aussi.*

Après cette premiere proposition , il resteroit à prouver l'égalité des pensées, des sentimens & des inclinations entre le singe & le Petit-maitre ; il n'y auroit rien de si aisé que d'en venir à bout. Je me mets pour un instant à la place du Philosophe qui soutient cette opinion. *N'est-il pas vrai , demande-je , qu'on ne doit , & qu'on ne peut même juger de la nature*

de l'ame que par les opérations qu'on lui voit faire , son essence ne souffrant point qu'elle pussent être apperçue par les yeux. Quelles sont les fonctions de l'ame d'un Petit-maitre ? Elle agite le corps dans lequel elle fait sa demeure. Taniôt elle le fait siffler , taniôt elle le force à danser , à sauter , à cabrioler ; tout cela sans aucun sujet , & si promptement , que l'on voit bien que la raison & le jugement n'entrent pour rien dans ces pirouettes. J'apperçois dans les singes ces sauts , ces gambades , ces élans précipités , & dans un sapajou , qui se démène dans sa loge , je découvre avec un peu d'attention les consorsions les plus raffinées d'un jeune étourdi au milieu d'un cercle de femmes.

Poursuivons cet examen. Lorsqu'un singe se regarde dans un miroir, enchanté de sa figure , il redouble ses grimaces grotesques , il déploie toute sa légèreté , il fait trente sauts , il marmotte dans les dents quelque chose d'inintelligible pour nous , mais qui ne l'est point sans doute à quelqu'autre singe. Un Petit-maitre , se considérant dans un grand trumeau , rappelle toutes ses graces , il s'examine en détail , il se tourne & retourne vingt fois , hausse la tête & la secoue , la baisse ensuite & la relève , tient quelques discours qui ne peuvent être entendus que par un autre Petit-maitre , parle de bon-

ête flottante , de nœud à grand ruban , de toupet court & rond. Où peut-on trouver de ressemblance plus parfaite ?

Le singe, naturellement traître & malin , mord ou déchire les habits de ceux qui ont l'imprudence de s'approcher trop près de lui , attirés par le plaisir que leur donnent ses sauts & ses gambades. Le Petit-maitre fait précisément la même chose ; on achète toujours cher les divertissemens qu'il donne. En sortant d'une maison où il aura étalé tout son savoir-faire , & déployé ses tours les plus subtils , il déchire la réputation des gens qu'il y a vus , & médit du maître & de la maîtresse. Rien n'est à l'abri de sa langue maligne , elle est au moins aussi dangereuse que les dents du singe le plus mauvais.

Après une égalité aussi visible dans les sentimens , dans les manieres & dans le caractère , n'est-on pas en droit de conclure que l'ame du singe & celle du Petit-maitre sont de la même nature ? Je t'avouerai , sage & savant Abukibak , que je pencherois presque vers cette opinion. Je fais qu'elle a de grandes difficultés , & que si l'on en convenoit une fois , il faudroit avouer que l'ame des Petits-maitres est materielle ; car il n'y auroit aucune apparence à vouloir rendre spi-

288 LETTRES CABALISTIQUES ,
rituelle celle des singes ; mais quand il
seroit vrai qu'on seroit forcé de conve-
nir que les Petits-mâtres ne sont que
des automates , des especes d'horloges
montés par la folie & par l'extravagan-
ce , quel mal cela feroit-il ? Dans le fond
il n'y auroit rien de si aisé que de prou-
ver que l'ame d'un homme raisonnable
n'est point de la même nature que celle
d'un Petit-mâitre. Penses-tu , sage Abu-
kibak , qu'on trouvât beaucoup de res-
semblance entre l'ame d'un Philosophe ,
tel que Newton , & celle d'un singe
renfermé dans un corps humain ?

Je te salue , illustre Cabaliste.



LETTRE XLV.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

VOici , sage & savant Abukibak , une conversation assez hardie entre les deux damnés qui ont écrit le plus librement lorsqu'ils étoient sur la terre. Si tu trouves quelque chose de trop hardi dans leurs discours , ne l'attribue qu'à la nécessité où je suis de te les rapporter fidèlement. Quoique nous autres Diables , nous nommions les choses par leurs noms , je fais le respect que je te dois ; je tâcherai donc d'adoucir , autant qu'il me sera possible , les expressions choquantes dont se sont servis ces deux damnés.

*Dialogue entre L'ARETIN & le
Jésuites SANCHES.*

SANCHES.

Je ne comprends point en vérité comment vous pûtes pousser la débauche jusqu'à oser publier votre infâme Ouvrage , intitulé : *Il Libro dei Sonneri*,

490 LETTRES CABALISTIQUES,
e delle figure lussuriose ; dans lequel vous aviez fait graver en dix-huit planches toutes les attitudes les plus luxurieuses qu'un amant qui cherche à raffiner dans les plaisirs amoureux , étoit capable de prendre. Vous eûtes soin d'ajouter un sonnet à chacune de ces estampes , & vous joignîtes à toutes ces choses ordurieres un Dialogue , intitulé *La Putana errante* , dans lequel vous traitâtes fort au long de *i diversi congiugamenti*. Vous craigniez apparemment que vos sonnets ne pussent suffire à expliquer assez clairement la matiere que vous traitez.

A R E T I N.

Je m'étonne que vous me reprochiez ma façon d'écrire impudique ; mon dessein étoit d'être utile aux femmes , & de leur fournir des moyens pour pouvoir entretenir & accroître l'amour de leurs maris , ou de leurs amans. Il me paroît que vous n'êtes guères en droit de condamner mon attention pour le beau sexe ; vous lui avez été pour le moins aussi favorable que moi. Vos égards pour lui se sont étendus jusques aux vieilles femmes ; vous avez soutenu (1) que quelque âgées qu'elles fus-

(1) Unde nunquam ob senectutem deneganda est alicui ab Ecclesia facultas incundi matrimonii.

sent, on ne devoit jamais refuser de les marier, parce que l'état de femme emportant celui de *patient*, & non point celui d'*agent*, la chaleur de la

nium, nisi aliud impedimentum allegetur & probetur. Constat ex dictis duplici n. præced. Et tradit Enriquez, dicens ita usum Ecclesiæ se habere. L. 11. de Matrim. Cap. 7. n. 3.

Atque hoc in *femina*, quantumcumque vetula, certius est, quia *frigidity* coïtum viri senis impediens, ipsi non obstat utpote quæ patiens est, & semen recipit, ad quod calor juvenilis minime desideratur. Sylv. Matrim. 8. q. 16. Disto 4. in fin. Ant. Cuc. L. 1. Instit. Majorum, Tom. 12. n. 262. Barbosa, L. 1. p. 1. n. 97. ff. Sol. Matr.

Sed difficultas est, an quando vir senex est adeo exhaustus, ut omnino impotens sit ad copulam habendam, nec judicio Medicorum juvari arte possit, sit incapax matrimonium ineundi? Quibusdam placet eum non esse incapacem; nam semper habitu retinet intrinsecam seminandi intra vas potentiam, ac senio per accidens impeditam. Ita videntur sentire Ant. c. 2. n. 1. de Frig. & malef. Jason. l. 1. Sed est quæsitum n. 1. notab. 1. ff. de Lib. & Posthum. Rolandus de Lucro dotis. q. 103. n. 17. habetur Tom. 9. tract. Aiunt enim senes valide posse matr. inire. R. Patris Thomæ Sanchez Cordubensis e Societate Jesu, de Sancto Matrimonii Sacramento Disput. Tomi tres. De impedimentis Matrimonii Lib. 7. Tom. 2. Disputat. XCII. pag. 37. Les Lecteurs verront par la traduction, ou plutôt par la paraphrase de ce premier passage, combien j'adoucis les termes sales & choquans du Jésuite Sanchès. Quelques gens, trop scrupuleux, diront peut-être que j'ai mal fait de traduire des impuretés aussi grandes; mais il changeront de sentiment, s'ils réfléchissent que mon unique but a été de fig.

296 LETTRES CABALISTIQUES,
 mais vû arriver pendant votre vie ?
 Pour moi , je vous avoue que je n'a-
 vois jamais soupçonné qu'il fût besoin
 de décider quelque chose sur une pa-
 reille matiere. Cependant , pour abré-
 ger toutes les disputes inutiles , je con-
 viendrai , si vous voulez , que votre
 décision peut être utile quelquefois ;
 mais vous y avez apporté de si grands
 ménagemens , vous l'avez accompagnée
 de tant de clauses , qu'il est aisé de
 voir votre attention pour l'intérêt &
 le salut du beau sexe. Vous ne voulez
 point qu'un mari (1) puisse lui-même se
 faciliter les plaisirs que lui interdit sa
 foiblesse ou sa grosseur. Non-seulement
 vous lui défendez de se servir de quel-
 qu'instrument de fer ou de bois : mais

(1) Tandem dubitabis an integrum sit huic vi-
 ro impotenti ad virginem , potenti autem ad cor-
 ruptam propria auctoritate instrumento aliquo
 ligneo aut ferreo ad id apto , digitivse claustra hu-
 jusmodi virginis a se ducte reserare , ut vel sic con-
 summare possit matr. Id esse licitum clare sentire
 videntur. D. Th. Jo. de Friburgo , Astens. Sab.
 relati n. 26. Nam verba D. Thom. quæ cæteri
 transcribunt , sunt hæc : Si non posset implere car-
 nalem actum cum virgine , & posset cum corrupta
 tunc medicinaliter aliquo instrumento posset claus-
 tra pudoris frangere , & ei conjungi. Quod idem
 clarius docere videtur Albert. Magn. eo num. 26.
 relatus , dicens posse virum , digitis aperire viam.
 At credo id non sentire D. Th. nec ejus sequaces ;
 non enim absolute dixere posse virum , sed pruden-

VOUS

vous ne voulez pas même qu'il employe les doigts : vous craignez qu'il ne dérangerât par son ignorance quelque chose dans le Temple de l'Amour, vous exigez que ce soit un Architecte qui en connoisse la structure & la construction, qui fasse les réparations nécessaires.

Ne découvre-t'on pas aisément dans ces ordres, si utiles à la conservation des beautés les plus cachées du sexe, l'amitié & la tendresse que vous aviez pour lui ? Il me sera aisé de vous convaincre entièrement par plusieurs autres endroits de vos Ouvrages ; que vous étiez bien plus commode pour les femmes que les Médecins, qui marquent certains tems dans l'année, où les plaisirs amoureux doivent être interdits. Si tous les suppôts d'Hypocrate avoient été aussi complaisans que vous, Cléantif ne se fût jamais plainte des jours Caniculaires. Vous n'exceptez aucun jour de l'année (1), & les jours de fête,

ter addidere medicinaliter, quasi dicant juxta Medicorum præscriptum. Id. ibid. pag. 345.

(1) Quarta sententia (qui adhæreo, licet existimem duas præcedentes esse valde probabiles) ait solum esse consilium quibusvis diebus a copula conjugali abstinere, ac proinde omni culpa vocare tunc exigetè. Ducor, quia præceptum de colendis festis prohibet solas operationes externas serviles, qualis non est debitum petere, nec finis præcepti

298 LETTRES CABALISTIQUES ,

quelques solennelles qu'ils soient, n'en doivent pas moins être des jours de mariage. Vous mettez la conscience de toutes les dévotes en repos, soit par les loix divines, soit par les loix humaines; le Calendrier des Saints n'a aucune influence sur le mariage. Quel bonheur pour la jeune Italienne, dont parle Bocace & la Fontaine! Si elle avoit sù votre décision, elle l'eût sans doute opposée à tous les préceptes de son mari.

Je te salue, sage & savant Abukibak. J'aurai soin de t'envoyer incessamment la suite de ce Dialogue.

nempe, ut liberius vacetur Deo, cæditis præcepto, auctore D. Th. 1. 2. q. 96. art. 2. & multis aliis, quos refert & sequitur. Cov. cap. Alma matre. 1. q. 5. 5. n. 1. Et confirmatur, quia cum nemo teneatur in diebus festis, aut supplicationum aut jejunii orare, inceptum se reddens his diebus ferventiori contemplatione, minimæ culpæ reus erit, quam nulli contraveniens præcepto. Nec in diebus jejunii tenetur ad aliam carnis macerationem, quam ad eam quæ ab Ecclesia præscripta est, quæ est abstinencia a pluribus comestitionibus & cibis veritis. Secundo, quia culpa non est, ubi nullius præcepti adest prohibitio, quod hic contingit. Quia præceptum divinum de colendis festis minime interdicit debiti conjugalis exactionem, ut probavi. Nec etiam est præceptum humanum. Id. ibid. de Debito conjugali, Disput. 131. Lib. 9. Tom. 3. pag. 200.

LETTRE XLVI.

Astaroth, au sage Cabaliste Abukibak.

Suite du Dialogue entre L'ARETIN
& SANCHES.

ARETIN.

JE poursuivrai les avantages que vous
j'accordez si libéralement aux femmes.
Votre prévoyance pour elles s'étend
jusqu'aux actions les plus secrètes de
l'hymen ; vous dispensez les femmes
de tous les soins qui pourroient les
embarrasser dans les combats amou-
reux (1) : vous laissez à leur choix d'é-

(1) Secunda conclusio. Non est necesse utrum-
que conjugem seminare simul ; quare dum vir se-
men effudit , minime tenetur foeminae effusionem
expectare. Probatur , quia foemineum semen nec
esse necessarium , nec active ad generationem con-
currere docent Galen sibi contrarius L. 1. de Sanp.
tuenda , C. 1. & L. 2. de naturalib. Facult. C. 3.
Arist. L. 1. de Generat. animal. C. 2. & L. 2. C. 3.
Avicenna. L. 9. de Animal. C. 1. Alb. Magnus L. 5.
de Animal. C. ult. Hugosinensis super Libro tegni
Galen , L. 2. ff. Frigidum vero & siccum , textu

300 LETTRES CABALISTIQUES ;

tre promptes ou lentes , & vous apportez une foule d'autorités pour prouver que le comble de leurs plaisirs étant inutile à la génération , elles sont les maitresses de hâter , ou de reculer le moment le plus fortuné de la jouissance. Vous citez les exemples de bien des femmes qui ont conçu dans le bain , quoiqu'elles ne participassent point aux plaisirs qu'elles procuroient à leurs amans , ou à leurs maris : vous concluez

1. & multi alii , & universa Theologorum schola (si Scoti sectatores excipias) cum D. Th. 3. p. 9. 31. art. 4. ad 3. Quod inde constat , quia experientia teste , foeminae omnino invitæ , in balneisque semen virile recipientes , concipiunt. Tunc autem minime feminant ; alias veneream delectationem maximam non possent non sentire. Ergo cum absque eo semine , nedum ubi , non simul , sed post effunditur , generatio sequatur , nullum præceptum constringit ad pariter effundendum. Nec obstat id generationi convenientius esse , quoniam non tenentur conjuges convenientiorem ac faciliorem generandi viam eligere , sed satis illis est si generationi non obstat , juxta dicta Disp. præced. num. 6. Et ideo hanc conclusionem tenet Enriq. Lib. II. de Matrim. Cap. 16. num. 7. fin. Hinc deducitur minime culpæ lethalis reum esse virum , tactibus irritantem Venerem , scientem se ob id præmaturnius foeminam , seminare , quia concursus utriusque seminis minime ad generationem desideratur , ut num. præcedenti probavimus. Sic viri sapientissimi e Societate Jesu , & Enriq. L. II. de Matrim. C. 15. n. 13. dicens sic sensisse DD. Complutenses , hac de re consultos. Id. ibid. Disput. 17. pag. 218.

LETTRE XLVI. 301

ensuite , fortifié dans votre sentiment , de l'autorité de plusieurs sages Jésuites, qu'un mari n'est point coupable lorsque connoissant la vivacité de sa femme , il prélude quelques tems auparavant, pour pouvoir être plus en état de mettre les instrumens à un unisson parfaitement juste.

Voilà qui est fort utile & fort commode pour les femmes d'un tempérament prompt : on ne sauroit leur prescrire des préceptes qui pussent leur paroître plus agréables. Il semble même que vous vouliez faire une nécessité à un mari de songer à fournir toujours également la carrière avec son épouse ; car vous remarquez que quoique le plaisir parfait de l'amour dans les femmes ne soit point nécessaire à la génération , cependant la sage Nature qui ne fait rien en vain , a voulu que le concert mutuel des plaisirs du mari & de la femme facilitassent la procréation des enfans.

Vos précautions pour la tranquillité des Dames ne se sont point arrêtées à ces premières observations : vous avez prévu tout ce qui pouvoit les fatiguer , diminuer leur beauté , & altérer la fraîcheur de leur teint ; vous leur permettez (1) de cesser le combat amoureux

(1) Non crederem autem mortale , si contra

302 LETTRES CABALISTIQUES ,

toutes les fois qu'elles se sentent trop fatiguées. Il est vrai que vous apportez une clause qui met une restriction à votre décision , c'est qu'il faut que le mari ait auparavant rempli en entier les fonctions du mariage ; mais votre opinion n'en est pas moins favorable aux femmes d'un tempérament froid & lent. Il étoit bien juste qu'après avoir pourvû aux besoins de celles qui ont trop de vivacité , en ordonnant à leurs maris de s'exciter avant le combat , vous en fîez pour les autres la même attention.

Il s'en faut bien que vous ayez marqué les mêmes égards pour les hommes. Vous leur faites un crime

*accidat , sed solum veniale , nempe si viro seminante , femina ante proprii seminis effusionem , desistat a copula , vel data opera nitatur non seminare ; quia cum ejus semen ad generationem non desideretur , ut diximus hoc. Lib. Disp. 17. n. 9. cessat prorsus ratio cogens ad damnandam de culpa lethali contra naturam repressionem seminis in viro femina seminari. Atque ita colligo ex DD. n. præc. relatis. Ea enim ratione probant in viro esse culpam mortalem quod impediatur finem generationis , ad quam ejus semen exigitur. Et licet Tabiena & Armilla videantur nobis adversari ; loquuntur enim indistincte si altero , seminante , alter conjux se retrahat. At ratio quam Tabiena subjicit , eo quod generatio impeditur , suam mentem esse testatur ut loquatur de viro sicut cæteri loquuntur , cujus semen desideratur , sufficitque præ-
 concipiendæ. Id. ibid. pag. 222.*

(1) de pouvoir s'arrêter au milieu de leur course ; en dussent-ils crever , il faut qu'ils fournissent entierement la carriere. Vous ne traitez gueres mieux les maris, que le courier du Cabinet les chevaux de poste. Les adouciffemens que vous dites que quelques Auteurs apportent à une decifion aussi pénible pour les maris fatigués , ou d'un tempérament foible , ne portent aucun préjudice au

(1) *Quidam afferunt culpam esse lethalem, si vir copula inepta, ante feminis effusionem, desistat, cum effundere possit. Ducuntur, quia impeditur generatio, ad quam copula suapte natura ordinatur; frustrari autem copulam conjugalem suo fine, obstando generationi, culpa lethalis est. Secundo probat Sylv. quia tactus impudici inter conjuges animo non perveniendi ad copulam, sunt mortales, nedum claustra pudoris eo animo penetrare. Ita docent Sylv. Debitum. q. 7. addens omnino ratione deviare oppositam sententiam, Grassis, p. 1. decis. 1. 2. C. 81. n. 16. Petr. a Ledesme. de Matrim. q. 49. a. 6. Dub. 2. Concl. 4. Enriq. L. 11. de Matr. C. 15. n. 4. Temperant. vero Sylv. Grassis, & idem Enriq. C. 16. n. 7. ad fin. nisi ante feminae seminationem, vir se retrahat, non animo generationi obstandi, sed ex causa justa, ne saluti nocent feminis effusio.*

Alii vero in alio sunt extremo; docent enim etiam, ubi uxor seminavit, non esse contra naturam, nec lethale crimen virum, ante seminis effusionem, recedere, nisi uxor jure conjugii semen exigat, vel sit in illa periculum contentiendi pollutioni voluntariae. In priori enim casu esse mortale contra justitiam, in posteriori vero contra charitatem. Id. ibid. pag. 221.

beau sexe ; car ceux qui paroissent, selon vous, les plus favorables aux hommes, ne laissent pas que de vouloir qu'un mari ne puisse s'arrêter dans la carrière que du consentement de son épouse. Car, si semblable à une plante prête à sécher, elle demande d'être arrosée, le mari ne peut sans crime lui refuser cette rosée prolifique qui lui est si nécessaire ; il manqueroit à l'équité & à la charité.

Vous avez favorisé encore plus les femmes dans les deux Theses que vous agitez dans votre dix-septieme Dispute du Devoir conjugal. Vous prenez avec chaleur la défense de ces jeunes victimes, qu'un barbare Italien voudroit sacrifier au goût dépravé de sa Nation ; vous mettez le beau sexe à couvert de toutes les fausses attaques, vous leur fournissez des armes contre l'impudicité de leurs maris ; vous remarquez (1) avec-raison que le pouvoir d'un époux

(1) Aliqui tamen id admittunt (ut refert Abulensis C. 5. Math. q. 224.) ut verum sit in viro agenti, secus in femina patienti ; quia non habet sui corporis potestatem, sed solus vir. Deinde quia stat petentem reum esse culpæ, reddentem vero illius immanem. Verum tenendum est nullo modo licere uxori pati copulam sodomiticam, aut effusionem seminis extra vas, licet alias mors sibi comminata obeunda sit, quia ea copula est intrinsece mala, pejorque fornicatione, quæ nullo timore

ne s'étend point sur son épouse , jusqu'à la forcer de commettre un crime énorme. Après avoir fourni des moyens aux femmes de résister aux séductions dépravées de leurs maris , vous éclaircissez un second point qui n'est pas moins nécessaire que le premier. Quelques personnes , qui souvent ne se soucient point d'avoir des enfans , s'interrompent dans leurs plaisirs amoureux , il arrive souvent qu'un mari n'arrose jamais la terre qu'il cultive : il pêche mortellement , en agissant de même , mais la femme est exempte de tout crime , parce que ce n'est point

potest honestari ; nec est matrimonialis , quæ sola licita est. Ita Alensis 2. p. q. 66. Membr. 3. ad 2. Abulens. d. 1. 214. D. Ant. 3. p. t. 1. c. 20. §. 3. Sylv. verb. Debitum. q. 4. Mit. Tabien. Matrimonium 3. quæst. pen. Ledesm. 2. p. 4. q. 51. a. 6. propôs. 5. Margarita , Confess. 6. præcept. f. 86. pag. 1. Grassis , p. 1. decis. L. 2. C. 82. n. 13. Nec obstat argumentum contrarium , quoniam vir non habet potestatem in uxoris corpus ad quemcumque usum , sed ad solum uxorium intra vas legitimum. Hoc tamen libenter fatebor , si velit vir intra vas legitimam copulam habere , quamvis tempore effusionis seminis soleat membrum retrahere quo semen extra decidat , uxorem copulæ assentientem minime autem membri retractioni , liberam esse a culpa , quia dat operam rei licitæ , debitum legitime exactum reddens , & malitia viri est omnino extrinseca , & aliena ab illo actu , nec uxor illi assentiens fit particeps , quin potius dissentit culpæ. Id. ibid. pag. 217.

sa faute, si son mari ne fournit point entierement la carriere. Quant à elle, elle se prête à une œuvre permise, & elle est assez fâchée de la malice de son mari, pour qu'elle ne doive point en répondre. Peut-on pousser plus loin l'attention pour le beau sexe, que d'éclaircir d'une manière aussi précise & aussi claire, toutes les choses qui pourroient donner quelques scrupules aux femmes trop dévotes ? D'ailleurs, dans cette dernière décision tout homme qui triche sa femme, trouve sa condamnation éternelle.

Voici un autre cas, que vous avez traité d'une manière aussi favorable au beau sexe (1). Vous demandez s'il est permis, pendant le déduit, à une femme de songer à un autre qu'à son mari.

(1) Similiter efflet culpa mortalis, si conjux in actu conjugali delectetur in alterius viri aut foeminae cogitatione carnaliter dilectorum. Quia est delectatio morosa in objecto lethali ter malo. Ita D. Ant. 3. p. t. 1. C. 20. §. 1. Sylv. verb. Debitum, q. 2. fin. Philarc. de Offic. Sacerd. Tom. 1. p. 2. l. 4 c. 19. paulo post. princ. Merito tamen dicunt carnaliter dilectorum, quia si delectatio in nulla re turpi esset, sed in sola pulchritudine viri aut foeminae, ac posset in cogitatione arboris pulchrae delectari, ut vel sic ad actum conjugalem excitetur, nullam video lethalem culpam, cum delectatio in nullum turpe objectum feratur, & ad honestum finem dirigatur. Id. ibid. pag. 217.

Vous convenez que tous les Casuistes aient de péché mortel la direction d'intention dans cette occasion ; mais vous trouvez un excellent expédient pour ne pas priver les femmes d'un plaisir , qui ne laisse pas que de donner un nouveau goût à ceux que l'hymen leur prodigue. Vous concluez donc que si une femme dans le moment où elle remplit les devoirs du mariage , n'est occupée de l'idée de la beauté de quelque homme que pour s'exciter à l'acte conjugal & pour en augmenter les charmes , elle ne commet aucun crime , puisque sa direction d'intention a pour objet une bonne fin.

Après tant de décisions , si formelles en faveur du beau sexe , pouvez-vous nier que vous n'ayez été pour le moins aussi prévenu pour lui que je l'étois ? On ne prend point des intérêts de quelqu'un avec autant de feu , lorsqu'il nous est indifférent. Vous avez beau me reprocher mes débauches , je conclurai toujours de vos Ouvrages que vous avez aimé les femmes pour le moins autant que moi.

Ce n'est pas encore-là , sage Abukihak , la fin du Dialogue ; je n'aurois pu le donner tout entier sans passer les bornes d'une Lettre : je te renvoie à la première occasion.

Porte-toi bien.

D d 3

LETTRE XLVII.

Astaroth , au Cabaliste Abukibak.

*Suite du Dialogue entre L'ARETIN
& SANCHE S.*

SANCHE S.

POuvez-vous me taxer d'avoir été aussi impudique que vous, moi qui fus toujours si soigneux de conserver ma chasteté? Il est peu de fameux Théologiens de la Société qui n'en aient fait l'éloge. Sotuel certifie (1) que je conservai jusques au tombeau ma virginité immaculée. Théophile Renaud (2) atteste la même chose, le Jésuite (3)

(1) Homo vitæ purissimæ innocentissimæque actæ, & nulla unquam graviore labe contaminatæ... castimonie tantum decus, ut virginitatis florem in tumulum intulerit. *Sotuel. Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu.*, pag. 252.

(2) Sanchez hominem sanctissimæ vitæ, & perpetuo virginitatis candore nitentem, ut graves Scriptores prodiderunt. *Th. Raynaud*, de bonis & malis Libris, pag. 57.

(3) Pater Thomas Sanchez Cordubensis, quem

Joannes Combrecius a appris après sa mort à tout l'Univers que c'étoit par les ordres du Ciel que j'étois entré dans la Société. Peut-être ignorez-vous le miracle qui arriva à cette occasion. J'avois une grande difficulté de parler, ma langue fut déliée tout-à-coup. Ribadeneira (1), dans les éloges qu'il a faits

ante unum annum Deus ad laborum præmia evocavit, vir dum viveret, domi nobilis, humilitatis laude, & Juris utriusque, ac Theologiæ eruditione illustris, cum adolescens a Societate nostra, cujus ingressum summis votis expetebat, ob linguæ impeditiæ defectum excluderetur, fusa ad Beatissimam Virginem prece, a qua recedere noluit, donec ipsa se voti compotem fecisset, minime spe sua frustratus est, soluto linguæ impedimento; & ad Societatem admissus, perpetuum se magnæ Matris cultorem atque imitorem exhibuit, cum multis religiosarum virtutum ornamentis, tum tegerrima vitæ sanctitate, ac columbina simplicitate amabilis. Idem a Clemente VIII. Pont. Max. ob illa celeberrima de Matrimonio scripta eximie laudatus, omnibus cujusque ordinis ob excellentem paupertatem, incredibilem abstinentiam, indefessosque labores pro Sancto habitus, venerationi fuit. Hic ergo tantus vir hanc nostram negotiationem cum summo vitiorum odio virtutisque amore singulari sic coluitatque exercuit, ut omnem docendi, dicendique rationem excesserit, etsi libri deficerent, merito ex ejus vita ac moribus tota hæc nostra Doctrina desumi revocarique posse videretur... Ex Libris P. Joannis Combrecii de Studio Perfectionis.

(1). Vir fuit, in quo virtus cum doctrina, ingenium cum assidua legendi aviditate certavit, &c

310 LETTRES CABALISTIQUES,
des Auteurs Jésuites, loue excessive-
ment l'Ouvrage que vous condamnez si
fort, & fait mention du même miracle
arrivé en ma faveur, dont parle *Joan-
nes Combrecius*. Le Pape (1) *Clement
VIII.* a donné des éloges très-pom-
peux à mes Disputes sur le Sacrement
de Mariage. En me reprochant d'avoir
violé les regles de la chasteté, c'est con-

qui non minus utriusque Juris, quam Theologiæ
cognitione excultus fuit. Scripsit pereruditos de Sa-
crament. Matrimonii, Tomos tres, doctis viris
valde probatos... Fama est Thomam Sanchium
quo tempore Societatem nostram ambiebat sæpe a
Superioribus repulsam passum, quod impeditionis
esset linguæ, Cordubæ in templum Sanctissimæ
Virginis Mariæ, quod a fonte sancto nomen ha-
bet, confugisse, & multis suspiriis, lachrymisque
a Dei-para Virgine efflagitasse impedimentum illud
ut auferret quo in Societatem admitteretur, atque
etiâ professum se domum suam non reversurum,
nisi quod petebat impetrasset. Quid multa impe-
travit, & sublato impedimento, ad Societatem
aggregatus est? Elegia de P. Thoma Sanchez, ex
elogiis Scriptorum Societ. Jesu, auctore P. Petro
Ribadeneira.

.. (1) Vehementer (Clemens VIII.) admiratus est
subtile hominis acumen, peracre judicium, raram
perspicacitatem, singularem & exquisitam in re-
bus indegandis solertiam, in tradendis facillimam
methodum, in evolvendis citandisque Auctoribus
exactissimum, & plane indefessum studium; se-
rioque pronuntiavit nullum unquam Scriptorem
extitisse, qui dubias de Matrimonio controver-
sias uberius & accuratius enodasset. Nat. Sotuel.
Biblioth. Scriptor. Societat. pag. 767.

damner les décisions d'un souverain Pontife.

D'ailleurs, je puis dire pour m'excuser, que je n'ai écrit que pour des Confesseurs ou des Jurisconsultes ; il faut absolument qu'un Auteur qui travaille pour de pareilles gens éclaircisse à fond les matieres qu'il traite. Auroit-on raison de trouver mauvais qu'un habile Anatomiste, écrivant sur les parties de la génération, entrât dans un détail qui blesseroit les oreilles d'un homme du monde, qui par son état ne seroit point obligé de connoître à fond l'Anatomie ? Les questions que j'ai agitées, interessent autant les Confesseurs & les Jurisconsultes, que la connoissance des parties secretes les Chirurgiens ou les Accoucheurs. Quant à vous, vous n'avez aucune raison pour agiter les matieres sur lesquelles vous avez écrit ; votre unique but étoit d'exciter les libertins à la débauche. Vous ne vous contentiez pas d'ailleurs d'être impudique, vous étiez aussi médisant que luxurieux ; vous déchiriez les personnes les plus respectables, vous n'épargniez pas même les plus grands Princes. Vous n'ignorez pas la fameuse Epitaphe qu'on fit après votre mort (1),

(1) » Qui giace l'Aretin amaro tofco

» Del sem' human, la cui lingua trafisse

312 LETTRES CABALISTIQUES,

dans laquelle on dit *que si vous respectâtes la Divinité & si vous n'en médites point, c'est que vous ne la connoissiez pas.* A tant de crimes ajoutez celui de l'hy-pocrisie dans lequel vous tombâtes si souvent ; composant tantôt des Ouvrages sur des matieres de dévotion, & tantôt sur des sujets infâmes. Vous convenez vous-même de ce fait, & vous dites que c'étoit pour prouver au Public la fécondité & la vivacité de votre génie ; mais l'on fait assez dans le Public que ce n'étoit point là votre but. En composant des Ouvrages de dévotion, vous trompiez quelques femmes de condition dévotes, auxquelles vous les offriez pour en avoir de l'argent ; & quant aux Ecrits sales que vous publiez, vous contentiez votre tempérament, porté à la débauche la plus outrée. L'inclination que vous aviez à l'impudicité étoit si violente, qu'elle vous coûta la vie. Vous savez que le plaisir d'entendre des discours sales vous transporta si fort (1) de joie, & vous fit rire à un tel ex-

» Et vivi & morti : d'Iddio mal non disse

» Et si scuso, col dir, io no'l connoſco.

(1) Infandas obscœnitates de meretricibus, ut aiunt, sororibus suis, cum audiret, ex risu sellam in qua sedebat, evertisse, occiputque vehementer graviterque ad terram afflixisse atque elisisse, ut extemplo nequissime interiret. Ant. Laurentinus Politianus, in Dialogo de Risu, pag. 78.

eës, qu'oubliant que vous étiez assis, vous travelâtes votre chaise & vous blessâtes de manière, que vous mourûtes sur l'heure. Voilà une mort digne de la vie que vous aviez menée.

A R E T I N.

En vérité vous avez bonne grace à citer, pour prouver votre chasteté & votre amour pour la pudeur, les Ecrivains, vos confreres les Réverends Peres Jésuites. Et qui doute qu'ils n'aient fait tout ce qu'ils ont pû pour justifier dans le Public les infamies que vous avez écrites? On fait assez que la coutume de la Société est d'excuser toutes les fautes des ses membres. Elle a bien osé prendre la défense du Pere Girard, pourquoi n'auroit-elle point embrassé la vôtre? Si vous avez écrit les choses du monde les plus impures & les plus sales, cet autre Jésuite les avoit faites; l'un vaut bien l'autre. Laissons donc à part le miracle dont parlent vos Peres, ainsi que les louanges qu'ils vous donnent. Dites-moi, mon cher ami; croyez-vous le Public assez sot pour penser que vous ayez pû lui présenter autant de saletés, sans que votre esprit les ait jamais communiquées à votre cœur? Vous dites que vous avez travaillé pour

les Jurisconsultes & pour les Confesseurs , si cela étoit , vous n'auriez dû agiter que des questions qui les regardassent ; mais vous en avez traité un nombre aussi sales qu'inutiles , qui roulent sur des faits qui ne sont jamais arrivés , & qui n'arriveront jamais. Un Magistrat , aussi sage qu'éclairé , crut ne pouvoir rendre un plus grand service au Public , que de défendre votre Livre. C'est un Auteur fort sincere qui certifie cette défense : *Une des dignes actions* (1) , dit-il , *de M. le Président le Jay , lorsqu'il étoit Lieutenant-Civil à Paris , ce fut d'avoir fait faire la perquisition du Livre de Tomas Sanchez , défense aux Libraires de Paris d'en avoir , sous peine de la bart.* Il s'en faut bien que mes Ouvrages aient jamais été proscrits d'une manière si infamante.

Lorsque vous m'accusez d'avoir été aussi médisant qu'impudique , je pourrois vous dire que les gens d'esprit ont regardé mes Ecrits comme très-utiles à la Société civile. En blâmant hardiment les défauts des Grands , je leur faisois honte de leurs vices , & les forçois à devenir meilleurs. *Vous ne savez*

(1) Le Franc Archer de la vraie Eglise contre les abus & les énormités de la fausse , par Antoine Tuffi , pag. 266.

L E T T R E X L V I I . 315

peut-être pas , m'écrivoit (1) un de mes amis , que vous vous êtes plus soumis de Princes par votre plume, que le plus grand Potentat par ses armes. Vos Ecrits inspirent de la terreur. Les vôtres à coup sûr ne produisoient pas un pareil effet.

S A N C H E S .

Il falloit que le Seigneur Strozzi ne vous craignît gueres , puisqu'il vous fit menacer (2) de vous faire tuer dans votre lit , si vous osiez une seconde fois vous aviser de plaisanter sur son compte. Vous eûtes une si grande peur qu'il

(1) Non sapete voi , che con la penna vostra in mano havete soggiogato piu Principi ; ch'ogni altro potentissimo Principe con l'arme ? La penna vostra a qual non mette terrore a quale non è formidabile. *Liter. divers. pag. 128.*

(2) Mâ il signor Pietro , come huomo valoroso , & che non voleva sue burle nè suo motti , gli face intendere che attendesse ad altro , perche la farebbe ammazzarre in fin nell letto. Onde il povero Aretino , che conosceva el Signor Pietro huomo più de farlo che da dirlo , si mise tanto spavento , che serrato in casa , nè dando ingresso à persona alcuna , guardava pure se i pognali piovevano , & menò giorno e notte una vita infelicissima , e perfìn che lo Strozzi stete in paese de veneziani , non ardì mai uscìr di casa. *Remegio Fiorentino, Considerat. civili sopra Guicciardini, Cap. VI. fol. 9.*

316 LETTRES CABALISTIQUES ,
n'exécutât ce qu'il disoit , que pendant
tout le tems qu'il demeura à Venise ,
vous n'osâtes sortir de votre maison ,
ni jour ni nuit. Si les Princes qui
avoient assez de complaisance de vous
faire des présens , avoient agi comme
le Seigneur Strozzi , ou qu'ils vous euf-
sent fait donner des coups de bâton ,
comme firent d'eux petits Gentilshom-
mes Padouans , contre lesquels vous
aviez fait des vers satyriques , tous les
grands progrès que votre plume avoit
faits , se seroient bien-tôt évanouis.

A R E T I N.

En rappelant quelques aventures dis-
gracieuses qui me sont arrivées , vous
ne diminuez point la réputation que je
me suis acquise. Si tous les satyriques
imitoient mon exemple , on verroit tôt
ou tard les grands Seigneurs respecter
la vertu & la probité. Enfin , il faut
bien que je ne sois pas plus coupable
que vous , puisque vous êtes condam-
né , ainsi que moi , à rester un million
d'années dans les Enfers , & à être
anéanti ensuite pour jamais.

Je te salue , sage Abukibak , en *Bel-
zébut* , & par *Belzébut*.



LETTRE XLVIII.

*Le Gnome Salmanfar, au Cabaliste
Abukibak.*

IL y a quelque tems , sage & savant Abukibak , que je ne t'ai point écrit , ayant été obligé de faire un voyage dans les mines du Potosé. Je saisis à mon retour la première occasion que je trouve pour te donner de mes nouvelles , & t'assurer que je suis toujours attentif à m'informer de tout ce que je crois pouvoir servir à ton amusement. Il est arrivé depuis quelques mois dans nos ténébreuses demeures un Médecin & un Avocat , qui ont été condamnés à y rester pendant deux mille ans , pour avoir abusé de leurs professions , & n'avoir songé qu'à ramasser des richesses aux dépens de ceux qui étoient assez malheureux pour tomber dans leurs mains. Ils disputent souvent sur la préférence qu'on doit donner à leur art. Ils eurent hier sur ce point une conversation qui me parut singulière , je te l'envoie telle que je la copiai dans l'instant sur mes tablettes.

*Dialogue entre un AVOCAT & un
MEDECIN.**L'AVOCAT.*

Vantez , mon cher Monsieur le Docteur , votre métier tant que vous voudrez , cela n'empêchera point que je ne soutienne qu'il n'est rien de si inutile que les Médecins. Je vais encore plus loin , & je dis qu'il y a eu des Nations entieres qui se sont parfaitement bien trouvées de ne les avoir du tout point connus , & chez lesquelles on vivoit plus sainement & plus longuement qu'on ne vit aujourd'hui en Europe , malgré les drogues & les remèdes dont vos anciens confreres abreuvent tous ceux qui ont recours à eux. Une vérité , Monsieur le Docteur , que vous ne sauriez nier , c'est que le menu peuple , qui se passe ordinairement du ministère des Médecins , n'est pas sujet à une mort plus maturée que les grands Seigneurs & les riches bourgeois ; aussi faut-il avouer que quant à ce qui regarde la vénération ridicule pour la Pharmacie , un simple paysan raisonne ordinairement beaucoup mieux qu'un homme de distinction. Le pre-

LETTRE XLVIII. 319
mier laisse agir la Nature , & le second employe tous ses soins à la ruiner.

LE MEDECIN.

Vous faites beaucoup plus d'honneur au peuple qu'il ne mérite , Monsieur l'Avocat , en lui attribuant des sentimens dont il est bien éloigné. S'il ne se sert pas de Médecins , ce n'est pas qu'il ne les révere & ne les estime ; mais c'est qu'il est dans l'impossibilité de les payer. Or , vous savez qu'il en est des enfans d'Hypocrate ainsi que des Suisses : *point d'argent , point de Médecins.* Si le bas peuple pouvoit avoir de quoi les payer , ne doutez pas qu'il n'y eût recours. Je vous passerai , si vous voulez , que les hommes vivent autant d'années sans l'aide de la Médecine , que lorsqu'ils en sont secourus ; mais je ne vous accorderai point qu'ils n'ayent tous également un secret penchant à se livrer entre les mains des Médecins , dès qu'ils ressentent quelque incommodité. On peut dire que les pauvres se passent du ministère de mes confreres , par la même raison qu'ils n'ont pas besoin de celui des vôtres. Ils ne voyent point des Médecins lorsqu'ils sont malades , parce qu'ils n'ont point d'argent ; ils ne consultent point

320 LETTRES CABALISTIQUES,
des Avocats lorsqu'ils ont des démê-
lés & des affaires d'intérêt, par la mê-
me raison. Les sectateurs de Cujas &
ceux de Galien ne font rien *gratis*.

L'AVOCAT.

Le portrait que vous faites des Avo-
cats, ne leur convient point du tout.
Des hommes, uniquement occupés à
défendre le foible, à protéger le mal-
heureux, à soutenir ceux qui leur con-
fient leurs intérêts, agissent plus no-
blement que vous ne pensez. Il est
vrai qu'ils reçoivent un certain salaire
de leurs peines & de leurs travaux ;
mais n'est-il pas juste que des gens,
dont le métier est de défendre la vérité,
puissent vivre par le produit d'une aussi
noble profession ?

LE MÉDECIN.

Je crois que vous plaisantez, & je ne
puis me figurer que vous parliez sé-
rieusement, lorsque vous prétendez
que le métier des Avocats est de défin-
dre la vérité. Dites plutôt que c'est de
ne la distinguer jamais du mensonge,
& de se reconnaître d'autre cause jus-
te & équitable, que celle qui rapporte
du gain. Éloignez-vous d'étude d'un Avo-
cat,

LETTRE XLVIII. 311

cat , parlez - lui simplement d'une affaire , il vous répondra d'une manière chancellante & douteuse. Cujas aura dit cela , Barthole ceci , du Moulin quelque autre chose , & d'Argentré sera encore d'un autre sentiment. On sent qu'il est indifférent à l'Avocat de soutenir de ces opinions laquelle on souhaitera , si l'on en choisit quelque une. Qu'on l'en charge , & qu'on le paye bien , aussi-tôt il s'échauffe , il ouvre les Livres , cherche des autorités pour fortifier sa cause , & à force de dire aux autres que l'affaire qu'il défend est d'une clarté évidente , qu'elle est juste , qu'elle est imperdable , il vient à se le persuader lui-même , & reste dans cette croyance jusqu'à ce qu'il soit chargé de plaider un autre procès entièrement contraire à ce premier. Alors il change de sentiment , & ce qu'il regardoit il y a quinze jours comme une vérité évidente , devient une insigne fausseté. La bonté d'un procès , chez les Avocats dépend du profit qu'ils en retirent. Voilà en vérité une belle manière pour parvenir à démêler le vrai du faux , & l'injuste de l'équitable ! Allez , mon cher Monsieur , vous êtes trop prévenu en faveur de votre ancienne profession. Vous disiez seulement que les nations où les Médecins étoient inconnus , n'en

322 LETTRES CABALISTIQUES,
étoient pas plus malheureuses ; croyez
que celles qui ignorent qu'il y a des
Avocats dans le monde , n'en sont pas
moins fortunées.

L' A V O C A T.

Il faut que les hommes pensent différemment , puisqu'il y a eu des peuples , qui , ayant reconnu l'inutilité des Médecins , ou plutôt le mal qu'ils causoient , les ont exilés & chassés de leur pays. Les Romains avoient été six cens ans sans en avoir aucun chez eux : les ayant reçus après ce tems , ils furent obligés dans les suites de les chasser ; ils les traiterent approchant de la même maniere que les *Astrologues* & les *Diseurs de bonne aventure*. Il est vrai qu'ils eurent raison d'agir de la sorte ; car je ne connois rien de si ressemblant au métier de Devineur , que celui de Médecin ; aussi les anciens regardoient-ils Esculape , le Dieu de la Médecine , comme étant celui de la divination & des augures. Il faut être bien crédule pour se persuader que toutes ces médecines , composées de trente drogues différentes , agissent conformément aux ordonnances du Médecin. Vous savez ce que Pline disoit , qu'il falloit être impudent , plutôt qu'incertain , pour oser mêler ensemble tant de choses dont les quali-

rés & les vertus sont souvent opposées (1). Convenez naturellement, mon cher Monsieur le Docteur, que vos Confreres guérissent leurs malades par hazard, comme les Devineurs disent quelquefois la vérité. Je ne saurois assez louer la bonne-foi de ce Charlatan, qui, distribuant ses drogues au hazard, disoit à ceux qui les achetoient, *Deo te la mandi buona* ; c'est-à-dire, *Dieu te la donne bonne*. Je reviens aux Romains, & je trouve qu'ils agirent de fort bons sens. Ils s'étoient garantis des Médecins pendant six cens ans, ils les prirent, eurent lieu de s'en repentir, les chasserent, & firent bien. Les plus courtes folies sont les meilleures. L'exemple d'un Peuple aussi sensé devoit instruire les hommes qui vivent aujourd'hui.

LE MEDECIN.

Il est vrai que les Romains étoient des gens fort sensés sur ce qui regardoit les malades ; car pendant près de six cens ans, c'est-à-dire, tout le tems qu'ils n'eurent point de Médecins, ils ne se servirent d'autres remèdes que du bouillon de chou. Je vous demande si

(1) *Scrupulatim quidem colligere ac miscere vires, nec conjecturæ humanæ opus, sed impudentiæ est. Plin. Historia Nat. Lib. XX. Cap. IX.*

324 LETTRES CABALISTIQUES,
vous voudriez, lorsque vous êtes incom-
modé, qu'on vous traitât de la même
manière; & si vous croyez que les bouil-
lons de chou soient fort bons pour ré-
tablir les forces, pour fortifier l'esto-
mac, pour purifier le sang, pour diffi-
per les mauvaises humeurs....?

L'AVOCAT.

Pourquoi ne le croirois-je pas? Les
remèdes guérissent par hasard, & les
bouillons de chou produisent le même
effet. Qui croiroit, dit la Mothe-le-
Vayer, qu'une charge de poudre d'arque-
buse, brouillée dans un grand verre d'eau-
de-vie, fût une bonne médecine? Les Mos-
covites, au rapport du Capitaine Marge-
ret, n'en pratiquent point de meilleure. Et
quand la fortune le veut, un Turc panse
heureusement le mal de rate, en mettant
secher à la cheminée la figure de la même
rate en bois de noyer (1). Je vous deman-
de pourquoi vous trouvez extraordi-
naire qu'un bouillon de chou guérisse les
Romains, lorsqu'une médecine de sal-
pêtre, capable de tuer tous les chevaux
de l'Europe, rend la santé aux Mos-
covites? Mais vous seriez bien surpris,

(1) Oeuvres de la Mothe-le-Vayer, Tom. II.
pag. 581. de l'Edit in-folio.

LETTRE XLVIII. 327

si je vous soutenois que les plus grands Médecins ne doivent leur réputation qu'à l'imagination frappée de leurs malades ; du moins me sera-t'il facile de vous prouver que l'on peut guérir quelquefois sans aucun remède des maladies très-dangereuses , par l'impression que font sur l'esprit certaines idées. Il a été un tems où presque tous les Souverains , sans avoir jamais lu les Ouvrages d'Hypocrate , d'Avicene & de Galien , s'éri-geoient en Docteur ; cette qualité étoit une des principales prérogatives , attachées à leur Couronne. Les Rois de France guérissoient les écrouelles , ceux d'Angleterre soulageoient les épileptiques , ceux de Hongrie rendoient la santé aux ictériques. Ceux de Castille opéroient encore de plus grandes merveilles , ils rendoient sains les démoniaques. Cette dernière guérison est sans doute beaucoup plus difficile que celles que peuvent faire tous les Médecins de l'Univers. Cependant , pour opérer tant de merveilles , les Monarques Castillans , ainsi que les autres Rois , n'avoient que trois ou quatre mots à prononcer. En disant , *le Roi te touche , Dieu te guérisse* , l'affaire étoit faite. Je conviens avec vous que la guérison des *malades touchés* étoit souvent très-dou-

§ 16 LETTRES CABALISTIQUES,
teuses ; mais vous m'avouerez bien malgré cela qu'il falloit qu'il y eût quelques personnes qui recouvraissent la santé , puisqu'on parloit tant de ces miraculeuses cures. Or , à quoi peut-on les attribuer , si ce n'est à la force de l'imagination , qui produisoit un grand mouvement dans le sang , agitoit violemment les esprits vitaux , & causoit un changement considérable dans la machine. La même chose arrive chez les malades qui ont recours aux Médecins. Une bonne partie de leur santé dépend de la bonne opinion qu'ils en ont. On assure que François I. ne guérit d'une maladie dangereuse , que par la grande confiance qu'il avoit à un Médecin, nommé Huarte , qu'il avoit fait venir de Constantinople. Vous voyez donc que des bouillons de chou pouvoient parfaitement guérir les Romains , puisque leur imagination étoit frappée de la bonté de ce remède. Et je pense qu'ils firent très-bien , après avoir connu l'inutilité des Médecins , de retourner à leurs premières maximes. Ils avoient appris à leurs dépens que l'Art de Galien & d'Avicene est une véritable charlatanerie.

LETTRE XLVIII. 327

LE MEDECIN.

Pouvez-vous trouver de plus grands Charlatans que les Avocats? Voyez-les dans leur étude travailler à leurs plaidoyers, vous diriez que ce sont des Opérateurs qui composent leurs baumes. Ils pillent un passage dans un Auteur, prennent une citation dans un autre, emprunte une autorité dans un troisieme, & de tous ces larcins ils composent un plaidoyer, fait d'autant de morceaux différens, qu'il y a de diverses herbes dans les drogues les plus composées. Il n'est point de Vendeur d'orviétan qui débite ses paquets avec plus d'emphase, que les Avocats prononcent leurs harangues & leurs oraisons volées. Personne ne ment aussi impudemment qu'eux : tous leurs talens consistent à embrouiller la vérité, ils nieront hardiment aujourd'hui ce qu'ils auront affirmé le jour auparavant, en plaidant une autre cause. L'arracheur de dents le plus hardi n'a point autant d'effronterie que ces Messieurs, lorsqu'il faut avancer quelque fait faux & supposé, qui peut leur être utile. Dites-moi, je vous prie, où est-ce que l'on peut trouver des gens qui ressemblent plus

118 LETTRES CABALISTIQUES,
qu'eux aux Charlatans ? Allez , Mon-
sieur le Jurisconsulte , si les Médecins
sont de grands habeleurs , les Avocats
ne leur cedent en rien.

Je souhaite , sage & savant Abukibak ,
que cette conversation puisse te plaire ,

Je te salue , en *Jabamiah* & par *Ja-
bamiah*.

Fin du second Volume,

